# THÉORIE NOUVELLE

DE

# LA MÉTRIQUE ARABE,

PRÉCÉDÉE

DE CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LE RHYTHME NATUREL DU LANGAGE.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
ET DES SOCIÉTÉS DE CALCUTTA, DE SHANGHAÏ, DU CAIRE,
DE NEW-HAVEN (U. S.), ETC.

RUE BONAPARTE, N° 28.

# THÉORIE NOUVELLE

DE

# LA MÉTRIQUE ARABE,

PRÉCÉDÉE

DE CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LE RHYTHME NATUREL DU LANGAGE,

PAR

M. STANISLAS GUYARD,

RÉPÉTITEUR À L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.




PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXVII.

A

MONSIEUR CHARLES DEFRÉMERY

MEMBRE DE L'INSTITUT,

SON ÉLÈVE RECONNAISSANT.

# THEORIE NOUVELLE

DE

# LA MÉTRIQUE ARABE,

PRÉCÉDÉE

## DE CONSIDERATIONS GENERALES

SUR LE RHYTHME NATUREL DU LANGAGE.

---

## PRÉFACE.

Bien que la métrique arabe ait déjà été en Europe l'objet de travaux nombreux et étendus, on conviendra que jusqu'à présent il n'y a eu que bien peu de tentatives pour en faciliter l'étude et surtout pour en découvrir les lois et les origines. Les savants qui ont traité de la prosodie arabe se sont, en général, beaucoup moins occupés d'en rechercher la vraie nature que d'en exposer les règles d'après les ouvrages originaux. Or, on m'accordera que ce n'est pas chez les auteurs orientaux qu'il faut s'attendre à trouver des vues systématiques, ni même des observations de détail propres à nous éclairer sur les problèmes délicats de la versification. Tout ce que nous pouvons leur demander, c'est la matière; à nous de la mettre en œuvre. Leurs écrits sont d'excellents répertoires de faits naïvement consignés; à nous de les coordonner et d'en tirer des conclusions scientifiques.

Si, d'une part, on n'a rien fait, Ewald excepté, pour péné-

trer dans la constitution intime des mètres arabes, de l'autre, on s'est trop hâté d'en identifier les éléments à ceux de la métrique classique. Il en est résulté une transcription dont nous apprécierons plus loin l'extrême inexactitude, et sous laquelle il devenait impossible non-seulement de reconnaître le rhythme du vers, mais encore, bien souvent, de constater la présence d'un rhythme quelconque. Aussi Freytag, dans le gros volume qu'il a consacré à la prosodie arabe, avoue-t-il qu'il nous est difficile de concevoir ce que pouvait être un vers arabe, et suppose-t-il avec raison, comme nous le verrons, que les longues et les brèves, qu'il rend par les signes usuels – et ◡, devaient ne pas toujours avoir la même durée. C'était là une hypothèse féconde qui, examinée de près, l'eût peut-être conduit à la vérité. Il se contenta de l'émettre et passa outre : dans son opinion, les variations de durée dont il soupçonnait l'existence ne devaient pas être appréciables pour une oreille européenne; il fallait donc les négliger dans la pratique. C'est pourquoi nous voyons Freytag transcrire constamment les mètres arabes en longues et en brèves usuelles, et c'est ce système qui a prévalu jusqu'à nos jours.

Depuis Freytag, aucun effort n'a été tenté pour répandre un peu de lumière sur cette question, et nous devons constater que les plus récents travaux, comme celui de M. Coupry, ne contiennent rien qui ne se trouve déjà dans la *Darstellung der arabischen Verskunst.*

L'ouvrage de Freytag parut en 1830. Mais, cinq ans auparavant, Ewald, alors dans la fleur de l'âge, avait publié une étude fort curieuse sur le même sujet. Frappé, si je puis m'exprimer ainsi, de l'irréductibilité de la prosodie arabe, il y avait appliqué son esprit pénétrant, et les résultats auxquels il parvint donnèrent une solution très-remarquable du problème. Ewald, le premier, montrait que pour se rendre compte du rhythme des vers arabes, il fallait s'appuyer sur

les éléments constitutifs de tout rhythme, l'arsis et la thesis, en d'autres termes, le temps frappé et le temps levé. Il établissait que dans tout pied arabe il y a un temps fort, quelquefois deux, et prouvait qu'en général là où nous voyons une brève remplacer une longue, ou réciproquement, cela provient de ce que la longue ou la brève se trouvent dans un temps faible. Malheureusement, Ewald ne tira pas les conséquences du principe qu'il formulait. Il ne sut pas toujours distinguer la place des temps forts, et fut ainsi amené à une division erronée, et contraire à la tradition arabe, des pieds de certains mètres. De plus, il conserva la notation des pieds en brèves et en longues usuelles, et ne put, conséquemment, donner, comme nous le ferons plus loin, une mesure rigoureuse des pieds et des syllabes qui les composent, ni en indiquer le véritable rhythme. Il ne prescrivit aucune règle pour distinguer la place des temps forts, de sorte qu'il fallait, pour la connaître, commencer par scander le vers à tâtons. Enfin, il passa entièrement sous silence la question de l'accentuation des mots et de ses rapports possibles avec la formation des mètres. Malgré ces lacunes, qui, avouons-le, réduisent à bien peu de chose la thèse d'Ewald, sa dissertation n'en est pas moins très-supérieure, en ce qui concerne la théorie scientifique des mètres, non-seulement aux écrits de ses devanciers et à ceux de ses contemporains, mais encore à tous les travaux de ses successeurs, et il y a lieu d'être surpris qu'on n'en ait pas tenu plus de compte, car, il faut le dire, cette dissertation n'a pas trouvé d'écho dans les ouvrages spéciaux, et on a continué jusqu'à ce jour à suivre Freytag ou à traduire des traités indigènes. Ce sont là des productions estimables, sans doute, et, du point de vue où se sont placés leurs auteurs, irréprochables. Mais comme elles sont restées étrangères au problème qui nous intéresse, nous n'avons pas à nous en occuper ici.

La théorie que je présente aux orientalistes a l'avantage de conserver intactes les données des métriciens arabes, tout en les éclairant d'un jour nouveau. Fondée sur l'observation des rapports étroits qui unissent la musique à la prosodie, elle nous permet d'apprécier les rhythmes arabes, d'en découvrir les origines, et de montrer que toutes les irrégularités qui affectent les divisions du mètre ne sont qu'apparentes. En outre, elle fournit un petit nombre de règles pratiques grâce auxquelles il est possible en très-peu de temps, comme je l'expérimente depuis l'année 1871 à l'École des hautes études, de reconnaître à coup sûr le mètre d'un vers donné, en dépit de tous les changements extérieurs que paraissent avoir subis les pieds qui le composent.

Je viens de parler des rapports qui unissent la musique à la prosodie. Ces rapports, personne ne les conteste sans doute, mais, à ma connaissance, on n'a guère fait que les affirmer jusqu'ici, j'entends pour l'arabe, sans chercher à les rendre sensibles. Je crois aussi qu'on n'a pas encore convenablement signalé [1] les phénomènes rhythmiques dont le langage est le théâtre, et qui, à mon avis, peuvent seuls rendre compte de la production spontanée des mètres chez les Arabes. Je ne puis donc me dispenser de présenter à ce sujet quelques considérations générales qui permettront au lecteur de se placer à mon point de vue et de juger en pleine connaissance de cause la thèse que je développerai par la suite.

[1] Voyez pourtant un curieux travail de Hupfeld, intitulé : *Das zwiefache Grundgesetz des Rhythmus und Accents, oder das Verhältniss des rhythmischen zum logischen Princip der menschlichen Sprachmelodie,* dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. VI, p. 153 et suiv. Bien que les résultats auxquels est parvenu Hupfeld diffèrent considérablement de ceux que j'obtiens et soient surtout moins précis, l'idée fondamentale de sa théorie est aussi la mienne.

# INTRODUCTION.

Ce n'est pas seulement la prosodie qui nous offre des rapports avec la musique. Le langage prosodique n'est après tout qu'un cas particulier du langage ordinaire, de la prose. La parole étant formée, outre les bruits qu'on appelle consonnes, de sons variant par la hauteur, l'intensité, le timbre, enfin par la durée, il est facile de prévoir que l'étude des lois physiques qui régissent ces sons vocaux doit rentrer dans cette partie de la théorie musicale où l'on traite des sons en général et de leur durée. Une rapide analyse des éléments de la parole ne laissera aucun doute à cet égard.

### Consonnes, voyelles.

Les organes vocaux sont, comme chacun sait, les cordes vocales, le larynx, les fosses nasales et la bouche. La bouche comprend les joues, le voile du palais, la voûte palatale, l'arcade dentaire, les dents, la langue et les lèvres, et c'est du jeu de ces diverses parties que résultent les éléments de la parole.

Parmi les organes, les cordes vocales seules sont capables de produire des sons, et, avec l'aide de la bouche plus ou moins ouverte, des voyelles : tous les autres ne donnent naissance qu'à des bruits. Nous n'avons pas à insister longuement sur la définition du son et du bruit. Personne n'ignore que pour qu'il y ait son, il faut que les vibrations du corps sonore

transmises à la masse aérienne soient regulières et périodiques; qu'au contraire, lorsqu'un obstacle s'oppose à la régularité des vibrations, il n'y a plus son, mais bruit. Or, les cordes vocales réunissent seules les conditions requises pour la production du son. On donne le nom de voyèlles aux sons vocaux et celui de consonnes aux bruits vocaux.

Il y a deux manières générales de former les consonnes : 1° en interceptant d'abord complétement le passage de l'air pour le laisser ensuite s'échapper brusquement; 2° en retenant l'air de telle sorte qu'une partie puisse s'échapper pendant qu'une autre partie reste emprisonnée dans la bouche. La première catégorie comprend les *explosives;* la seconde, les *continues*. Ce qui caractérise les explosives, c'est qu'elles ne durent qu'un moment indivisible. En effet, la consonne explosive étant produite par une explosion soudaine de l'air, tant que la bouche retient l'air, cette consonne n'est que préparée, on ne l'entend pas encore, et dès qu'on l'a prononcée, l'air s'étant échappé et la bouche détendue, la consonne n'existe plus puisque sa cause a cessé d'être. Les continues, au contraire, peuvent durer aussi longtemps qu'on veut, puisqu'elles résultent d'un échappement continu de l'air. Cependant l'observation démontre qu'instinctivement nous n'accordons pas aux continues plus de durée qu'aux explosives[1].

[1] J'entends quand la continue est figurée dans l'orthographe par un seul caractère. Sur le redoublement des continues, cf. § des syllabes.

Ces deux catégories offrent un caractère commun, celui d'être invariablement suivies d'une voyelle ou d'une résonnance quelconque. En effet, dès qu'on cesse de prononcer une consonne, la bouche est ouverte, et l'air vibrant en liberté donne naissance à une voyelle ou à une résonnance. La consonne isolée est donc une abstraction.

Les voyelles, ai-je dit, constituent des sons. Les sons varient entre eux par la *hauteur*, ou nombre des vibrations doubles de l'air dans le même temps, par l'*intensité*, provenant de l'amplitude des vibrations, et enfin par le *timbre*, ou combinaison des différents harmoniques[1] dont se trouve accompagné le son fondamental (je laisse provisoirement de côté la *durée*). Le timbre est communiqué au son par le mode d'ébranlement de l'air et par la nature de l'instrument sonore. Aussi distingue-t-on facilement le son d'un violon de celui d'une flûte ou d'un piano.

C'est à la forme de la bouche qu'il faut attribuer le timbre particulier des voyelles, reconnaissable entre tous. Le célèbre physicien Helmholtz a découvert que la bouche joue par rapport au son le rôle de résonnateur, c'est-à-dire de capacité, d'une dimension déterminée, renforçant certains harmo-

[1] Quand on fait vibrer une corde de violon, outre le son fondamental, produit par les vibrations de la corde entière, on entend des sons secondaires, appelés harmoniques, résultant de la subdivision naturelle de la corde en moitié et en tiers, lesquels sont animés de vibrations particulières. Helmholtz a découvert que le timbre d'un son provient de sa richesse ou de sa pauvreté en harmoniques.

niques et étouffant les autres. Il a pu, au moyen de sphères creuses en cristal ou en cuivre, de diverse capacité, et ouvertes en un endroit, reproduire artificiellement les principales voyelles en faisant vibrer à l'orifice de ces sphères des diapasons qui donnaient les sons fondamentaux de chaque voyelle. Ainsi, la production des voyelles est liée indissolublement à la forme qu'affecte la bouche au moment de l'émission de l'air. De là vient que si l'on chante la gamme sans faire varier une certaine ouverture de la bouche donnant la voyelle A, par exemple, on entend les sons successifs *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, produits par les vibrations des cordes vocales, et avec chacun de ces sons la voyelle A, produite par l'ouverture de la bouche. Il faut en conclure que, dans la voix, les sons musicaux proprement dits existent indépendamment des voyelles, sans toutefois perdre de vue que dès qu'il passe par la bouche tout son musical est forcément accompagné d'une voyelle quelconque.

Cette faculté que nous avons d'émettre des sons musicaux indépendamment des voyelles fournit au langage un puissant moyen d'expression. Je veux parler des inflexions de la voix. Par exemple, si en prononçant l'interjection *ah!* on module deux sons formant un intervalle d'octave ou de dixième, on obtient une inflexion de la voix, très-commune, qui exprime l'étonnement. On verra plus loin que l'accent tonique fait partie des inflexions de la voix.

Helmholtz a observé que l'émission d'une voyelle est toujours précédée et accompagnée pendant toute

sa durée d'un certain bruit, engendré par le frôlement de l'air contre les parois de l'arrière-bouche et de la bouche. Ce bruit est naturellement une consonne légère. Avec la voyelle A, par exemple, la consonne est une aspiration gutturale, parce qu'elle se produit dans l'arrière-bouche. Avec la voyelle I, cette consonne est une palatale, un J allemand très-léger. Avec la voyelle OU, c'est une labiale, un W très-léger. Beaucoup de langues négligent d'indiquer ces consonnes dans l'orthographe. Ainsi, nous écrivons *il*, *à*, *où*, sans noter la palatale, la gutturale, ni la labiale qui précèdent chaque voyelle. Au contraire, dans d'autres langues, en grec, par exemple, et dans les langues sémitiques, la consonne légère dont je parle est toujours figurée : en grec, par l'esprit doux, qui représente suivant les cas la gutturale, la palatale ou la labiale; dans les idiomes sémitiques, par le *hamza* et souvent aussi par les lettres *élif* (*aleph*), *yâ* et *wâw*.

Ainsi, de même que toute consonne est suivie dans la prononciation d'une voyelle ou d'une résonnance quelconque, fût-elle imperceptible à une oreille peu exercée, de même, toute voyelle est précédée d'une consonne, et ce n'est que par abstraction que l'on peut imaginer une voyelle isolée.

### Quantité ou durée.

On appelle *quantité* la durée plus ou moins longue des sons-voyelles. Parmi les consonnes, les continues seules pourraient avoir une durée variable. Cepen-

dant, comme je l'ai fait remarquer, la prolongation de ces consonnes paraît être désagréable à l'oreille, car dans toutes les langues connues on observe que les continues sont prononcées aussi rapidement que les explosives. On peut donc envisager, et toutes les langues envisagent en effet les consonnes d'un mot comme un facteur commun, dont il n'est pas besoin de tenir compte dans la mesure. C'est ainsi qu'en musique on mesure exclusivement les sons et non les bruits produits sur les instruments par le frottement ou la percussion, bruits que, sans métaphore, il est permis d'assimiler à nos consonnes.

Et maintenant une question se pose : les voyelles sont-elles longues ou brèves par nature? J'entends, à l'origine du langage, est-ce le hasard seul qui a fait émettre des sons tantôt brefs, tantôt longs, ou, en d'autres termes, les monosyllabes primitifs étaient-ils pourvus sans cause apparente les uns de voyelles longues, les autres de voyelles brèves? Je n'hésite pas à répondre négativement, et j'exposerai plus loin les raisons théoriques sur lesquelles je m'appuie. Mais avant d'aborder ce problème important, il est bon de dire quelque chose des syllabes.

### Syllabes.

D'après les observations qui précèdent, il est aisé de se convaincre que toute émission simple de la voix est inévitablement formée d'une consonne suivie d'une voyelle, d'où ce corollaire, qu'un mot quel qu'il soit doit être décomposé en une série d'articu-

lations commençant toutes par une consonne et se terminant par une voyelle. Le terme de syllabe ne correspond à une chose réelle que quand il désigne une consonne suivie d'une voyelle. Pourtant, on admet généralement qu'il est des syllabes terminées par une consonne, et on leur donne le nom de syllabes composées ou de syllabes fermées. Voyons à quoi se réduit cette assertion. Prenons la syllabe dite fermée *hat*. Elle renferme deux consonnes, par conséquent deux articulations, deux syllabes ouvertes, et devrait s'écrire *ha. . t^e^* ou *ha. . t'*. En effet, à peine la consonne *t* est-elle prononcée que la bouche s'ouvre subitement et affecte la forme d'un résonnateur : il y a aussitôt production d'une voyelle très-sourde qu'on nomme ordinairement *résonnance buccale*, et pour laquelle certaines langues, le russe et l'arabe, par exemple, ont inventé un signe particulier[1].

Il arrive cependant que dans certaines syllabes la voyelle est entièrement supprimée. C'est lorsque deux consonnes identiques se trouvent placées immédiatement l'une après l'autre, comme dans les groupes *hatta*, *hassa*. Et alors deux cas se présentent, suivant que la consonne redoublée est une explosive ou une continue. Prenons le groupe *hatta*. Pour prononcer le premier *t*, la langue s'appuie contre l'arcade dentaire, et elle n'a pas besoin de changer de position lorsqu'il s'agit de prononcer le second.

[1] En arabe, ce signe a la forme d'un croissant et est appelé *djezm* « coupure » ou *sokoûn* « repos ».

Néanmoins, il faut bien faire sentir d'une manière quelconque le redoublement de la consonne. Or, voici ce qui se passe. La langue se met en devoir de prononcer le premier *t* et reste dans l'attitude de la préparation de cette consonne pendant un court intervalle. Il se produit donc un *silence* équivalent à la durée de la voyelle sourde qui aurait été émise, si la syllabe dite fermée s'était terminée par une consonne autre que la consonne initiale de la syllabe suivante. Ainsi, dans le groupe *hapta* (= *ha*. . *p*ᵉ. . *ta*), la bouche reste un moment ouverte dans le passage de la consonne *p* à la consonne *t*, d'où production de la résonnance buccale entre le *p* et le *t*. Mais, lorsqu'une explosive est redoublée, c'est le silence intermédiaire qui nous fait juger qu'il y a réduplication. Car, dans le groupe *hatta*, l'explosion de la consonne n'a lieu qu'après le second *t*, et par conséquent le premier n'est en réalité pas émis : il n'est que préparé, l'oreille ne le perçoit pas encore. Il faut donc le concours de plusieurs jugements rapides pour que nous concluions au redoublement d'une explosive, d'un *t*, par exemple. Il faut que l'oreille, avertie par le silence subit qui précède le second *t*, juge, au moment où elle entend ce *t*, qu'elle n'a perçu avant lui aucune autre consonne, tout en sentant qu'un acte a précédé l'explosion; il faut que l'œil juge que la première consonne n'est ni une labiale, ce que révélerait la position des lèvres, ni une gutturale, ce qu'indiquerait la forme de la bouche, etc., etc. — Dans le second cas, la continue étant susceptible

de durer, il suffit, pour faire sentir le redoublement, d'attaquer fortement la consonne, de continuer à la prononcer plus faiblement pendant un court espace de temps, puis de l'attaquer de nouveau avec vigueur. De la sorte, c'est pour ainsi dire un fragment de la continue qui se substitue à la voyelle sourde, et c'est la différence d'intensité dans la prononciation qui marque le redoublement. En résumé, si l'on voulait rigoureusement orthographier des groupes tels que *hatta* et *hassa*, il faudrait les écrire *hat-ta*, *haśśśa*, le trait représentant le silence, et le *s* non accentué désignant la partie faible de la continue qui intervient comme silence relatif entre ses deux parties fortes[1].

### Ce qu'il faut entendre par syllabe longue et syllabe brève.

J'ai montré plus haut que les voyelles étant des sons musicaux, elles seules avaient été choisies par voie d'élection naturelle pour subir les modifications de durée dont la connaissance rentre dans la science de la quantité. Dans toute articulation, ou syllabe simple, on considère la consonne initiale comme

[1] Pour l'uniformité de la transcription, je traiterai désormais ce silence relatif comme un véritable silence et le noterai aussi par un trait : *hat-ta, has-sa.* — Il m'arrivera aussi d'employer les termes commodes de syllabe composée, syllabe fermée. Cela n'offrira point d'inconvénient, puisqu'on ne saurait plus se méprendre sur la valeur réelle de ces termes. Il est entendu qu'une syllabe fermée se compose de deux articulations, dont la seconde est terminée soit par la résonnance buccale, soit par un silence, soit par un silence relatif.

invariable, et, par suite, il est permis de la négliger. Aussi n'est-il jamais question de consonnes longues ou de consonnes brèves, et ne devrait-on jamais dire d'une syllabe qu'elle est longue ou brève, ces termes n'étant applicables qu'aux voyelles. Quand je parlerai de syllabes longues et de syllabes brèves, on voudra bien se souvenir que je pense seulement à la voyelle qu'elles contiennent.

Je n'ai pas à revenir sur la définition de la longueur et de la brièveté des voyelles; mais je vais essayer, ce qui est de la dernière importance, de trouver dans quel rapport sont les brèves et les longues d'un mot, et de déterminer le phénomène auquel elles doivent leur origine. Pour y arriver, il est indispensable d'étudier la nature d'un des éléments les plus remarquables du mot, je veux dire l'accent.

### Accent.

Sous le nom d'accent, on confond encore aujourd'hui deux choses très-distinctes : 1° l'élévation de la voix sur certaines voyelles des mots, et 2° l'intensité de l'émission de certaines voyelles. Tout son, avons-nous vu, a trois qualités : *la hauteur*, résultant du plus ou moins grand nombre de vibrations dans un temps donné; *l'intensité*, ou amplitude de ces vibrations, et *le timbre*, qui provient du plus ou moins grand nombre d'harmoniques dont le son fondamental est accompagné. Or, chaque fois que nous prononçons un mot, non-seulement nous émettons des sons d'un timbre particulier, appelés voyelles,

mais encore nous chantons d'autres sons qui se produisent indépendamment des voyelles, sans se confondre avec elles, et dont l'ensemble forme ce qu'on appelle les *inflexions de la voix.* En d'autres termes, sur chaque voyelle d'un mot nous chantons un son d'une *hauteur* déterminée : *l'accent tonique* est un de ces sons. Mais nous pouvons aussi donner plus ou moins d'*intensité*, plus ou moins d'amplitude au son qui produit la voyelle, et par là faire ressortir telle ou telle syllabe aux dépens des autres. Nous nommerons ce moyen d'expression, bien différent de l'accent tonique, *ictus*, parce qu'il faut un coup de voix pour amplifier le son.

Je disais qu'encore aujourd'hui on confond souvent l'ictus, ou accent d'intensité, avec l'accent tonique. Je devrais dire bien plutôt que beaucoup de savants ignorent l'existence de l'ictus, et attribuent à l'accent tonique tous les effets produits par le premier. Ainsi, M. Littré, dans son Dictionnaire, définit l'accent : « *Élévation de la voix* sur une syllabe dans un mot, c'est-à-dire *intensité* donnée à une syllabe relativement aux autres : cela s'appelle accent tonique. » Il y a là une grave erreur, car l'élévation de la voix et l'intensité n'ont rien de commun, bien qu'elles puissent coïncider sur la même syllabe. M. Littré n'aurait certainement pas dit que la quinte supérieure d'un son est plus *intense* que ce son, parce qu'elle est plus *élevée* que lui. Voilà pourtant le genre de confusion que présente sa définition. Par contre, dans leur excellent traité de l'accentuation

latine, MM. Benlœw et Weil parlent avec beaucoup de justesse de l'accent tonique et de l'ictus. « L'*intensité* et l'*acuïté*, » disent-ils, « sont des choses parfaitement distinctes; il n'est pas besoin de recourir à la physique pour le démontrer, l'oreille les distingue assez [1]. » C'est donc un point bien établi qu'il y a dans les mots deux sortes d'accent, l'accent tonique et l'ictus ou accent d'intensité.

### Rôle de l'accent tonique.

Dans un mot, avons-nous vu, toutes les voyelles sont chantées sur un son plus ou moins grave ou aigu (*accentus*, de *cantus*), et la réunion de ces sons constitue les inflexions de la voix. L'accent tonique, son musical indépendant de la voyelle qu'il accompagne, fait donc partie des inflexions de la voix et varie avec elles. Par exemple, l'affirmation ou simple énonciation est exprimée par la succession de deux sons formant le plus souvent un intervalle de quarte ascendante, mais parfois aussi de quinte descendante : l'accent tonique est le plus aigu de ces sons. Dans l'étonnement, la voix part du grave et monte d'une octave ou d'une dixième : l'accent tonique est alors l'octave ou la dixième du son grave. Dans le

[1] Pourquoi faut-il qu'avec une idée aussi précise de l'accent tonique et de l'intensité, MM. Benlœw et Weil n'aient pas vu que les transformations subies à diverses époques par les mots latins, transformations qu'ils décrivent si minutieusement, supposent l'existence aussi ancienne que la langue de l'accent d'intensité en latin. A ce point de vue, l'ouvrage de MM. Benlœw et Weil est à retoucher.

doute, la voix ne monte que d'une tierce majeure ou mineure : cette fois, l'accent tonique est à la tierce majeure ou à la tierce mineure. On voit que l'accent tonique n'a rien de fixe et qu'il varie au contraire avec tous les modes d'expression, dont il existe un grand nombre. Toutefois, il est dans la majorité des cas placé à la quarte supérieure, parce que cet intervalle est celui de l'affirmation ou énonciation, et que, neuf fois sur dix, nous nous servons du mode énonciatif ou indicatif. Mais quelle que soit la hauteur de son de l'accent tonique, quelque voyelle qu'il accompagne, il ne saurait exercer la moindre influence sur cette voyelle. Dans les langues modernes, dit-on fréquemment, l'accent tonique force la voyelle qu'il frappe à s'allonger. Cela est physiquement impossible, car l'acuïté d'un son n'a rien à faire avec sa durée. La syllabe forte et longue d'un mot est donc affectée non par l'accent tonique mais par l'ictus ou intensité. On peut facilement s'en assurer, d'ailleurs, en chantant à dessein un mot sur le même ton : on supprime ainsi l'accent tonique, ou son plus aigu que les autres, mais nullement l'ictus ou intensité, qui continue à assurer à la même syllabe sa prépondérance sur les autres. L'opinion erronée que je signalais provient simplement de ce que l'accent tonique est presque toujours placé sur la syllabe intense[1], et que l'oreille distingue plus facilement

[1] Instinctivement, on réunit sur la même syllabe tout ce qui peut la faire ressortir. Mais, très-souvent, une syllabe a l'accent tonique, une autre l'ictus. Tels sont, par exemple, dans la prononciation

l'acuïté des sons qu'elle n'observe leur intensité. De là, on attribue à l'accent tonique ce qui revient de droit à l'intensité.

### Nature, rôle et effets de l'ictus.

L'ictus consiste en un effort mécanique des organes vocaux, destiné à augmenter l'intensité du bruit et du son. Cet effort porte sur la syllabe entière, à la différence de l'accent tonique qui ne porte que sur la voyelle. Le caractère d'une syllabe pourvue de l'ictus est donc d'être prononcée tout entière avec énergie. Par exemple, dans le mot italien *capisco*, la syllabe *pi* est forte, parce qu'on serre plus fortement les lèvres pour en prononcer le *p* qu'on ne le fait pour celui de *pietà*, lequel se trouve dans une syllabe faible, et parce qu'on tend davantage les cordes vocales, afin que la voyelle *i* éclate avec une plus grande sonorité. Mais comme la durée d'un son aban-

vulgaire, et non en poésie, où ils ont conservé l'antique accentuation, les mots allemands *komme, hatte, Dinge*, et en général tous les mots dans lesquels deux consonnes se réunissent en une seule prononcée fortement. Si l'on désigne l'accent tonique par ′ et l'ictus par |, on notera comme il suit les mots cités : *kömme, hätte, Dinge* (′ | ′ | ′ |). Anciennement tous les mots de ce genre avaient l'ictus et l'accent tonique sur la même syllabe (la première), et on faisait sentir les deux consonnes suivantes. Peu à peu, les deux consonnes se réunirent dans la prononciation en une seule consonne articulée fortement. Et comme le caractère de la syllabe frappée de l'ictus est précisément d'être prononcée fortement tout entière (consonne et voyelle), le fait que dans *komme, hatte, Dinge*, les groupes *mme, tte, nge* étaient devenus des syllabes à une seule consonne initiale énergiquement prononcée, ce fait, dis-je, a amené le transfert de l'ictus sur la dernière syllabe. L'accent tonique, lui, a persisté sur la première syllabe.

donné à lui-même est proportionnelle à son intensité, il en résulte que la syllabe forte a une tendance à allonger la voyelle qu'elle contient. Par la raison contraire, toute syllabe faible, c'est-à-dire prononcée mollement, tend à raccourcir sa voyelle. C'est donc l'ictus qui établit dans les mots un rapport de quantité entre toutes leurs voyelles, car les syllabes faibles, et brèves en conséquence de leur faiblesse, ne nous semblent telles que relativement à la syllabe forte. Ainsi la quantité dérive de l'ictus. Nous verrons bientôt que ce rapport de quantité constitue l'unité du mot, et que cette unité n'est autre qu'un certain rhythme.

On peut se demander maintenant d'où vient que les mots contiennent une syllabe plus forte que les autres, et pourquoi telle syllabe est forte, plutôt que telle autre. Nous sommes ainsi amené à jeter un coup d'œil sur l'origine de l'ictus.

Si l'on se reporte au temps où le langage était monosyllabique, il est clair que chaque monosyllabe isolé était prononcé indifféremment, et que sa voyelle avait une durée indéterminée. Mais dans la réunion de ces monosyllabes en phrases, lorsqu'on voulait insister sur une idée plus importante que les autres, la voix, docile à la volonté, appuyait plus énergiquement sur le monosyllabe qui exprimait cette idée et prononçait plus mollement celui qui représentait une idée accessoire. Alors le monosyllabe fort s'allongeait; le monosyllabe faible s'abrégeait, et sa voyelle tendait à s'obscurcir en vertu d'un prin-

cipe que j'exposerai plus loin. Par exemple, *bha* signifiant en indo-européen « briller », et *ta* « celui-ci, ceci », pour dire « il brille », on prononçait successivement les syllabes *bha ta*. Or l'idée principale étant celle de briller, la voix appuyait sur le mot *bha* et effaçait le mot *ta*. Qu'en est-il résulté? que la syllabe *bha* s'est allongée en recevant l'ictus, tandis que la syllabe *ta* s'est abrégée, et sa voyelle, obscurcie en *i*. Ce rapport d'intensité et de durée établi entre ces deux syllabes, le mot *bhātĭ* était formé, la quantité créée, la place de l'ictus fixée. L'ictus fut donc primitivement l'expression matérielle de la prédominance d'une idée, autour de laquelle viennent se grouper des idées accessoires.

Mais lorsque les mots se furent allongés par l'agglutination de nouvelles syllabes, il arriva qu'un nouveau besoin se fit sentir, le besoin d'équilibrer le mot. Quand on a perdu le sentiment de la formation des mots, l'ictus se met au service de l'euphonie. Les mots, comme les corps, ont leur centre de gravité, et dès que l'ictus n'est plus sollicité par l'expression, ou retenu par l'habitude, c'est là qu'il va se fixer[1]. Le transfert de l'ictus ne s'opère jamais sans amener de graves modifications dans le corps des mots : il allonge des voyelles primitivement brèves et entraîne l'abrégement de voyelles autrefois longues;

[1] Il est encore d'autres causes particulières pour le déplacement de l'ictus, dans le détail desquelles je ne puis entrer, mon but n'étant pas de faire un traité de l'ictus, mais seulement d'en indiquer la nature et les effets.

il produit des contractions, des chutes de syllabes, etc., preuve que c'est lui qui crée la quantité. Ces phénomènes sont bien connus, je le répète; j'insiste seulement sur le tort qu'on a de les attribuer à l'influence de l'accent tonique.

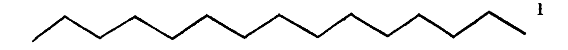
L'unité d'un mot en est le rhythme.

J'ai montré que l'effet matériel de l'ictus est d'établir un rapport de durée entre les syllabes d'un mot. Il me reste à déterminer la nature de ce rapport. Manifestement, lorsque nous articulons un mot ou une série de mots, nous y employons un certain temps, et comme un mot polysyllabique se décompose en un nombre donné d'articulations, il est non moins évident que nous devons employer une portion mesurable de temps à prononcer chaque articulation. Or, de deux choses l'une : ou bien nous sommes naturellement portés à diviser le temps en espaces égaux entre lesquels nous répartissons les différentes syllabes d'un mot; ou bien nous le divisons en espaces inégaux. Mais dans les deux cas, la division du temps suppose des marques de division, et puisqu'il s'agit ici de sons se développant dans le temps, ces marques de division ne peuvent être que des sons alternativement forts et faibles. Imaginons, par exemple, un son uniformément continu, d'une durée indéfinie, et représentons-le par une ligne :

———————————————————

si nous voulons le diviser en parties soit égales, soit

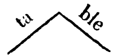
inégales, peu importe, nous ne pouvons faire autrement que de l'enfler et le diminuer alternativement. Alors seulement il nous apparaît comme formé de parties distinctes. Étant donné qu'il se partage en divisions égales, nous le figurerons ainsi :

 [1]

Dans l'hypothèse que ses divisions seraient inégales, nous le figurerons ainsi :



Prenons maintenant le mot *table*, par exemple. Ce mot se décompose en trois articulations *ta*, $b^e$, *le*, qui exigent un certain temps pour être prononcées. Et comme dans ce mot c'est la syllabe *ta* qui est forte, les syllabes *ble* qui sont faibles, si nous cherchons à noter ce mot dans le temps, nous obtiendrons soit la figure :




soit les figures :

ta ble ou ta ble

suivant que nous admettrons que la syllabe forte et

[1] Les lignes ascendantes indiquent les portions fortes, les lignes descendantes les portions faibles du son.

les syllabes faibles se répartissent entre des espaces égaux ou des espaces inégaux de temps. Et maintenant, à laquelle de ces deux hypothèses faut-il s'arrêter? Les temps alternativement forts et faibles entre lesquels nous répartissons les syllabes fortes et les syllabes faibles d'un mot sont-ils égaux? en d'autres termes, la durée totale de plusieurs syllabes faibles qui remplissent nécessairement un temps faible est-elle égale à la durée de la syllabe forte qui remplit le temps fort? Ou, au contraire, la durée totale de plusieurs syllabes faibles peut-elle dépasser la durée de la syllabe forte, et réciproquement? La théorie et l'expérience sont d'accord pour repousser cette dernière hypothèse. Je ferai observer tout d'abord qu'en réalité il serait impossible à l'oreille d'évaluer la durée précise de chaque syllabe, si ces syllabes n'avaient pas un diviseur commun, ou si, ce qui revient au même, elles n'étaient pas les fractions d'une unité invariable de temps. C'est parce que nous divisons instinctivement le temps indéfini en parties égales que nous percevons un rapport de quantité entre les syllabes diverses qui remplissent chacune de ces parties. De plus, c'est parce que nous répartissons également dans l'unité de temps les syllabes qui le remplissent que nous pouvons les évaluer. Deux syllabes faibles remplissent-elles un temps faible, nous leur accordons à chacune la durée d'un demi-temps; trois syllabes le remplissent-elles, nous attribuons à chacune la durée d'un tiers de temps, et ainsi de suite. Par exemple, pour le mot

*table*, composé d'une articulation forte et de deux articulations faibles : 1° nous divisons la durée totale du mot en deux temps égaux, le temps fort *ta* et le temps faible *ble;* 2° nous subdivisons le temps faible en *deux* parties égales, parce qu'il est rempli par *deux* articulations, et nous attribuons la valeur d'un demi-temps à chacune de ces articulations. De là vient que les voyelles sonores *u* et *a* du latin *tabula* se sont obscurcies en résonnance buccale et en *e* muet dans les syllabes faibles *ble* = $b^e$ . . *le* du français *table*. Toute voyelle représente une ouverture plus ou moins grande de la bouche, et par conséquent requiert un temps plus ou moins long pour être émise; à la plus petite ouverture de bouche correspond la voyelle la plus sourde. La résonnance buccale, qui est encore plus sourde que le *e* muet, se prononce à bouche presque fermée. Quand donc deux voyelles sonores se trouvent dans un temps faible, si le temps minimum qu'elles exigent pour être prononcées distinctement et sans effort ne leur est pas octroyé dans le temps faible, elles finissent par se transformer en voyelles sourdes après avoir passé par une série de dégradations.

D'autre part, l'expérience vient à l'appui de la première hypothèse. En effet, si réellement nous employons à prononcer plusieurs syllabes faibles le même temps qu'il nous faut pour prononcer une syllabe forte, et si le temps employé se répartit également entre lesdites syllabes faibles, il s'ensuit que tout mot est rhythmé, que nous pouvons le trans-

crire en notation musicale, et que cette notation doit reproduire exactement la prononciation usuelle du mot noté. Or c'est ce qui se vérifie. Représentons par une croche l'unité de temps, la notation du mot *table* sera :

[1]

*ta. . .b*$^{e}$*. . le*

Répétons plusieurs fois de suite le mot *table*, sans interruption; il remplira successivement une mesure à deux temps :

*ta. . b*$^{e}$*. . le* *ta . b*$^{e}$*. . le* *ta. . b*$^{e}$*. . le* *ta. . b*$^{e}$*. . le*

et, dans les deux cas, nous aurons rigoureusement noté la prononciation usuelle du mot [2].

Ainsi l'unité d'un mot est le rapport de quantité établi entre ses syllabes par le temps fort et par le temps faible, et ce rapport s'appelle rhythme. L'unité d'un mot en est donc le rhythme.

Jusqu'ici, j'ai à dessein parlé des mots comme ne contenant qu'un seul ictus. Le moment est venu d'appeler l'attention sur un autre fait, l'existence dans certains mots de deux ictus remplissant l'of-

[1] La mesure est à deux temps, et comme j'adopte la croche pour unité de temps, on dirait en musique que la mesure est à $\frac{2}{8}$. Je représente métriquement la croche par la longue –, la double croche par la brève ◡.

[2] Tous ceux qui ont l'habitude de noter un air sous la dictée pourront aisément reproduire cette expérience avec d'autres mots.

fice de temps fort et de temps sous-fort[1] de la mesure à quatre temps. Les noms composés allemands en fournissent beaucoup d'exemples. Ainsi *gegen* et *Rede* ont chacun l'ictus fort; mais dans *Gegenrede*, le mot *Rede*, pour entrer dans l'unité du mot composé, adoucit son ictus fort en ictus sous-fort. Ainsi *Gegenrede* a deux syllabes qui ressortent, l'une très-fortement : *Ge*, l'autre un peu moins : *re*. De

[1] Dans une mesure à quatre temps, le premier temps est fort, le second, faible, le troisième, fort, mais un peu moins que le premier, le quatrième, faible. C'est parce que le troisième temps se subordonne au premier que les quatre temps se réunissent en une mesure. Si le troisième temps était aussi fort que le premier, la mesure ne serait plus à quatre temps mais à deux temps. Je dois ajouter que dans l'exposé sommaire paru au *Journal asiatique*, février-mars-avril 1875, j'ai attaché un sens particulier aux termes qu'on y rencontre de *mesure à deux temps*, *temps frappé* et *temps levé*. Je voulais dire *mesure à deux temps forts* (ce qui signifie mesure à quatre temps), *temps fort* et *temps sous-fort*, cela ressort d'ailleurs de l'identification que j'établis dans cet exposé sommaire entre le temps frappé et la syllabe forte d'un mot, le temps que j'appelle *levé* et la syllabe semi-forte. De même, à la page 346, la mesure des hémistiches cités est à quatre temps ($\frac{4}{8}$), la croche formant un temps. La position des ictus forts et des ictus sous-forts dans la transcription métrique montre bien que je l'entends ainsi. Du reste, il est bon d'observer qu'on peut battre la mesure à quatre temps en marquant seulement le temps fort et le temps sous-fort, à savoir, le temps fort en abaissant la main, le temps sous-fort en relevant la main. La main reste alors dans la position abaissée et dans la position levée pendant tout le temps voulu pour que chaque temps faible soit indiqué à la suite du temps fort et du temps sous-fort. Dans ce cas le temps sous-fort peut être légitimement appelé *temps levé*. Quand la mesure est très-rapide, c'est en deux mouvements de la main qu'on a coutume de la battre. Je conseille d'employer ce système pour la mesure des mots, en raison de la rapidité avec laquelle on les prononce.

même ont deux ictus les mots *Regenschirm*, *übersetzen* (traverser), et quantité d'autres composés[1]. L'origine de cet ictus un peu moins fort est évidente. Il provient de l'affaiblissement de l'ictus fort d'un mot, lorsque celui-ci vient à se joindre à un autre et se subordonne à lui. Il arrive très-souvent que des suffixes, anciens mots isolés, conservent l'ictus sous-fort comme un souvenir de leur syllabe forte primitive. Tels sont, pour citer quelques exemples, les suffixes allemands *thum*, *niss*, *heit*. Ainsi les mots *Eigenthum*, *Ereigniss*, *Verschiedenheit* se prononcent *eigenthum*, *Ereigniss*, *Verschiedenheit*. Ces mots, ayant deux ictus, rentrent dans une mesure à quatre temps. Dans toutes les langues parlées, à côté de mots pourvus d'un seul ictus, se rencontrent des mots qui en ont deux[2].

[1] L'anglais possède aussi des mots de ce genre, par exemple : *alderman*, *gingerbeer*. Toutefois, en anglais comme en allemand, l'ictus sous-fort a une tendance à s'affaiblir de plus en plus, jusqu'à disparaître complétement. Ainsi les mots *topmast*, *mainsail* sont prononcés par les uns *topmast*, *mainsail*, et par les autres *topmast*, *mainsail*. Dans ce dernier cas, l'*a* de *mast* et l'*ai* de *sail* s'assourdissent en *e* muet, car *mast* et *sail*, perdant leur ictus, passent dans le temps faible qui suit les syllabes *to* et *mai*.

[2] Un mot ne saurait posséder trois ictus sans se couper immédiatement, *pour l'oreille*, en plusieurs tronçons; certains mots français très-longs, comme *Constantinopolitain*, nous offrent ce phénomène. *Constantinopolitain* se partage en *Constantino* et *politain*. C'est le retour de l'ictus fort qui marque la coupure. Les ictus qu'on observe sur la première syllabe du mot et sur la syllabe *no* sont engendrés par les besoins rhythmiques.

### Particularités des syllabes fortes.

On a vu que la syllabe forte contient une longue et que cette longue représente l'unité de temps. Cependant il arrive très-souvent que la voyelle d'un mot semble dépasser en durée cette unité de temps. Je montrerai bientôt qu'en réalité toute voyelle exceptionnellement longue se décompose dans la prononciation en deux parties, l'une forte, l'autre faible, la partie forte ayant la durée normale d'un temps, la partie faible, la durée d'un demi-temps, d'un tiers de temps et parfois aussi d'un temps entier. Auparavant, je dois examiner un autre point. On croit communément que dans les syllabes dites fermées la voyelle est brève par nature et longue par position. Il n'en est rien. Une syllabe fermée est composée de deux articulations, dont la dernière contient soit une voyelle très-sourde, soit un silence, soit un silence relatif. Or, dès que la première articulation porte l'ictus (fort ou sous-fort), elle devient longue relativement à la seconde. Et lorsqu'au contraire la syllabe dite fermée remplit un temps faible, sa première et sa seconde articulation ne durent plus chacune que $\frac{1}{2}$ temps. Par exemple, dans le mot *reste*, où l'*e* de la syllabe fermée *res* reçoit l'ictus, l'*e* dure un temps, et les articulations *s-te* chacune $\frac{1}{2}$ temps :

| ♪ ♬ ♬ |

*rē. . s*‿̆ *tĕ*

Au contraire, dans le mot *resté*, où l'ictus tombe sur la syllabe *té*, la syllabe *res* se trouve dans le temps faible et chacune de ses articulations ne vaut plus que $\frac{1}{2}$ temps :

*rĕ..s‿..tē*

Il suffit de prononcer alternativement *reste* et *resté*, *morde* et *mordu*, *pacte* et *Pactole*, pour sentir aussitôt la différence de longueur entre l'*e*, l'*o* et l'*a* frappés de l'ictus et les mêmes voyelles quand elles font partie du temps faible[1].

Arrivons aux voyelles dont la durée semble dépasser un temps. Quand on compare les deux mots *pâte* et *patte*, on croirait de prime abord que l'*a* de *pâte* est plus long que celui de *patte*. Or *patte* formant une syllabe composée (*patte* se prononce, en effet, *pat*$^e$) et recevant l'ictus fort sur l'*a*, d'après ce qui a été dit précédemment, sa quantité est – ◡, car l'articulation *pa* est le double de l'articulation *t*$^e$. Si donc dans *pâte* la voyelle *â* est plus longue que l'*a* de *patte*, cette voyelle dépasse la durée d'un temps ou d'une longue. Mais qu'on articule avec attention le mot *pâte*, on reconnaîtra qu'en réalité la voyelle *â* se dédouble dans la prononciation. On ne dit point *pâte*, mais *pă͡ate*. Or, *pâte* vient de *pasta*, et dans *pasta*, la syllabe composée *pas*, frappée de l'ictus,

[1] Non-seulement il y a une différence de longueur, mais encore une différence très-notable de timbre. Voyez, à ce sujet, p. 24.

a pour quantité – ◡. Remplaçons l'articulation *s* de *pas* par *'a*, nous aurons *pă'ă* = *pās*, ce qui nous montre que la quantité de la voyelle forte n'a point varié. Elle ne semble dans *pâte* égaler un temps et demi que parce qu'on confond avec elle la voyelle dédoublée *'a* formant articulation séparée. Ainsi dans *pâte* la voyelle *â* est double; sa première partie, la partie intense, reçoit l'ictus et dure un temps; sa seconde partie est dans un temps faible et dure $\frac{1}{2}$ temps. Dans *patte*, la voyelle *a* reçoit l'ictus et dure un temps, et elle est immédiatement suivie de la syllabe *tte* (*t*ᵉ), laquelle dure $\frac{1}{2}$ temps. D'où je conclus que c'est en apparence que l'*â* de *pâte* est plus long que celui de *patte* et que telle est la raison pour laquelle dans nos grammaires on enseigne que l'*a* de *patte* est bref et celui de *pâte*, long[1]. La mesure des deux mots est :

| ♩ ♪ 𝄾 | et | ♩ . ♪ |

*Pă..ttĕ* — *Pă..'ă..tĕ*

Il arrive fréquemment qu'une voyelle frappée de l'ictus se dédouble sous son influence et produit une nouvelle syllabe, sans que celle-ci puisse s'expliquer par la substitution d'une articulation à une autre comme dans le passage de *pasta* à *pâte*. D'autres

[1] Nos grammaires ont donc tort d'appeler bref l'*a* de *patte*, l'*o* de *hotte*, etc. Cette erreur a déjà été signalée d'ailleurs (*Revue critique*, 1867, I, p. 387, article de M. Thurot), à propos de l'ouvrage de M. Merkel sur la physiologie du langage.

fois la voyelle forte amène le redoublement de la consonne qui la suit. L'étude de ce curieux phénomène est de la plus haute importance, car elle montre à quel point le rhythme régit les mots d'une langue. On peut exprimer ce phénomène par les deux formules suivantes :

1° *Quand, dans un mot, deux articulations, dont la première est frappée de l'ictus, doivent remplir une mesure à deux temps ou une demi-mesure à quatre temps, il peut se développer*[1] *à la suite de la voyelle forte une articulation nouvelle durant un demi-temps. Cette articulation est formée tantôt par le redoublement de la voyelle forte, tantôt par le redoublement de la consonne initiale de la syllabe suivante;*

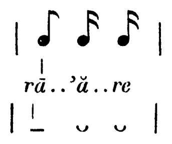
2° *Lorsque, dans un mot, deux articulations sonores se succèdent et sont pourvues chacune d'un ictus, la première voyelle forte développe à sa suite une nouvelle articulation durant un temps. Cette articulation est formée par le redoublement de la voyelle forte*[2].

Par exemple, en français, le mot *rare* est composé d'une syllabe *ra*, portant l'ictus, qui dure un temps, et d'une syllabe faible *re* qui dure $\frac{1}{2}$ temps. Pour compléter le $\frac{1}{2}$ temps qui manque à la mesure, une

[1] Sinon, un silence équivalent à un demi-temps complète la mesure ou la demi-mesure.

[2] La loi du rhythme étant que les temps forts alternent avec les temps faibles, il s'ensuit que deux temps forts ne peuvent se succéder. Par conséquent, si dans un mot nous voyons deux articulations se suivre immédiatement avec chacune un ictus, il faut en conclure que les ictus sont séparés par quelque chose. Ce quelque chose est le redoublement de la première voyelle forte.

articulation nouvelle *'a* se développe à la suite de la syllabe forte *ra*, et on prononce *rā'are* :




de même *cause* se prononce *cō'ose*, *rose*, *rō'ose*, etc. [1].

En allemand, les exemples de l'articulation complémentaire provenant du redoublement de la consonne qui suit l'ictus, sont assez fréquents. Ainsi nous avons *esse* (de *essen* « manger »), anciennement prononcé *ē..s-sĕ*[2], à côté de l'anglais *eat* (prononcé

[1] Ce phénomène se retrouve constamment en russe. Ainsi *koja* « peau » se prononce *kō'oja*, le premier *o* ayant le son du français *eau*, le second le son de *o* dans *robe*. La dissimilation a lieu surtout pour l'*o* et l'*è* (qui alors se prononce *éè*). Schleicher a observé le dédoublement avec dissimilation en lithuanien (*Handbuch der lit. Sprache*, I, p. 8 et suiv.). Dans le passage du latin aux langues romanes, nous en avons de nombreux exemples bien connus. Le dédoublement avec dissimilation se produit, on l'observera, dans des mots de deux articulations dont la première reçoit l'ictus, ou, ce qui revient au même, dans l'avant-dernière articulation du mot, quand elle est forte. Lorsque, par la dissimilation, l'*o* et l'*e* sont devenus *u* (*ou*) et *i* (*uo* pour *oo*, *ie* pour *ee*), cet *ou* et cet *i* peuvent se changer en les semi-voyelles correspondantes *w* et *y*, et alors l'ictus passe nécessairement sur la seconde voyelle : *uo* = *wo*, *ie* = *ye*. Le *guṇa* et la *vriddhi* du sanscrit me paraissent avoir la même origine rhythmique. On ne saurait trop engager les spécialistes à diriger leur attention sur ce point de phonétique.

[2] Sur ce mot allemand et les suivants, cf. p. 17, note 1.

*i'it*), dans lequel a lieu le redoublement de la voyelle forte; *ritt*[1], anciennement *rī. . t-*$t^{\check{e}}$ (de *reiten*), à côté de l'anglais *rode* (prononcé *rō'ode*); *hoffe*, anciennement *hō. . f-fĕ*, à côté de l'anglais *hope* (prononcé *hō'ope*)[2]. Dans le même verbe allemand un temps a

[1] Aujourd'hui, on ne prononce plus qu'un *t*, mais la quantité de la voyelle forte est toujours la même; au lieu de :

*rī. . t –* $t^e$

on a :

*rī. . * $t^e$

[2] Cf. en latin *cuppa*, à côté de *cupa*, *immo*, à côté de *imo*. Dans *littera* pour *litera*, *quattuor* pour *quatuor*, il semble que l'ictus sous-fort a dû affecter à une certaine époque les syllabes *ra* et *or*, car pour que le *t* se soit redoublé, il faut que les syllabes *lite*, *quatu* aient eu à remplir une demi-mesure :

*lī. . t – te. . rā* *quā. . t – tu. . ō. . r*$^e$

L'ictus sous-fort aurait ensuite disparu, comme il arrive en anglais, par exemple (cf. p. 27, note 1), et alors les articulations *ttera* et *ttuor* se trouvant dans le temps faible, le rhythme des deux mots serait devenu :

3

*lī. . . t – te. . ra* *quā. . t – tu. . o. . r*$^e$

d'où la transformation de ces mots en *lettre* et *quatre*.

souvent le redoublement de la voyelle et l'autre le redoublement de la consonne : *komme* et *kam* (prononcé *kă'am*); *sott* et *siede* (*sĭ'ide*), etc. Le redoublement de la voyelle s'observe dans un très-grand nombre de mots; exemple : *bat* (*bă'at*), *bot* (*bŏ'ot*), *gab* (*gă'ab*). En anglais, quand l'articulation complémentaire est la reproduction de la consonne, on n'écrit qu'une seule consonne : *bed* pour *bed-d* = *Bette*, *come* pour *com-m* = *komme.*

Il ne faut donc pas dire que la voyelle est brève en allemand dans les mots comme *griff*, *soff*, et longue dans les mots comme *gab*, *bat;* il faut dire que dans les deux cas la voyelle forte dure un temps, sauf que dans la dernière catégorie de mots une voyelle complémentaire durant $\frac{1}{2}$ temps vient s'ajouter à la voyelle forte et semble se fondre avec elle. De sorte que la longue normale (durant un temps) paraît brève en comparaison de la longue suivie de la voyelle complémentaire.

Quelquefois, ai-je dit, la voyelle complémentaire peut durer autant que la voyelle forte, c'est-à-dire un temps. Mais cette voyelle complémentaire ne conserve pas le même timbre pendant toute sa durée. Elle va se dégradant et finit par sonner presque comme un *e* muet. Ainsi *a* complémentaire durant un temps peut se rendre par *ăĕ*, *o* complémentaire durant un temps par *ŏĕ;* de même $\overline{ou}$ complémentaire = *ŏuĕ*, *ī*, *ĭĕ*. Le persan et l'arabe offrent de nombreux exemples de la longue complémentaire.

Prenons le persan *nemoudan* « montrer ». Dans ce mot l'ictus sous-fort tombe sur *mou* et l'ictus fort sur *da*. Conséquemment, la syllabe *mou* doit remplir à elle seule une demi-mesure (cf. page 31, note 2). Elle se dédouble en *moū'oūe*, et le rhythme de *nemoudan* est comme il suit :

*ne . . moū'oūe . . dā . . n'*

L'abondance de mots semblables en arabe et en persan donne à ces langues un caractère solennel que bien peu d'autres possèdent.

Modifications que subit le rhythme des mots dans la phrase.

Pour terminer cet aperçu, disons quelque chose de la suppression des ictus dans la phrase.

Si les mots étaient toujours séparés dans la phrase par des silences, ils conserveraient toujours le même rhythme. Mais il en est autrement. Lorsque nous parlons, il nous arrive d'émettre plusieurs mots de suite sans reprendre haleine. De là d'inévitables modifications dans le rhythme des mots. La loi essentielle du rhythme est que les temps forts alternent avec les temps faibles, d'où ce corollaire que deux temps forts ne peuvent se succéder immédiatement. Or supposons que dans la phrase un monosyllabe fort vienne à être placé devant une autre syllabe

forte appartenant au mot suivant, aussitôt l'un des temps forts disparaît (à moins qu'on ne fasse intervenir un silence entre les deux mots, ou qu'on ne dédouble la voyelle du premier mot) et l'un des mots, dépouillé de son ictus, voit sa voyelle s'abréger, parce qu'alors cette voyelle entre dans un temps faible. Par exemple, lorsque nous disons *je vais*, *vais* porte l'ictus et sa voyelle *ai* est longue; mais si nous disons *je vais là*, *là* étant lui-même pourvu de l'ictus, l'ictus de *vais* s'efface et sa voyelle devient brève : la mesure de *je vais là* est *j*$^{e}$*...vĕ..lā*. Tous les mots de la langue française portent, comme on sait, l'ictus fort sur la dernière voyelle sonore qu'ils contiennent; c'est grâce à l'habitude que nous avons de marquer ainsi de l'ictus la dernière voyelle sonore d'un groupe que nous supprimons, dans *je vais là*, l'ictus de *vais* et non celui de *là*. Là est le secret de la difficulté qu'éprouvent en général les Français à prononcer correctement les mots des langues étrangères, quand ceux-ci ont l'ictus sur toute syllabe autre que la dernière ou l'avant-dernière suivie d'une syllabe sourde. Au contraire, dans la phrase : *c'est là que je vais*, *là* et *vais* conservent leur ictus, parce qu'ils sont séparés l'un de l'autre par un temps faible. La mesure de cette phrase est : *cĕ lā quĕ jĕ vē*, en notation musicale ♬ | ♩ ♬ ♬ | ♩ 𝄾 |.

### CONCLUSION.

Nous allons retrouver en arabe la plupart des phénomènes que j'ai décrits. Comme mon objet actuel est de développer la théorie des mètres arabes, de montrer que l'origine des mètres est due au rhythme particulier des mots de la langue, plus ou moins modifié par le groupement de ces mots en phrases, c'est à l'arabe seul que j'applique en détail le système exposé rapidement dans les pages qu'on vient de lire. Puisse cette tentative engager les savants à vérifier dans les autres langues les principes que mes observations personnelles m'ont amené à y reconnaître.

## LIVRE I.

### THÉORIE DES MÈTRES.

---

#### § 1. Nature des pieds dits *primitifs*.

Les mètres arabes sont-ils formés par une simple succession de syllabes indifféremment brèves ou longues, dont le nombre lui-même n'est pas rigoureusement fixé, ou bien méritent-ils vraiment le nom de *langage mesuré* dont les décorent les théoriciens arabes? Quelque étrange que paraisse cette question, elle ne peut manquer de se poser à l'esprit de quiconque aborde l'étude de la prosodie arabe. Les métriciens arabes ont beau nous dire que la mé-

trique et la musique sont sœurs[1], que Khalîl découvrit les lois de la versification en entendant à Baṣrah le marteau d'un forgeron tomber en cadence sur l'enclume[2], on se prend à croire qu'ils ont rêvé tout cela quand on jette seulement les yeux sur les schemas transcrits à l'européenne d'un *Radjaz,* d'un *Ṭawîl* ou de tout autre mètre. Les mots *musique, versification* éveillent dans l'esprit certaines notions de régularité, d'ordre sévère, qui paraissent singulièrement violées dans la prosodie arabe. Voici, par exemple, le *Ṭawîl*, dont chaque hémistiche se compose, première difficulté, de sections *inégales*, agencées comme il suit :

⏑ — — | ⏑ — — — | ⏑ — — | ⏑ — — — |

Or, chacune de ces sections ou pieds peut en outre subir une modification consistant en ce qu'on remplace à volonté par une brève la dernière longue des pieds impairs, la deuxième ou la troisième des pieds pairs; de sorte qu'on obtient les combinaisons suivantes :

1° ⏑ — ⏑ | ⏑ — — — | ⏑ — ⏑ | ⏑ — ⏑ — |

2° ⏑ — — | ⏑ — ⏑ — | ⏑ — — | ⏑ — ⏑ — |

3° ⏑ — ⏑ | ⏑ — — ⏑ | ⏑ — — | ⏑ — ⏑ — |

4° ⏑ — ⏑ | ⏑ — ⏑ — | ⏑ — ⏑ | ⏑ — ⏑ — | etc.

[1] Freytag, *Darstellung der arabischen Verskunst*, p. 62, note.
[2] *Ibid.* p. 18.

Parfois, la première brève du premier pied est supprimée :

— — | ᴗ — — — | ᴗ — — | ᴗ — ᴗ — |

ou — ᴗ | ᴗ — — — | ᴗ — — | ᴗ — ᴗ — |

Dans le second hémistiche enfin, le dernier pied perd quelquefois une longue :

ᴗ — ᴗ | ᴗ — ᴗ — | ᴗ — — | ᴗ — — |

Ainsi, nous voilà en présence d'un mètre dont la longueur totale est variable, dont chaque section n'a point de durée fixe, enfin, qui n'a pas de commune mesure, puisqu'en certains endroits la longue permute avec la brève sans compensation apparente.

Dans d'autres mètres, au contraire, nous trouvons une commune mesure : deux brèves équivalent à une longue, et celle-ci peut remplacer deux brèves. Par exemple, le *Kâmil* et le *Wâfir*, qui sont formés par la répétition des pieds ᴗ ᴗ — ᴗ — et ᴗ — ᴗ ᴗ —, substituent à volonté une longue aux deux brèves consécutives, de sorte que ᴗ ᴗ — ᴗ — et ᴗ — ᴗ ᴗ — deviennent — — ᴗ — et ᴗ — — —. Cependant cette règle n'est pas constamment observée : ᴗ ᴗ — ᴗ — peut devenir ᴗ — ᴗ — par la chute d'une brève, et de même ᴗ — ᴗ ᴗ — peut se changer en ᴗ — ᴗ —, par la disparition de la troisième ou de la quatrième syllabe.

Jusqu'à présent, nous avons vu les pieds varier considérablement sans toutefois perdre leur aspect général. Il n'en est pas toujours ainsi.

Dans le *Radjaz*, par exemple, le pied fondamental – – ᴗ – est remplacé fréquemment soit par ᴗ – ᴗ –, soit par ᴗ ᴗ ᴗ –, soit enfin par – ᴗ ᴗ –, de telle manière que le pied non-seulement perd en durée tantôt la valeur d'une brève, tantôt la valeur d'une longue, mais encore paraît admettre pour ainsi dire toutes les combinaisons possibles de brèves et de longues. Ajoutons qu'à la fin du vers ce pied se transforme souvent en – – – ou en ᴗ – –.

Ces exemples suffisent pour montrer combien les vers arabes tels qu'on nous les représente sont réfractaires à toute notion de rhythme et de mesure. Ils ne sont pas métriques, au sens classique du mot, puisqu'ils n'ont point pour base l'équivalence de deux brèves à une longue, ni syllabiques, puisqu'ils ne contiennent pas toujours le même nombre de syllabes (dans le *Kâmil* et le *Wâfir*, les pieds de cinq syllabes ᴗ ᴗ – ᴗ –, ᴗ – ᴗ ᴗ – deviennent des pieds de quatre syllabes ᴗ – ᴗ –; dans le *Ṭawîl* et le *Radjaz*, le pied final peut perdre une syllabe); ils ne sont pas rhythmiques enfin, car le rhythme suppose et une mesure rigoureuse et une certaine fixité dans le dessin des pieds, toutes choses que nous sommes loin de rencontrer dans les cas divers que nous avons examinés.

Et pourtant les Arabes affirment que leur poésie est un langage mesuré et cadencé. Bien mieux, ils nous renseignent clairement sur la nature de leur rhythme : ce ne peut être que le rhythme à deux ou à quatre temps, car ils nous disent que Khalîl,

le grammairien, découvrit les lois de la prosodie en entendant le marteau d'un forgeron retomber sur l'enclume [1]. Quel mystère se cache sous ces assertions? Comment les concilier avec les faits que nous venons de signaler?

Reconnaissant que, provisoirement, rien, dans la transcription reçue des vers arabes, ne pouvait m'éclairer sur ces points, mais, d'autre part, songeant que les Arabes étaient capables de distinguer à l'audition leurs différents mètres, j'en conclus naturellement qu'il devait exister pour leur oreille certains signes immuables de rhythme ou de cadence qui n'étaient pas rigoureusement notés dans l'écriture, et dès lors le problème à résoudre se posa nettement pour moi : Puisque les Arabes ne nous expliquent pas catégoriquement en quoi consiste le rhythme de leurs vers, que pourtant ils affirment, rechercher s'ils ne nous fournissent pas les moyens de le découvrir par la façon même dont ils se représentent la récitation de ces vers.

Le premier point qui attira mon attention fut ce fait que les Arabes divisent leurs mètres par pieds, qu'ils considèrent chacun comme une individualité, à telles enseignes que pour exprimer ces pieds ils se servent de *mots* empruntés à la technique grammaticale. J'y vis une preuve évidente que, pour eux, le vers n'était pas une simple succession de syllabes,

[1] Je n'ai pas à discuter ici la valeur historique de ce récit. Qu'il soit légendaire ou non, sa signification reste la même.

mais un groupe de complexes, isolés les uns des autres, doués d'une existence personnelle. En effet, prenons un *Ṭawîl* régulier, c'est-à-dire ⏑ – – ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ – – –; rien n'indique *a priori* qu'on doive le partager en groupes de syllabes, ni, si on le fait, qu'on doive le partager de telle ou telle manière. Si l'on fonde sa division sur une symétrie apparente, on peut couper l'hémistiche de plusieurs façons : on peut soutenir qu'il se divise ainsi ⏑ – – ⏑ | – – – | ⏑ – – ⏑ | – – – | ou, comme le veut Ewald, de la façon suivante ⏑ – | – ⏑ – | – – | ⏑ – | – ⏑ – | – – |. Mais les Arabes nous informent qu'on le coupait en quatre segments exprimés par les mots فَعُولُنْ مَفَاعِيلُنْ فَعُولُنْ مَفَاعِيلُنْ. Que doit signifier pour nous cette donnée? Qu'entre les syllabes فَ, عُو, لُنْ, d'une part, entre les syllabes مَ, فَا, عِي et لُنْ, de l'autre part, il y avait une sorte de cohésion; que, pour les Arabes, le *Ṭawîl* se composait de deux éléments distincts alternativement répétés, dont chacun produisait sur leur oreille une impression particulière que leurs théoriciens cherchèrent à noter par les mots *Fa'oûlon* et *Mafâ'îlon*. Et maintenant, de quelle nature était cette impression? Nous allons bientôt l'examiner; mais, auparavant, il ne sera pas inutile d'appeler l'attention sur un nouvel exemple.

Prenons l'hémistiche suivant, transcrit en brèves et en longues :

– – ⏑ – – – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ –

Le divisons-nous ainsi :

— — | ⏑ — — — | ⏑ — ⏑ | ⏑ — ⏑ — |

nous obtenons une variété de *Ṭawîl.* Au contraire, le partageons-nous ainsi :

— — ⏑ — | — — ⏑ — | ⏑ ⏑ — ⏑ — |

nous avons un *Kâmil.* Or, il est clair que si nous admettons que le schema — — ⏑ — — — ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — est la reproduction exacte pour l'œil de l'effet qu'il produisait sur l'oreille, nous ne pouvons échapper à la conclusion qu'en entendant réciter cet hémistiche, un Arabe n'aurait pu distinguer s'il avait affaire à un *Ṭawîl* ou à un *Kâmil.* Car, quelle que soit la division que nous adoptions, les pieds se suivant sans interruption, l'effet total, la résultante doit être la même pour l'oreille.

Mais nous savons qu'il n'en était pas ainsi. Sans aucun doute, l'hémistiche susdit, prononcé comme *Ṭawîl,* sonnait à l'oreille des Arabes tout différemment de la même succession prononcée comme *Kâmil,* car, dans les deux cas, les syllabes se groupaient de manière à former des *mots* différents, dont chacun, par conséquent, devait être perçu comme une entité nettement définie et séparée de ce qui la précédait et la suivait. Puis donc que les pieds étaient assimilés à des mots par les théoriciens arabes, je me dis que ces pieds devaient posséder les mêmes caractères que j'avais découverts dans les mots, à

savoir que leur individualité, leur unité résidaient probablement dans une certaine disposition rhythmique.

M'étant arrêté à cette hypothèse, je commençai à en déduire les conséquences. Tout rhythme suppose une succession de temps forts et de temps faibles : j'admis que dans chaque pied il existait des syllabes fortes et des syllabes faibles. En outre, dans tout dessin rhythmique, c'est-à-dire dans toute succession de sons ou de syllabes considérés comme formant un groupe, un tout, s'il se rencontre plusieurs temps forts, il faut que l'un d'entre eux domine et que les autres lui soient subordonnés : c'est ici, comme partout ailleurs, la condition indispensable de l'unité; dans le cas présent, c'est le principe de cette cohésion des syllabes que nous avons cru remarquer. Il s'ensuivait pour moi que si les pieds arabes contenaient réellement plusieurs temps forts, l'un d'eux devait être prononcé avec plus d'intensité que les autres. Restait à déterminer l'existence, le nombre et la position de ces temps forts.

En examinant les pieds primitifs, dont voici la liste :

مُتَفَاعِلُنْ, مُفَاعَلَتُنْ, مَفَاعِيلُنْ, فَعُولُنْ,
فَاعِلَاتُنْ[1], فَاعِلُنْ, مُسْتَفْعِلُنْ.

il me vint à l'idée que, dans ces mots techniques,

[1] Je ne comprends pas dans cette liste le pied *Maf'oûlâto*, parce que, comme je le prouverai plus loin, c'est un pied imaginaire.

c'étaient les syllabes composées[1] qui représentaient les temps forts, les syllabes simples qui correspondaient aux temps faibles. Ce n'était pas là, d'ailleurs, une supposition gratuite : je savais que dans la prononciation arabe on appuie de préférence sur les syllabes composées. Donc, admettant ce premier point, et convenant d'indiquer les temps forts par une barre perpendiculaire, j'obtenais la transcription suivante :

*Faʿoûlon, Mafâʿilon, Mofâʿalaton, Motafâʿilon,*
*Mostafʿilon, Fâʿilon, Fâʿilâton.*

Cette transcription était-elle définitive? Certes non. Il fallait encore examiner si la position des syllabes fortes dans ces pieds répondait à la condition essentielle du rhythme, laquelle est, on le sait, que les temps forts alternent avec les temps faibles. De plus, il fallait voir comment se comporteraient ces pieds, une fois replacés dans leur milieu, j'entends précédés et suivis d'un autre pied : pour que mon hypothèse eût quelque valeur, il fallait que les pieds conservassent toujours la même notation, dans quelque mètre qu'ils entrassent comme partie intégrante. Enfin, je devais établir la syllabe forte dominante de chaque pied, ainsi que les syllabes fortes subordonnées.

[1] Rappelons à ce propos que toute syllabe où il entre une lettre de prolongation (*élif*, *wâw*, *yâ*) est considérée par les grammairiens et métriciens arabes comme composée.

Tout d'abord, il était évident que si plusieurs pieds : *Fâʿilon*, *Mofâʿalaton*, *Motafâʿilon*, se conformaient très-bien à la loi essentielle du rhythme, puisque chacun de leurs temps supposés forts est séparé de l'autre par un temps faible[1], les autres pieds, *Faʿoûlon*, *Mafâʿîlon*, *Mostafʿilon* et *Fâʿilâton*, présentaient des impossibilités rhythmiques; car deux temps forts ne sauraient se succéder immédiatement, à plus forte raison trois, et c'est précisément ce qu'on observe dans les formes citées en dernier lieu.

Pour *Mafâʿîlon*, la correction était tout indiquée. Puisque les temps forts et les temps faibles doivent alterner, la syllabe *ʿî*, bien que composée, ne pouvait rester forte entre deux temps forts; cette syllabe ne pouvait être que faible, et ma notation primitive de ce pied devenait : *Mafâʿîlon*. Une preuve à l'appui s'offrait aussitôt : dans un certain mètre, le pied *Mafâʿîlon* se substitue à *Mofâʿalaton;* c'est que sans doute ces deux pieds sont équivalents. Or, si la syllabe *ʿî* de *Mafâʿîlon* était forte, comment pourrait-elle remplacer les syllabes faibles *ʿala* de *Mofâʿalaton?*

Ce résultat en entraînait un autre pour les pieds *Mostafʿilon* et *Fâʿilâton*. Il me fournissait le moyen

[1] *Temps* n'est pas synonyme de *syllabe*. Deux syllabes peuvent former un seul temps, comme on le voit dans *Mofâʿalaton* : tout dépend de la durée respective de chacune des syllabes faibles.

de m'assurer que dans ces pieds aussi une des syllabes supposées fortes était faible en réalité, par suite de sa position. Effectivement, je m'apercevais que *Mostafʿilon* et *Fâʿilâton* placés dans certaines conditions engendrent des séries de trois temps forts, ce qui n'aurait pas dû se produire si ma notation première avait été irréprochable. Ainsi, je voyais que si je répétais plusieurs fois *Mostafʿilon*, la syllabe *Mos* se trouvait placée entre deux temps forts *lon* et *taf*.

Exemple : *Mostafʿilon Mostafʿilon Mostafʿilon*, etc.

que si je répétais plusieurs fois *Fâʿilâton*, pareil fait se produisait pour la syllabe *ton* :

Exemple : *Fâʿilâton Fâʿilâton Fâʿilâton*, etc.

Il fallait donc reconnaître que dans *Mostafʿilon* la syllabe *Mos*, et dans *Fâʿilâton* la syllabe *ton* appartenaient à un temps faible. Alors les deux pieds devenaient réguliers, car *Mostafʿilon* et *Fâʿilâton*, ainsi notés, contiennent chacun deux temps forts alternant avec deux temps faibles. Une nouvelle preuve s'ajoutait pour *Mostafʿilon* : ce pied est fréquemment substitué dans le mètre *Kâmil* au pied *Motafâʿilon;* par conséquent, si les syllabes simples *Mota* sont faibles, il faut que la syllabe composée *Mos*, qui les remplace, le soit également.

Restait *Faʿoûlon,* dans lequel nous aurions deux temps forts successifs. Deux hypothèses se présentaient relativement à ce pied. Ou bien l'un de ses temps supposés forts devenait un temps faible, et alors *Faʿoûlon* n'avait qu'un temps fort; ou bien une syllabe faible non exprimée par l'écriture intervenait entre les syllabes *ʿoû* et *lon*, et alors *Faʿoûlon* était pourvu de deux temps forts comme les six autres pieds. Plusieurs raisons, que je vais exposer, me firent pencher vers la seconde hypothèse. Mais, tout d'abord, il s'agissait de savoir s'il était vraisemblable que la notation métrique arabe omît ainsi une syllabe faible, ou son équivalent, entre deux temps forts. Or, c'est ce dont je ne pouvais douter. Admettons l'exactitude de notre notation des six pieds : *Mafâʿîlon*, *Mofâʿalaton*, *Motafâʿilon*, *Mostafʿilon*, *Fâʿilon* et *Fâʿilâton*, et supposons qu'un certain mètre soit formé, par exemple, du pied *Fâʿilon*, répété :

*Fâʿilon Fâʿilon Fâʿilon Fâʿilon.*

Voici que *Fâʿilon*, qui, isolé, ne péchait en rien contre le rhythme, puisque ses deux temps forts sont séparés par un temps faible, donne naissance, quand il est combiné avec lui-même, à des successions de deux temps forts, successions contraires à la loi fondamentale du rhythme. Faut-il en conclure que *Fâʿilon* ne peut se combiner avec lui-même; ou bien,

s'il se combine, qu'il perd un de ses temps forts, c'est-à-dire cesse d'être lui-même, car ce qui caractérise un rhythme, c'est le nombre et la disposition de ses temps forts et de ses temps faibles? Nullement. Pour résoudre la difficulté, il suffit de supposer, ce qui a lieu en effet, qu'un silence, un court temps d'arrêt, jouant le rôle de temps faible, intervient entre chaque *Fâʿilon*. De la sorte, *Fâʿilon* reste identique à lui-même, et on peut le répéter autant de fois que bon semble. On a, en représentant le silence par un trait :

*Fâʿilon* — *Fâʿilon* — *Fâʿilon* —, etc.

Il en est de même pour d'autres combinaisons dans lesquelles entre le pied *Fâʿilon*. Par exemple, quand le pied *Mostafʿilon* alterne avec *Fâʿilon*, comme ici :

*Mostafʿilon* — *Fâʿilon* *Mostafʿilon* — *Fâʿilon*,

un silence doit nécessairement se produire devant chaque *Fâʿilon*, silence qui fait pendant à la syllabe faible *Mos* de *Mostafʿilon*.

Dans la succession :

*Fâʿilâton* *Fâʿilon* — *Fâʿilâton* *Fâʿilon* —, etc.

un silence vient se placer après chaque *Fâʿilon*, et ce silence correspond à la syllabe faible *ton* de *Fâʿilâton*.

Or les successions formées par la combinaison des pieds *Fâ'ilon*, *Fâ'ilâton* et *Mostaf'ilon*, existent réellement dans la métrique arabe, et cependant les repos de voix exigés par le rhythme ne sont pas notés. Ainsi on écrit :

فاعلن فاعلن فاعلن فاعلن

مستفعلن فاعلن مستفعلن فاعلن

فاعلاتن فاعلن فاعلاتن فاعلن

sans séparer par aucun signe les pieds entre lesquels doit se manifester un silence.

Ne pouvait-il y avoir quelque chose de semblable dans le pied *Fa'oûlon*? Sa voyelle *oû* n'offrait-elle pas quelque particularité qui avait échappé aux métriciens arabes, et grâce à laquelle *Fa'oûlon*, suivant l'analogie des six autres pieds, était pourvu, lui aussi, de deux temps forts? Je conjecturai que cette voyelle *oû*, au lieu de ne durer qu'un temps, durait deux temps, de sorte que sa première partie constituait un temps fort et sa seconde partie un temps faible. Représentant la durée exceptionnelle de *oû* par *oûoû*, j'obtenais donc pour notation de *Fa'oûlon* : *Fa'oû-oûlon.*

Si j'étais tombé juste, il ressortait de l'ensemble de mes observations deux règles générales très-remarquables, à savoir :

1° *Que dans un mètre arabe quelconque, partout où*

*trois syllabes composées se suivent, la première et la troisième sont des temps forts, la deuxième, ou syllabe intermédiaire, un temps faible;*

2° *Que partout où deux syllabes composées se suivent, chacune de ces syllabes est un temps fort, mais qu'il faut supposer entre elles la valeur d'un temps faible, soit en un silence, soit en un son non exprimé dans l'écriture.*

Enfin, pour en revenir à *Faᶜoûoûlon*, je m'expliquais pourquoi, à la fin d'un vers, ce pied remplace quelquefois les pieds *Mafâᶜîlon* et *Mofâᶜalaton*. C'est qu'en effet *Faᶜoûoûlon*, ainsi noté, devient parfaitement équivalent aux deux autres pieds précités.

En résumé, j'obtenais une liste rectifiée ainsi conçue :

*Faᶜoûoûlon, Mafâᶜîlon, Mofâᶜalaton, Motafâᶜilon,*

*Mostafᶜilon, Fâᶜilon, Fâᶜilâton.*

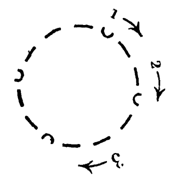
A la vue de cette liste, j'entrevis la solution de tous les autres problèmes qui avaient sollicité mon esprit; mais avant de poursuivre le cours de mes déductions, je voulus contrôler ce premier résultat et obtenir une preuve directe que les pieds arabes contenaient réellement des temps forts, et que ces temps occupaient bien la place que je leur assignais. Voici comment je procédai.

Les métriciens arabes groupent leurs mètres en plusieurs catégories ou cercles. Ils ont observé que

certains mètres semblent dériver les uns des autres, c'est-à-dire que, étant donnée une succession déterminée de pieds qu'on écrit en cercle, suivant qu'on prend son point de départ sur telle ou telle syllabe, on obtient tel ou tel mètre. Par exemple, si l'on écrit en cercle la succession

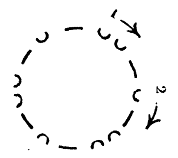
*Fa'ouoûlon Mafâ'îlon Fa'ouoûlon Mafâ'îlon,*

en notation usuelle ⏑ – – ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ – – –, de cette manière :



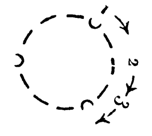
suivant qu'on part des syllabes n° 1, n° 2 ou n° 3, on obtient : 1° un hémistiche de *Ṭawîl :* ⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – – – exprimé par les mots indiqués ci-dessus; 2° un hémistiche de *Madîd :* – ⏑ – – | – ⏑ – | – ⏑ – – | – ⏑ – |, exprimé par les mots *Fâ'ilâton Fâ'ilon Fâ'ilâton Fâ'ilon;* 3° un hémistiche de *Basîṭ* – – ⏑ – | – ⏑ – | – – ⏑ – | – ⏑ – |, exprimé par les mots *Mostaf'ilon Fâ'ilon Mostaf'ilon Fâ'ilon.* D'où les Arabes ont conclu que les trois mètres *Ṭawîl, Madîd* et *Basîṭ* s'engendrent l'un l'autre et doivent être rangés dans une même catégorie.

Le second cercle comprend deux mètres, le *Kâmil* et le *Wâfir.*




En partant du nº 1, on a le *Kâmil :* ⏑ ⏑ – ⏑ – | ⏑ ⏑ – ⏑ – | ⏑ ⏑ – ⏑ – |, en mots techniques *Motafâʿilon Motafâʿilon Motafâʿilon.* En partant du nº 2, on a le *Wâfir :* ⏑ – ⏑ ⏑ – | ⏑ – ⏑ ⏑ – | ⏑ – ⏑ ⏑ – |, *Mofâʿalaton Mofâʿalaton Mofâʿalaton.*

Le troisième cercle comprend trois mètres, le *Hazadj, le Radjaz* et le *Ramal :*




1. ⏑ – – – | ⏑ – – – | ⏑ – – – |

*Mafâʿîlon Mafâʿîlon Mafâʿîlon* (*Hazadj*).

2. – – ⏑ – | – – ⏑ – | – – ⏑ – |

*Mostafʿilon Mostafʿilon Mostafʿilon* (*Radjaz*).

3. – ⏑ – – | – ⏑ – – | – ⏑ – – |

*Fâʿilâton Fâʿilâton Fâʿilâton* (*Ramal*).

Le cinquième cercle enfin[1] est formé de deux mètres, le *Motaqârib* et le *Motadârik*, et affecte la disposition suivante :

1. ◡ — — | ◡ — — | ◡ — — | ◡ — — |

*Faᶜoûlon Faᶜoûlon Faᶜoûlon Faᶜoûlon* (*Motaqârib*).

2. — ◡ — | — ◡ — | — ◡ — | — ◡ — |

*Fâᶜilon Fâᶜilon Fâᶜilon Fâᶜilon* (*Motadârik*).

Or, je me dis que si je ne m'étais pas trompé dans la détermination des syllabes fortes et des syllabes faibles, toute syllabe marquée par moi comme forte devait rester telle dans chaque cercle, quel que fût le point de départ, c'est-à-dire de quelque mètre que cette syllabe fît partie, et que, de même, toute syllabe que j'envisageais comme faible resterait toujours faible. En effet, d'après le sentiment des Arabes, toute syllabe d'un cercle métrique entre tour à tour dans la composition d'un pied différent, suivant qu'on a choisi pour point de départ telle ou telle syllabe,

[1] J'omets le quatrième cercle, sur lequel je reviendrai plus tard, parce qu'il contient des mètres artificiels qui n'ont jamais été employés dans l'ancienne littérature arabe, et, en outre, parce qu'on y fait entrer le pied *Mafᶜoûlâto*, lequel, ainsi que je le démontrerai, est imaginaire.

de sorte que la dernière syllabe d'un pied peut devenir, par exemple, la première d'un autre pied, et réciproquement. Il fallait donc, pour que mon hypothèse se confirmât, que toutes les syllabes que j'avais supposées fortes conservassent cette qualité dans tous les cas. C'est ce que nous allons vérifier.

Reportons-nous au premier cercle, celui du *Ṭawil*, du *Madid* et du *Basîṭ*.

En partant du chiffre 1, nous obtenons un hémistiche de *Ṭawîl*, ainsi composé :

1 2 3

1. *Faᶜouoûlon Mafâᶜîlon Faᶜouoûlon Mafâᶜîlon*

⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – – –

En partant du chiffre 2, ou de la syllabe *lon* du premier *Faᶜouoûlon*, nous obtenons la succession suivante :

2 3 1

2. *lon Mafâ ᶜî lon Faᶜouoûlon Mafâ ᶜî lon Faᶜouoû*

– ⏑ – – | – ⏑ – | – ⏑ – – | – ⏑ – |

laquelle nous donne un *Madid*, composé, conformément à ma transcription, des pieds : *Fâᶜilâton Fâᶜilon Fâᶜilâton Fâᶜilon*. Plaçons ce schema sous le schema n° 2 :

2 3 1

*lon Mafâ ᶜî lon Faᶜouoû lon Mafâ ᶜî lon Faᶜouoû*

– ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ – – – ⏑ –

*Fâ..ᶜi..lâ..ton Fâ..ᶜi..lon – Fâ..ᶜi..lâ..ton Fâ..ᶜi..lon –*

Nous voyons aussitôt que toutes les syllabes fortes et faibles des pieds *Fâʿilâton* et *Fâʿilon* correspondent aux syllabes fortes et aux syllabes faibles des pieds *Faʿouôulon* et *Mafâʿîlon*. En effet, la syllabe *ton* de *Fâʿilâton*, que j'avais supposée faible, concorde avec la syllabe *ʿî* de *Mafâʿîlon* que j'avais également admise comme faible. Dans فعولن, les syllabes عو et لن sont bien réellement fortes, puisqu'elles se trouvent placées en regard des syllabes fortes *fâ* et *lon* des pieds *Fâʿilon* et *Mafâʿîlon*. En outre, j'avais raison de conjecturer que la syllabe *ʿoû* de فعولن doit équivaloir à deux temps, le premier fort, le second faible, puisque cette syllabe correspond à la syllabe *lon* de *Fâʿilon* plus le silence obligé, représenté par un trait, qui suit ce dernier pied dans la succession : *Fâʿilâton Fâʿilon*— *Fâʿilâton Fâʿilon* (cf. page 49).

Passons au *Basîṭ*. Pour l'obtenir sur le cercle, on part de la syllabe n° 3, qui, dans le *Ṭawîl*, se trouve être le *ʿî* du premier *Mafâʿîlon*. Nous avons donc :

TAWÎL RENVERSÉ = BASÎṬ.

3 1 2

*ʿî lon Fa ʿouou lon Ma fâ ʿî lon Fa ʿouou lon Ma fâ*

— — ∪ — | — ∪ — | — — ∪ — | — ∪ — |

*Mos..taf...ʿi..lon — Fâ...ʿi.. lon Mostaf..ʿi..lon — Fâ...ʿi...lon*

J'avais supposé que dans le pied *Mostafᶜilon* la syllabe *Mos* est faible : on en a la preuve en constatant qu'elle coïncide avec la syllabe faible *ᶜi* de *Mafâᶜilon*. Les syllabes *taf* et *lon* sont fortes, car elles coïncident avec les syllabes fortes *lon* et *ᶜoû* de *Faᶜoûoûlon*. Les syllabes supposées fortes de *Fâᶜilon* coïncident également avec les syllabes fortes des pieds *Faᶜoûoûlon* et *Mafâᶜilon*. Enfin, ici encore, nous voyons que le عو de فعولن doit équivaloir à deux temps, car il répond à la syllabe *lon* de *Mostafᶜilon* plus le silence représenté par un trait, qui se produit entre *Mostafᶜilon* et *Fâᶜilon* (cf. page 49).

Plaçons maintenant en regard les trois mètres :

1 2 3

*Faᶜoûoûlon Mafâ ᶜi... lon Fa ᶜoûoûlon Mafâ ᶜi... lon* (*Faᶜoûoû*, etc.)

*Fâ.... ᶜi.. lâ.ton Fâ... ᶜi. lon – Fâ.... ᶜi.. lâ ton Fâ .... ᶜilon* – (*Fâᶜilâ*, etc.)

*Mos... taf. ᶜi.. lon – Fâ.... ᶜi.. lon Mostaf.... ᶜilon – Fâᶜilon*

Il ressort clairement de ce tableau, et sans plus ample explication, que dans les cinq pieds *Faᶜoûoûlon*, *Mafâᶜilon*, *Mostafᶜilon*, *Fâᶜilon* et *Fâᶜilâton*, les syllabes fortes et les syllabes faibles occupent bien chacune la place que je leur avais assignée en dernier lieu; que dans le pied *Faᶜoûoûlon* la syllabe *ᶜoû* est

égale à deux temps; enfin, qu'un silence se produit, dans le *Madîd*, entre *Fâ'ilon* et *Fâ'ilâton*, dans le *Basîṭ*, entre *Mostaf'ilon* et *Fâ'ilon*.

L'examen du deuxième cercle prouve d'une façon non moins péremptoire que les pieds *Motafâ'ilon* et *Mofâ'alaton* ont leurs temps forts sur les syllabes *fâ*, *lon* et *ton*, leurs temps faibles sur les syllabes *Mota* et *'i*, *Mo* et *'ala*. Ce cercle comprend le *Kâmil* et le *Wâfir*, lesquels s'engendrent ainsi :

*Kâmil.* 1 2 ◡ ◡ – ◡ – | ◡ ◡ – ◡ – | ◡ ◡ – ◡ – | (◡ ◡ –, etc.)
*Mota..fâ..'i..lon Motafâ...'i..lon Motafâ...'i..lon* (*Motafâ*, etc.)

*Wâfir*........ 2 1 ◡ – ◡ ◡ – | ◡ – ◡ ◡ – | ◡ – ◡ ◡ – |
*Mofâ...'a..laton Mofâ...'a. laton Mofâ.....'a laton*

On voit que les syllabes faibles *Mota* et *'i* de *Motafâ'ilon* coïncident avec les syllabes faibles *'ala* et *Mo* de *Mofâ'alaton;* que les syllabes fortes *fâ* et *lon* du premier pied coïncident avec les syllabes fortes *ton* et *fâ* du second.

Le troisième cercle nous permet de vérifier de nouveau l'exactitude de notre transcription des pieds *Mafâ'ilon*, *Mostaf'ilon* et *Fâ'ilâton*. En effet, les mètres

qu'il contient se composent exclusivement de ces pieds, que nous avons déjà étudiés.

| | |
|---|---|
| *Hazadj.* | 1 2 3 <br> ◡ – – – \| ◡ – – – \| ◡ – – – \| (◡ –, etc.) <br> *Mafâ..ʿî..lon Mafâ...ʿî...lon Mafâ...ʿî..lon* (*Mafâ*, etc.) |
| *Radjaz* ..... | 2 3 1 <br> – – ◡ – \| – – ◡ – – – – ◡ – (–, etc.) <br> *Mostaf..ʿi..lon Mos..taf..ʿi..lon Mostaf...ʿilon* (*Mos*, etc.) |
| *Ramal* ........ | 3 1 2 <br> – ◡ – – – ◡ – – – ◡ – – <br> *Fâ...ʿi .lâ...ton Fâ..ʿi..lâ..ton Fâ...ʿi.lâ..ton* |

Dans ce cercle, comme dans les précédents, nous trouvons une parfaite concordance entre les syllabes fortes et les syllabes faibles des divers pieds.

Le cinquième cercle, enfin, qui comprend les mètres *Motaqârib* et *Motadârik*, nous fournit une confirmation nouvelle du rhythme des pieds *Faʿouoûlon* et *Fâʿilon*.

| | |
|---|---|
| *Motaqârib.* | 1 2 <br> ◡ – – \| ◡ – – \| ◡ – – \| ◡ – – \| (◡ –, etc.) <br> *Faʿouoûlon Faʿouoûlon Faʿouoûlon Faʿouoûlon* (*Faʿouoû*, etc.) |
| *Motadârik* ...... | 2 <br> – ◡ – – ◡ – – ◡ – – ◡ – <br> *Fâ..ʿi..lon–Fâ..ʿi..lon–Fâ..ʿi..lon–Fâ..ʿi..lon–* |

Ici encore, nous constatons que *Faʿouoûlon* a pour temps forts le premier *ʿou* et *lon*, pour temps faibles

*Fa* et le second ʿ*oû*, lequel correspond au silence qui existe entre chaque *Fâʿilon* (cf. p. 49); de même nous trouvons que *Fâʿilon* a pour temps forts *Fâ* et *lon*, pour temps faible ʿ*i*.

Mon hypothèse s'étant ainsi changée en certitude, je ne pouvais désormais plus me méprendre sur la nature des pieds arabes. Chacun d'eux présentait un rhythme spécial, les uns commençant par un temps fort (*Fâʿilon*, *Fâʿilâton*), les autres par un temps faible formé d'une syllabe brève (*Faʿoûoûlon*, *Mafâʿilon*, *Mofâʿalaton*), le reste, enfin, par un temps faible formé de deux syllabes ouvertes ou d'une syllabe fermée (*Motafâʿilon*, *Mostafʿilon*). Toutefois, il restait encore un point à éclaircir. Je venais de trouver que tous les pieds arabes sont pourvus de deux temps forts; mais une nouvelle question se posait : d'où vient que les Arabes considèrent les groupes rhythmiques *Fâʿilon*, *Fâʿilâton*, etc., comme formant chacun une entité? Pourquoi *Fâʿilâton*, par exemple, constitue-t-il un pied unique? Rien n'empêcherait, semble-t-il, d'admettre qu'il se compose de deux pieds égaux : *Fâʿi* et *lâton*, comprenant chacun une syllabe forte à laquelle s'attache une syllabe faible. De même les pieds *Mafâʿîlon*, *Motafâʿilon* pourraient très-bien se partager en *Mafâ* et ʿ*îlon*, *Motafâ* et ʿ*ilon*, et ainsi de

suite pour les autres pieds. Cette objection mérite à coup sûr d'être prise en considération, car ce qui fait que des éléments rhythmiques se groupent, c'est précisément cette circonstance que les éléments faibles s'attachent aux éléments forts; dès lors on comprend bien que, dans *Fâʿilâton*, les syllabes *ʿi* et *ton* s'attachent respectivement aux syllabes *Fâ* et *lâ*, mais on cherche en vertu de quel principe le groupe *lâton* s'accolerait au groupe *Fâʿi*. La réponse est prévue. De deux choses l'une : ou bien les pieds arabes se décomposent en deux parties bien distinctes, ou bien ils forment un tout, une individualité; auquel cas il faut nécessairement que l'une des deux parties soit subordonnée à l'autre. Or, puisqu'il est constant que les Arabes traitaient les groupes *Fâʿilon*, *Mafâʿîlon*, etc., comme des entités indivisibles (la manière dont ils les transcrivent le démontre suffisamment), il s'ensuit que dans ces pieds l'un des temps forts est subordonné à l'autre, moins intense, en d'autres termes, que ces pieds ont un temps fort et un temps sous-fort. Et maintenant, lequel des deux temps de chaque pied est le temps fort, lequel le temps sous-fort? Ceci, au fond, importe peu, car le rapport entre les syllabes reste le même, que le temps fort soit en premier ou qu'il soit en second. Aussi pouvons-nous convenir de faire de la première syllabe forte le temps fort, de la deuxième le temps sous-fort[1]. Nous avons

[1] Les raisons de ce choix seront données plus loin, lorsque je trai-

représenté le temps fort par une barre perpendiculaire; nous indiquerons le temps sous-fort par une barre un peu moins longue, et désormais voici quelle sera notre manière de transcrire les sept pieds précédemment étudiés (il ne s'agit pas des voyelles, mais seulement de la position des ictus) :

*Faᶜouoûlon Mafâᶜîlon Mofâᶜalaton Motafâᶜilon*
*Mostafᶜilon Fâᶜilon Fâᶜilâton*

On prévoit toutes les conséquences que nous allons tirer de ce dernier résultat. Puisque tous les pieds fondamentaux sont pourvus d'un temps fort et d'un temps sous-fort, leur mesure est la mesure à quatre temps. Donc, si nous transcrivons ces pieds en notation musicale, nous en déduirons facilement la mesure exacte des syllabes qui les composent. C'est ce que nous allons faire dans le paragraphe suivant [1].

§ 2. Mesure et notation des pieds.

Prenons le mot فَعُولُنْ, dans lequel le temps fort

terai de l'origine des pieds. On verra que le temps fort est l'ictus du radical dans les mots, le temps sous-fort l'ictus des suffixes et désinences.

[1] Je réitère le conseil donné plus haut de battre en deux mouvements de main (en abaissant la main et en la relevant) les mesures à quatre temps qu'on va rencontrer. On fera ainsi tenir le temps fort et son temps faible dans le premier mouvement, le temps sous-fort et son temps faible dans le second mouvement. J'adopte la croche ♪ pour unité de temps.

est sur la syllabe *ou* et le temps sous-fort sur la syllabe *lon*, et cherchons à le transcrire en notation musicale. Il est clair que la syllabe *ou* (*ouou*) commencera la mesure, que la syllabe *lon* entrera dans la seconde partie de la mesure commençant par le temps sous-fort, et que la syllabe *Fa* viendra se placer avant le temps frappé, autrement dit, avant la barre de mesure. Mais, puisque la syllabe *lon* commence le temps sous-fort, il faut nécessairement que la syllabe *ou* (*ouou*) remplisse à elle seule toute la première moitié de la mesure. Or, si nous adoptons pour unité de mesure la blanche 𝅗𝅥 = deux noires ♩♩ = quatre croches ♪♪ ♪♪ = huit demi-croches 𝅘𝅥𝅯𝅘𝅥𝅯 𝅘𝅥𝅯𝅘𝅥𝅯 𝅘𝅥𝅯𝅘𝅥𝅯 𝅘𝅥𝅯𝅘𝅥𝅯, la syllabe *ou* (*ouou*), tenant une demi-mesure, aura la durée d'une noire. La syllabe *lon*, elle, durera une croche et demie ♪.[1], car si l'on répète le mot *Faououlon*, la syllabe *Fa* vient se placer à la suite de *lon* et forcément dans la dernière partie de la mesure; et comme cette syllabe est faible et rapidement prononcée, on ne peut guère lui attribuer plus de la valeur d'une demi-croche. Donc *Fa* vaut une demi-croche, *ou* (*ouou*) une noire,

[1] Le point a pour valeur, en musique, la moitié de la note qui précède.

*lon* une croche et demie, et la mesure totale doit être écrite de la façon suivante :

[1]

*Fa... ʿououlon –*

Si l'on répète le mot, la syllabe *Fa* vient remplacer le quart de soupir, et l'on a :

*Fa... ʿouou.. lon Fa.. ʿououlon –*

Et si, à présent, nous représentons la demi-croche par une brève ◡, la croche par une longue –, la croche et demie par une longue et une brève soudées, la noire par une double longue, le silence équivalent à la demi-croche par une brève renversée ⌒, nous obtiendrons pour notation métrique de *Fa-ʿououlon* la figure ci-dessous :

◡ | – – ◡ ⌒ |

[1] Le signe est un silence de la valeur d'un demi-temps =. Il complète nécessairement ici la mesure. Il y a deux manières d'envisager un rhythme commençant sur un temps faible. On peut en faire deux mesures, en prenant la note placée devant la barre pour la fin d'une première mesure remplie jusque-là par des silences; ou une seule mesure, en se représentant la note susdite comme un rejet. Dans le premier cas, on note ainsi que je l'ai fait, ce qui équivaut à . Dans le second cas, on note sans compléter la mesure par un silence, car la double croche est censée terminer la mesure.

D'après la notation usuelle, *Fa'ouoûlon* équivaudrait seulement à ◡ – –. On voit combien on était loin de compte !

Ce n'est pas sans intention que j'ai adopté comme transcription de la noire deux longues réunies par une accolade; c'est qu'en effet, si l'on cherche à prononcer فعولن en marquant la mesure indiquée, on s'aperçoit que le son وُ, lorsqu'il se prolonge pendant la durée d'une noire, ne reste pas homogène, mais se dédouble en *oûoû*[1], chaque *oû* durant une croche ou longue. Seulement, comme les deux sons se succèdent, une oreille peu exercée croit entendre un seul son : c'est ce qui explique comment les Arabes ont employé un seul signe pour rendre la voyelle double que je viens de signaler.

J'ai montré que la syllabe *lon* vaut une longue et demie. Mais une question se pose. Comment la durée

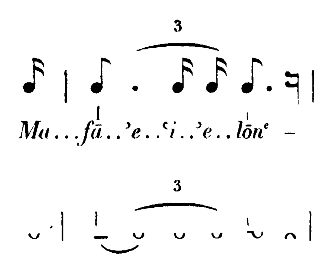
[1] La transcription *oûoû* ne donne pas une idée exacte du phénomène. Voici ce qui se passe en réalité. Le timbre de la voyelle reste sensiblement homogène pendant la durée d'une croche ou longue; puis le son s'obscurcit graduellement et finit par devenir *e* muet. Il y a donc là une dégradation presque impossible à noter. Je propose cependant de la représenter ainsi *oūoue*, *oū* exprimant la partie forte de la voyelle, *oue* en exprimant la partie faible, l'accent circonflexe, enfin, montrant que le tout paraît se fondre en un seul son. De même, je représenterai l'*a* et l'*i* doublement longs par *āac* et *īic*. Quand la voyelle ne dure qu'une longue et demie (et nous en rencontrerons de nombreux exemples), l'obscurcissement a lieu plus tôt. Je représenterai *a*, *ou* et *i* durant une longue et demie et prononcés *āe*, *oūe*, *īe*, par les signes *â*, *oû*, *î*. Enfin *ā*, *oū* et *ī* marqueront les longues normales, c'est-à-dire durant une longue juste.

totale se distribue-t-elle entre les éléments de cette syllabe? Je renvoie à ce sujet au paragraphe de l'introduction où j'ai traité des syllabes, et je me contente de faire remarquer ici que *lon* est une syllabe composée des éléments simples *lo* et *n*ᵉ. L'élément *lo* recevant un accent d'intensité ou ictus, sa voyelle a la durée normale d'une croche, ou longue; l'élément *n*ᵉ étant privé d'ictus, sa voyelle sourde dure une demi-croche, ou brève. Ainsi, dans *lon* = *lo* . . . *n*ᵉ, c'est la voyelle forte *o* qui compte pour une longue et la voyelle sourde et faible ᵉ qui compte pour une brève, total ‒⏑ (*lōn̆*ᵉ).

La mesure rigoureuse du pied *Mafâ*ᶜ*īlōn* sera obtenue tout aussi facilement. La syllabe *lōn* commençant, comme dans le pied précédent, la seconde moitié de la mesure, les syllabes *fâ*ᶜ*ī* devront en remplir la première moitié. Or, d'après la conception fort juste des grammairiens et métriciens arabes, *fâ* et ᶜ*ī* sont par le fait des syllabes composées فَاْ *fa*. . *'e* et عِيْ ᶜ*i*. . *y*ᵉ ou ᶜ*i*. . *'e*[1]. Nous trouvons par conséquent

[1] Il en est de même pour la voyelle *ou* (*ououe*) de فعولن, qui est égale à ـُوْ, et dans laquelle le *dhammah* représente la partie sonore et forte de la voyelle et le commencement de la partie faible, le *waw* et le *djezm* le *'e* qui termine la partie faible. Ainsi, les groupes ـَاْ, ـُوْ, ـِيْ expriment toujours une voyelle sonore, suivie d'une voyelle sourde; mais leur durée varie naturellement avec la position qu'ils occupent dans le mot, avec le rhythme du mot. Dans فَعُولُن le ـُوْ devant rem-

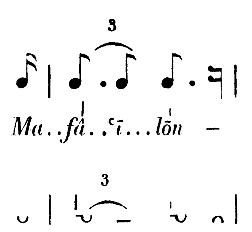
quatre syllabes pour remplir la première demi-mesure. La syllabe ف *fa*, recevant le coup de voix ou ictus qui marque le temps fort, doit durer à elle seule une longue ou croche, de sorte qu'il reste trois syllabes : *'e...'i...'e*, pour terminer la demi-mesure. La syllabe forte ف occupant la durée d'une croche, les trois syllabes faibles doivent durer ensemble une croche, et par conséquent chacune d'elles a pour durée le tiers d'une croche. La notation rigoureuse de *Mafâ'îlôn* est donc :




plir une demi-mesure, se décompose en *ououe*, le *dhammah* exprimant *ouou*, le ؤ rendant le *'e* muet. Dans مفاعيلن, comme on va le voir, le ـا dure *âe* (que je note *â* pour simplifier), le *fatha* exprimant le *ā*, le أ indiquant la syllabe sourde *'e*; enfin, le ـيـ du même pied dure *îë* (que je note *ī* pour simplifier), le *kesra* exprimant le *ĭ*, et le ئ marquant la syllabe *'ĕ*.

[1] On n'a aucun signe en musique pour noter les tiers de croche; aussi représente-t-on chaque tiers de croche par une demi-croche; seulement, pour montrer que, dans ce cas, on a affaire non pas à des demi-croches, mais à des tiers de croche, on réunit les trois signes de demi-croche par une accolade surmontée du chiffre 3. C'est ce qu'on nomme un *triolet* ou *trois pour deux*, c'est-à-dire *trois tiers de croche pour deux demi-croches*.

et en fondant les voyelles composées *ā...'e, i...'e* (*ā'e = â, i'e = ie = ī*) :




Ainsi, la syllabe forte فَا *fâ* dure une longue et un tiers, et la syllabe faible عِي *ʿī* deux tiers de longue. Pour simplifier cette notation, pour faire disparaître les tiers de longue, qui compliquent et surchargent les schemas, nous pouvons convenir de supprimer la valeur d'un tiers de longue dans la syllabe forte et de l'ajouter à la syllabe faible *ʿī* : celle-ci devient alors égale à trois tiers de longue ou à une longue, et nous obtenons la notation suivante simplifiée :

*Ma...fā..ʿī..lon* –

˘ | – – ˘ ⌢ | [1]

[1] La première notation est plus conforme à la réalité, puisque la syllabe *fâ* dure plus longtemps que la syllabe faible *ʿī* (un tiers de longue en plus, comme on vient de le voir); mais, dans la pratique, il est plus commode d'adopter la seconde notation, et c'est ce que je ferai dorénavant toutes les fois qu'un triolet se présentera : je remplacerai toujours le groupe ˘ ˘ ˘ (3) (les trois brèves durant chacune un tiers de longue) et son équivalent ˘ – (3) par les groupes équiva-

Au lieu du pied مفاعيلن il arrive très-fréquemment qu'on rencontre dans les vers la variante مُفَاعِلُنْ. Ce nouveau pied ne diffère du précédent que par la distribution des syllabes dans le temps faible qui suit le temps fort : il lui est d'ailleurs parfaitement équivalent. En effet, مُفَاعِلُنْ se décompose en *Ma..fā..'e..ʿi..lō..nᵉ*, et comme la syllabe composée *lōn* commence la seconde moitié de la mesure, nous avons pour remplir la première demi-mesure (valeur de deux longues) les trois syllabes *fā..'e..ʿi*. La syllabe forte *fā* dure normalement une longue, ou croche; par conséquent les deux syllabes *'e..ʿi* doivent durer ensemble une longue, soit chacune une demi-croche, ou une brève. La mesure de *Mafāʿilōn* est donc :

*Ma..fā..'e..ʿi...lō..nᵉ* –

et en fondant la voyelle composée *ā..'e* (*â'e* = *â*), et reformant la syllabe composée *lō..nᵉ* (= *lōn*) :

*Ma...fâ.....ʿi...lōn* –

lents – –, ou ⏑ ⏑ et – ⏑ ⏑ (les deux brèves durant ici chacune une demi-longue).

Or *Mafâʿîlôn* ◡ | ◡ ◡ ◡ ◠ | équivaut visiblement à *Mafâʿîlôn* ◡ | – – ◡ ◠ |. De là vient qu'il peut lui être sans inconvénient substitué dans un vers.

Le pied مُفَاعَلَتُنْ a la même mesure et à peu près le même rhythme que *Mafâʿîlôn*. En effet, décomposons *Mofâʿalatôn*, nous trouvons les syllabes suivantes : *Mo..fâ..ʾe..ʿa..la..tô..nᵉ*, qui sont disposées de la même manière que celles qui forment *Mafâʿîlôn;* on s'en assurera en jetant un coup d'œil sur le parallèle que voici :

*Mo..fâ..ʾe..ʿa...la...tô..nᵉ*

*Ma..fâ..ʾe..ʿi...ʾe...lô..nᵉ*

La seule différence qui sépare, au point de vue du rhythme, ces deux pieds, consiste en ce que dans le second les deux syllabes *ʿi..ʾe* se fondent apparemment en un seul son *î*, tandis que dans le premier les deux syllabes *ʿa..la* se prononcent séparément. Quant à la mesure de *Mofâʿalatôn*, nous l'obtiendrons en raisonnant comme nous l'avons fait pour *Mafâʿîlôn*. Les syllabes *tô..nᵉ* entrent dans la seconde moitié de la mesure; les syllabes *fâ...ʾe...ʿa...la* en forment la première moitié (valeur de deux longues); la syllabe *fâ*, qui porte le temps fort, a la durée

normale d'une longue; il reste donc une longue à partager entre les trois syllabes *'e..ʿa..la*, d'où il résulte que chacune vaut un tiers de longue, et qu'à elles trois elles forment un triolet précisément comme les syllabes *'e...ʿi...'e* de *Mafāʿīlōn*. En somme, nous parvenons à la mesure suivante :

*Mo...fā...'e...ʿa...la...tō..nᵉ –*

et en fondant *ā..'e* en *â*, *tō..nᵉ* en *tōn* :

*Mo...fâ...ʿa...la..tōn –*

Maintenant, pour simplifier, nous convenons de supprimer de la syllabe *fâ* la valeur d'un tiers de longue, que nous ajoutons aux syllabes *ʿa..la*. Ces syllabes sont alors censées valoir ensemble trois tiers de longue, ou une longue, soit chacune une demi-

longue = une brève. La notation de *Mofāʿalatōn* devient :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| ♪ | ♩ | ♪ | ♪ | ♩. | 𝄾 | |
| *Mo..* | *fā..* | *ʿa..* | *la..* | *tōn* | – | |
| ᴗ | — | ᴗ | ᴗ | ᴗ | ⌒ | |

pied équivalent à *Mafāʿīlōn* ᴗ | — — ᴗ ⌒ | et à sa variante *Mafāʿilōn* ᴗ | ᴗ ᴗ ᴗ ⌒ |, mais en différant légèrement par le rhythme, puisqu'il présente dans le temps faible de la première demi-mesure deux brèves séparées, tandis que *Mafāʿīlōn* offre une longue, et *Mafāʿilōn* deux brèves dont l'une jointe au temps fort qui précède.

Abordons les deux pieds *Motafāʿilōn* et *Mostāfʿilōn*. Dans *Motafāʿilōn*, deux syllabes faibles : *Motă*, précèdent le temps fort; les syllabes *fāʿi* occupent la première moitié de la mesure, la syllabe composée *lōn* commence la seconde moitié de la mesure.

Nous avons pour remplir la première demi-mesure les syllabes *fāʿi*, qui se décomposent en *fā··eʾ ..ʿi*, absolument de la même manière que le *fāʿi* du pied مفاعلن, et dont la mesure est rigoureusement la même, *fā* durant une longue, *ʾe* et *ʿi* durant chacun une brève ($\frac{1}{2}$ longue); la syllabe composée *lōn* dure

une longue et demie comme le *lōn* de *Mafâᶜilōn*. Il ne nous reste à déterminer que la valeur des syllabes faibles *Mota*. Ces deux syllabes doivent tenir dans un temps faible; par conséquent, elles durent chacune $\frac{1}{2}$ longue. Nous avons ainsi pour mesure de *Motafâᶜilōn* :

*Mo.. ta.. fâ.. ᶜi.. lōn –*

Mais dès que ce pied est répété plusieurs fois, comme je le figure :

1^re MESURE. 2^e MESURE.

*Mota* | *fâᶜilōn Mota* | *fâᶜilōn* – |

on voit que les syllabes *Mota* viennent se placer à la suite de *lōn* = *lō.. nᵉ*, et comme la seconde mesure doit nécessairement commencer avec le temps fort *fâ* du second *Motafâᶜilōn*, il s'ensuit qu'alors les syllabes *Mota* terminent la première mesure. Ainsi, la seconde moitié de la première mesure est composée de *lōn Mota* = *lō.. nᵉ Mota* : *lō* dure à lui seul une longue; les syllabes *nᵉ Mota* doivent, par conséquent, durer ensemble une longue (durée du temps faible), soit chacune $\frac{1}{3}$ de longue. Représentons ceci en notation musicale et métrique :

Mo..ta..fâ...ʿi..lō..nᵉ Mo..ta..fâ...ʿi..lōn –

On reconnaît, à l'examen de cette figure, que les syllabes *nᵉ Mota* ont chacune pour durée $\frac{1}{3}$ de longue, quand elles se trouvent réunies dans le temps faible. Au contraire, quand *Motafâʿilōn* est suivi d'un pied commençant par une seule syllabe brève, tel que *Mafâʿilōn,* sa seconde demi-mesure ne subit aucune modification de durée, car la syllabe brève qui vient se placer à la suite de *Motafâʿilon* dans le temps faible a pour durée une demi-longue. Conséquemment, la syllabe *lōn* de *Motafâʿilōn* conserve sa durée d'une longue et demie qui, jointe à la demi-longue *Ma* de *Mafâʿilōn* remplit une demi-mesure. Le pied *Motafâʿilōn* a donc quatre notations, suivant les cas. Isolé, ou initial suivi d'un pied commençant par une seule brève, il se note ainsi :

1°

Mo..ta..fâ..ʿi..lōn –

Initial, suivi d'un pied commençant par deux syllabes brèves ou, ce qui revient au même, par une syllabe composée faible, il se note :

2°

*Mo..ta..fâ..ʿi..lōn –*

[1]
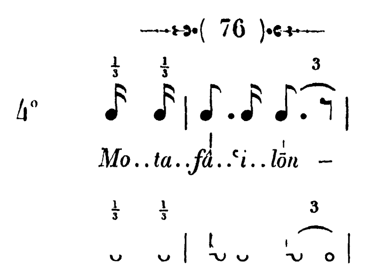
Final, ou médial suivi d'un pied commençant par une seule syllabe brève, il se note :

3°

*Mo..ta..fâ..ʿi..lōn –*

Enfin, médial suivi d'un pied commençant par deux syllabes brèves ou par une syllabe composée faible, il se note :

[1] Le signe 𝄾 exprime un silence équivalent à une croche ou longue; mais ici, surmonté d'une accolade portant le chiffre 3, il ne vaut que deux tiers de longue, puisqu'il fait partie d'un triolet. J'adopte pour ce silence, en notation métrique, le signe o : isolé, ce signe représente un silence de la durée d'une longue; surmonté d'une accolade portant le chiffre 3, il représente un silence de la durée de deux tiers de longue. Il remplace dans le cas présent les deux syllabes brèves ou la syllabe composée faible d'un pied suivant.




D'après notre convention, nous allons simplifier les trois notations qui contiennent des tiers de longue. Dans la notation n° 2, nous retranchons de la syllabe *lōn* la durée de $\frac{1}{3}$ de longue que nous incorporons au silence, égal à $\frac{2}{3}$ de longue, qui représente les deux syllabes brèves ou la syllabe composée faible d'un pied suivant. La syllabe *lōn* devient ainsi égale à une longue *lōn*, et le silence acquiert la valeur de $\frac{3}{3}$ de longue ou d'une longue. D'où la nouvelle notation :

Dans la notation n° 3, nous incorporons aux syllabes *Mota* la durée de $\frac{1}{3}$ de longue, empruntée à la dernière syllabe du pied précédent. En effet, la notation n° 3 est celle de *Motafâʿilōn* final ou médial, par conséquent supposé précédé d'un autre pied, lequel se termine nécessairement par *lōn* ou par *tōn*. Les syllabes *Mota* deviennent donc égales à $\frac{3}{3}$ de

longue ou à une longue, et chacune à une demi-longue, la syllabe *lon* ou *ton* du pied précédent n'étant plus censée valoir qu'une longue, au lieu d'une longue et un tiers. Ainsi la notation n° 3 se transforme en :

Dans la notation n° 4, nous appliquons à la dernière partie de la mesure le traitement que nous avons fait subir à la notation n° 2, et aux syllabes initiales *Mota* le traitement que nous leur avons fait subir dans la notation n° 3. De sorte que la notation n° 4 devient identique à la notation n° 2 simplifiée, à savoir :

En fin de compte, *Motafâʿilon* est susceptible de se noter de deux manières, suivant les cas, puisque les notations n° 1 et n° 3 se confondent sous cette forme :

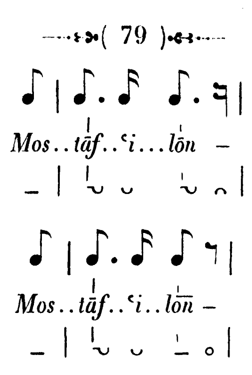
*Mo..ta..fâ..ʿi..lôn* –

et les notations n° 2 et n° 4, sous cette autre forme :

*Mo..ta..fâ..ʿi..lôn* –

Le pied *Mostăfʿilŏn* a la mesure de *Motafăʿilŏn*, et son rhythme ne diffère de celui de *Motafăʿilŏn* qu'en ce que dans ce dernier les deux syllabes initiales sont nettement séparées pour l'oreille, chacune étant pourvue d'une voyelle sonore, tandis que dans *Mostăfʿilŏn*, les syllabes *Mo..s*ᵉ = *Mos* constituent une syllabe fermée. La syllabe *lŏn* entre dans la seconde moitié de la mesure; les syllabes *tăfʿi* = *tă..f*ᵉ*..ʿi* remplissent la première moitié de la mesure : *tă*, recevant l'ictus, dure une longue normale, *f*ᵉ et *ʿi*, syllabes faibles, se partagent la durée du temps faible (une longue), et valent respectivement une demi-longue. Enfin les syllabes *Mo..s*ᵉ = *Mos* et la dernière articulation *n*ᵉ sont susceptibles de durer chacune soit $\frac{1}{2}$ longue, soit $\frac{1}{3}$ de longue, comme les syllabes *Mota* et *n*ᵉ de *Motafăʿilŏn*, et dans les mêmes circonstances. Le pied *Mostăfʿilŏn*[1] a quatre notations, correspondant à celles de *Motafăʿilŏn*, lesquelles se réduisent également aux deux suivantes :

[1] La comparaison de ce pied avec le pied *Motafăʿilŏn* est très-instructive. Elle prouve que dans *Motafăʿilŏn* la syllabe *fă* équivaut bien à *fă..'e*, et que c'est bien le premier élément *fa* qui, recevant l'ictus, prend la durée d'une longue. En effet, de même que *tăfʿi*, dans *Mostăfʿilŏn*, se décompose en *tă..f*ᵉ*..ʿi*, de même *făʿi*, dans *Motafăʿilŏn*, se décompose en *fă..'e..ʿi*.




Nous n'avons plus à examiner que deux pieds : فاعلن et فاعلاتن. Commençons par *Fāʿilātōn* (فَاعِلَاتُنْ).

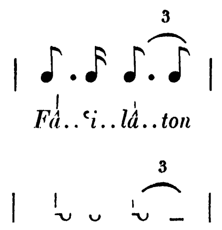
Dans ce pied, les syllabes *Fāʿi* = *Fā..ʾe..ʿi* doivent remplir la première demi-mesure, *lātōn* = *lā..ʾe..to..n*ᵉ la seconde demi-mesure. De plus, les voyelles fortes *Fā* et *lā* durent chacune une longue normale. Par conséquent, les syllabes *ʾe* et *ʿi* qui terminent la première moitié de la mesure dureront chacune $\frac{1}{2}$ longue; les trois syllabes *ʾe..to..n*ᵉ qui terminent la seconde moitié de la mesure dureront chacune $\frac{1}{3}$ de longue et formeront un triolet, d'où la notation :

3

*Fā..ʾe..ʿi..lā..ʾe..to..n*ᵉ

3

En fondant les syllabes composées *ā··ʾe* en *â*, *to··nᵉ* en *ton* :




Enfin, en supprimant le triolet, c'est-à-dire en supposant que *lâ* ne vaut plus qu'une longue (*lā*) et que *ton*, au contraire, s'accroît d'un tiers de longue et devient égal à une longue (il n'en valait que $\frac{2}{3}$) :

Fâ..ʿi..lā..tōn

C'est cette dernière notation que nous adopterons désormais.

Passons à فاعلن, *Fâʿilōn*.

La mesure de ce pied sera facile à obtenir, car فاعلن est égal à مفاعلن diminué de la syllabe faible initiale *Ma*. La mesure de *Mafâʿilōn* est ◡ | ◡ ◡ ◡ ⌒ |, celle de *Fâʿilōn* sera donc :

Fâ...ʿi..lōn –

On peut s'assurer qu'un silence (⌒) termine réellement ce pied en le répétant. En effet, puisque la syllabe *Fâ* porte le temps fort, elle doit toujours commencer la mesure. Il faut donc qu'un silence se produise entre le *lôn* du premier pied et le *Fâ* du second :

*Fâ..ʿi..lôn – Fâ..ʿi..lôn –*

Quand فاعلن est suivi d'un pied commençant par une seule syllabe brève, tel que مفاعلن, sa notation ne subit aucun changement, car la syllabe brève du pied suivant vient simplement prendre la place du silence égal à une brève qui termine فاعلن. Mais il peut arriver que فاعلن soit suivi, par exemple, de مستفعلن, et alors c'est une syllabe fermée de la durée totale d'une longue (*Mos*) qui vient terminer la mesure de فاعلن :

3

*Fâ..ʿi... lôn Mos..tâf...ʿi..lôn –*

3

Dans ce cas, le dernier temps faible étant rempli

par trois articulations *n*ᵉ *Mo..s*ᵉ, chacune d'elles ne vaut plus que $\frac{1}{3}$ de longue. Pour simplifier, nous pouvons supposer que la syllabe *lon* de فاعلن vaut seulement une longue et restituer le tiers de longue que nous lui enlevons aux articulations *Mo..s*ᵉ. Le pied فاعلن admet donc une seconde notation :

| ♩. ♪ ♩ 𝄾 |

*Fá..ʿi..lon* –

| ⏑ ⏑ – ○ |[1]

Je réunis maintenant dans un tableau les pieds que je viens d'étudier, en indiquant leur rhythme et leur mesure. Ces pieds se divisent en deux classes : I. Pieds commençant par le temps fort; II. Pieds commençant par un temps faible. Cette dernière classe se subdivise en : 1° pieds commençant par une syllabe simple, et 2° pieds commençant par deux syllabes simples ou par une syllabe composée[2].

| | | | |
|---|---|---|---|
| I | *Fáʿilōn*, | \| ♩. ♪ ♩. 𝄿 \|, | \| ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ \| |
| | *Fáʿilon*, | \| ♩. ♪ ♩ 𝄾 \|, | \| ⏑ ⏑ – ○ \| |
| | *Fáʿilāton*, | \| ♩. ♪ ♩ ♩ \|, | \| ⏑ ⏑ – – \| |

[1] Le silence ○ figure la syllabe fermée *Mos* qui vient terminer la mesure de *Fáʿilon* aussitôt qu'on fait suivre *Fáʿilon* de *Mostáfʿilōn*.

[2] Les silences finals qui complètent les mesures disparaissent quand les pieds sont suivis d'autres pieds commençant par une ou par plusieurs syllabes faibles. Par exemple si nous répétons le pied فعولن, la

II

Faʿouoúelōn,
Mafāʿīlōn,
Mafāʿilōn,
Mofāʿalatōn,
Motafāʿilōn,
Motafāʿilōn,
Mostāfʿilōn,
Mostāfʿilōn,

2

§ 3. Modifications des pieds à l'intérieur des mètres.

Nous connaissons maintenant la nature des pieds primitifs : nous savons qu'ils sont formés d'une succession de syllabes entre lesquelles une certaine cohésion est établie par les temps forts et les temps sous-forts, autrement dit, que chacun d'eux constitue une individualité rhythmique. Si ces pieds ne subissaient aucun changement, s'ils étaient toujours employés

syllabe ﻓ du second فعولن vient remplacer le silence égal à une demi-longue qui termine la mesure de فعولن isolé :

Fa...ʿououe..lōn Fa...ʿououe..lōn –

dans les vers avec la forme extérieure sous laquelle nous les avons étudiés, je serais bientôt parvenu au bout de ma tâche. Je n'aurais plus qu'à montrer comment ces pieds se groupent pour donner naissance à des mètres. Mais il en est tout autrement : tous les pieds que je viens d'énumérer sont susceptibles de se modifier de plusieurs manières. Il nous faut donc, à présent, examiner ces modifications.

Ces modifications sont de deux espèces : les unes portent sur les syllabes faibles des pieds, les autres en apparence sur les syllabes fortes.

En ce qui concerne les modifications de la première espèce, il n'y a aucune difficulté à s'expliquer comment et pourquoi elles ont lieu. Ce qui fait l'essence d'un rhythme, c'est l'ordre dans lequel sont disposés les temps forts et les temps faibles, la position relative de ces temps. Ainsi, les rhythmes *Mafâ'ilôn* et *Fâ'ilâton* sont très-différents, parce que le premier commence sur un temps faible et contient quatre temps *Ma, fâ, 'î, lôn* alternativement faibles et forts, tandis que le second commence sur le temps fort et contient quatre temps alternativement forts et faibles : *Fâ, 'i, lâ, ton*. C'est pourquoi ces deux pieds ne sont jamais substitués l'un à l'autre dans un vers. Au contraire, *Mafâ'îlôn* et *Mofâ'alatôn* sont des rhythmes presque identiques, parce que tous deux ont le même nombre de temps faibles et de temps forts semblablement disposés. Pour qu'ils se con-

fondent, il suffit de changer dans le dernier pied *ʿala* en *ʿal* (= *ʿa..l*ᵉ). Semblablement, si l'on compare *Mafāʿīlōn*, مفاعيلن, et *Mafāʿilōn*, مفاعلن, on s'aperçoit qu'ils ne présentent qu'une différence insignifiante dans la disposition du second temps faible, l'un ayant pour rhythme ⏑ | – – ⏑ ⌒ |, l'autre ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ |. On ne sera pas surpris de voir مفاعلن remplacer fréquemment مفاعيلن. J'en dirai autant de مفاعلتن ⏑ | – ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | et de مفاعلن ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | : ce dernier pied est si voisin de l'autre qu'il peut lui être, et lui est en effet, substitué dans mainte occasion.

Les pieds qui font partie de la seconde subdivision de la deuxième classe permutent aussi entre eux sans la moindre difficulté, comme on a pu le voir dans le dernier paragraphe. Mais, outre cela, on observe qu'ils sont parfois remplacés par le pied مفاعلن ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ |. C'est que مُتَفاعلن ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ |, مُسْتَفْعلن – | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | et مفاعلن ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | appartiennent à la même classe de rhythme et ne diffèrent qu'en ce que le premier a deux syllabes simples, le second une syllabe composée, le troisième une seule syllabe simple avant la barre de mesure. Or, comme on passe rapidement sur le temps faible qui précède la barre de mesure, l'oreille ne s'arrête pas à en évaluer la durée précise, et elle accepte comme identiques ces trois rhythmes, qui produisent sur elle sensiblement la même impression. Chacun peut s'as-

surer de la vérité de ce fait en prononçant avec le rhythme voulu les trois pieds en question.

Je n'ai à signaler actuellement pour le pied فعولن qu'une seule modification, portant sur un temps faible. Voici en quoi elle consiste. Dans فعولن ◡ | — — ◡ ∩ |, la voyelle ـُو a la durée d'une longue double. Mais supposons, pour un instant, qu'elle ne dure qu'une longue et demie ◡ : comme la syllabe لن marque le temps sous-fort et doit se placer dans la seconde partie de la mesure, il est clair qu'alors un silence égal à une brève se produira entre عو et لن, et que le pied deviendra

◡ | ◡ ∩ ◡ ∩ |

*Fa..ʿoue — lôn —*

Admettons maintenant (ce qui sera démontré plus loin) que toute syllabe composée, terminée par une consonne forte[1] et frappée de l'ictus, عَلْ, par exemple, ait pour durée totale, invariable, une longue et demie, la syllabe simple forte *ʿou* durant une longue, et la syllabe faible *le* durant une brève. Si, dans le pied فعولن, cette syllabe عَلْ vient à être substituée à

[1] J'entends par consonne forte toute consonne autre que le ا, le و et le ى de prolongation. Dans les diphthongues ـَوْ, ـَيْ, le و et le ى sont aussi des consonnes fortes.

عوّ, nous obtiendrons un nouveau pied فَعَلَّنْ (فعلن), dont le rhythme sera

*Fa..ʿou..l' – lōn –*

ou bien, en reformant la syllabe composée *ʿou..l'* en *ʿoul*,

*Fa..ʿoul – lōn –*

lequel pied sera rigoureusement équivalent pour la mesure à فعولن, et lui ressemblera autant que possible pour le rhythme. La similitude du rhythme est telle entre ces deux pieds, que les métriciens arabes ne se sont point aperçus de la légère différence qu'ils présentent, et considèrent, par exemple, les deux formes يُحَطِّنْ « qu'il dépose » et يُحِيطَنْ « qu'il entoure » comme reproduisant exactement le pied فعولن. En réalité, يُحِيطَنْ a pour rhythme فعولن :

*Yo..hīie...ṭān –*

parce qu'il contient une voyelle ـِيـ, susceptible de se

prolonger pendant la durée de deux temps, tandis que يَحِطْنَ a pour rhythme فَعْلَلْنَ :

| ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |

*Yo..hīṭ – ṭān –*

parce qu'il contient une syllabe fermée par une consonne forte حِط, qui ne peut dépasser la durée totale d'une longue et demie, et que, par conséquent, il doit admettre un silence équivalent à une brève devant le temps sous-fort.

En définitive, nous reconnaissons à côté de فعولن l'existence d'une variante فَعْلَنْ.

En ce qui concerne les pieds de la première classe, je n'ai à m'occuper, pour le moment, que d'une modification qui affecte le dernier temps faible de فاعلاتن | ⏑ ⏑ – – |, quand, à la forme فاعلاتن, on substitue la forme فاعلاتُ. Ce changement consiste en ce que la dernière longue de | ⏑ ⏑ – – | se partage en deux brèves, dont la première s'attache au temps sous-fort, d'où le schema | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |. En effet, فاعلاتُ, *Fâʿilâto*, a pour mesure | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, car les syllabes لاتُ, qui doivent remplir la seconde moitié de la mesure, se décomposent en لَأْتُ, c'est-à-dire en trois syllabes, *la..e..to*, de même que les syllabes فاع se décomposent en *Fa..'e..ʿi*. L'ictus tombant sur *la*, cette syllabe dure une longue; les syllabes *e'..to* ayant

à remplir le reste de la demi-mesure, soit la valeur d'une longue, équivalent chacune à une brève. La variante فاعلاتُ se note donc ainsi :

*Fā..'e..ʿi..lā..'e..to*

ou bien, en fondant *Fā..'e* en *Fâ*, *lā..'e* en *lâ* :

*Fâ...ʿi...lâ...to*

Il suffit de prononcer en mesure فاعلاتن et فاعلاتُ pour en reconnaître la presque identité.

Ces exemples montrent que, tant que la modification affecte seulement un temps faible, le rhythme du pied n'en est point altéré dans ses caractères essentiels. Mais en sera-t-il de même si la modification porte sur un temps fort? Loin de là. Ce qui caractérise le temps fort, c'est l'ictus ou intensité de prononciation de la syllabe et la longueur, corrélative, du son frappé de l'ictus. Nous avons constaté en effet, jusqu'à présent, que si nous décomposons les mots types des pieds en leurs syllabes simples, nous trouvons invariablement que la syllabe forte et la syl-

labe sous-forte durent une longue, les syllabes faibles une demi-longue ou un tiers de longue, suivant que le temps faible contient deux ou trois syllabes. Ainsi, dans فاعلاتن = فَاعِلَاتُنْ *Fā..'e..'i..lā..'e..to..n*ᵉ, *Fā* et *lā* ont la durée d'une longue; les syllabes *'e* et *'i* chacune la durée d'une $\frac{1}{2}$ longue, parce qu'elles se partagent le premier temps faible (intervalle d'une longue); les syllabes *'e..to..n*ᵉ chacune la valeur d'un tiers de longue, parce que, à elles trois, elles doivent également remplir l'intervalle d'un temps faible égal à une longue. Dans مفاعيلن = مُفَاعِيلُنْ *Ma..fā..'e..'i..'e..lō..n*ᵉ, *fā* et *lō* sont des longues, *Ma*, *'e*, *'i*, *'e*, *n*ᵉ des demi-longues ou des tiers de longue. Dans مستفعلن = مُسْتَفْعِلُنْ *Mo..s*ᵉ*..tā..f*ᵉ*..'i..lō..n*ᵉ, *tā* et *lō* sont longs, *f*ᵉ et *'i* équivalent chacun à une demi-longue, *Mo*, *s*ᵉ et *n*ᵉ forment chacun une demi-longue et parfois un tiers de longue, etc., etc. Par conséquent, il ne peut y avoir qu'une manière de modifier le temps fort ou le temps sous-fort, c'est de le transformer en temps faible, c'est-à-dire de lui ôter à la fois l'intensité et la longueur, en d'autres termes, de le supprimer. Or, une pareille suppression ne saurait avoir lieu sans amener une mutilation complète du rhythme antérieur, ou plutôt la substitution d'un rhythme à un autre.

Pour fixer les idées, supposons que فاعلات devienne فَعِلَاتُ, et admettons que la première syllabe فَ re-

présente véritablement une brève. Cette brève, précisément parce qu'elle est brève, ne peut porter le temps fort, d'où il résulte que فاعلاتُ perd son temps fort en devenant فَعِلاتُ. Et comme les syllabes فَعِ ont chacune la durée d'une brève et se trouvent placées immédiatement devant le temps sous-fort لاَ, le rhythme de فَعِلاتُ est :

| ○ ◡ ◡ ◡ ◡ |

— *Fa..ʿi..lá...to*

Or, ce rhythme n'a, pour ainsi dire, plus rien de commun avec celui du pied primitif فاعلاتُ | ◡ ◡ ◡ ◡ |, car فاعلاتُ appartient à la première classe (comprenant les rhythmes qui débutent par un temps fort), pendant que فَعِلاتُ | ○ ◡ ◡ ◡ ◡ | vient se ranger dans la seconde classe (comprenant les rhythmes qui commencent sur un temps faible). De plus, فاعلاتُ a deux temps forts; فَعِلاتُ n'en a plus qu'un, le temps sous-fort.

Autre exemple. Le pied مفعولن a deux temps forts : ◡ | — — ◡ ⌒ |. Supposons que, dans un vers (et le cas se présente fréquemment), on substitue à ce pied la forme مفعولُ, لُ contenant une voyelle brève. Cette brève devra naturellement faire partie d'un temps

faible, et en particulier du temps faible qui suit immédiatement le temps fort de عـو; elle entrera donc dans la première moitié de la mesure, et, par suite, restreindra la durée de la voyelle ـُو, qui ne vaudra plus qu'une longue et demie :

*Fa..ʿoû....lo —* [1]

En devenant فعولُ, le pied فعولن aura donc perdu le temps sous-fort, et son rhythme aura subi une forte contraction[2]. Et si, maintenant, dans un vers formé, par exemple, des pieds فعولن et مفاعيلن, alternativement répétés, nous remplaçons فعولن par فعولُ, toute l'économie du vers sera bouleversée.

Voici un hémistiche régulier de *Ṭawîl :*

*Fa..ʿououe . lôn Ma..fâ..ʿî.lôn Fa..ʿououe . lôn Mafâ..ʿî.lôn —* [3]

[1] Les signes ? et □ indiquent un silence équivalent à deux longues.

[2] فعولُ peut aussi être noté à deux temps.

[3] Les pieds de la IIe classe, comme فعولن et مفاعيلن, ne sont

Admettons que, dans cet hémistiche, فعول se substitue à فعولن. Les premières syllabes du pied مفاعيلن devant être prononcées immédiatement à la suite de فعول, il en résultera qu'une partie de la mesure à laquelle appartient مفاعيلن fera irruption dans la mesure à laquelle appartient فعول :

*Fa..ʿoû..lo Ma..fâ..ʿî..lôn Fa..ʿoû ..lo Ma..fâ..ʿî..lôn –*

Donc, cet hémistiche sera réduit à la durée totale de trois mesures, outre que dans les pieds *Faʿoûlo* et *Mafâʿîlôn* les ictus forts et les ictus sous-forts ne conserveront pas leur place régulière. En effet, nous voyons le premier *Mafâʿîlôn* accentué *Mafâʿîlôn*, et le second accentué *Mafâʿîlôn;* le premier *Faʿoûlo* porte l'ictus fort, le second l'ictus sous-fort.

Même remarque pour *Mostâfʿilôn*. Les métriciens arabes nous disent que ce pied peut être remplacé par مُسْتَعِلُنْ *Mostaʿilon*, et nos traités considèrent en pareil

notés avec un silence final que lorsqu'ils sont isolés ou terminent le vers. Dès qu'ils sont réunis, les silences disparaissent pour faire place à la syllabe faible ou aux syllabes faibles qui précèdent la barre de mesure dans chaque pied. Cf. p. 82, note 2.

cas comme brève la syllabe *ta* de cette variante. Si cette syllabe est réellement brève, elle ne saurait porter l'ictus fort; conséquemment مُسْتَعِلُنْ a quatre syllabes faibles, *Mostaʿi* (*Mo..sᵉ..ta..ʿi*), qui doivent entrer dans le temps faible avant le temps sous-fort *lŏn*. Ces quatre syllabes ayant la valeur d'une longue (durée d'un temps) à se partager, chacune d'elles équivaudra à un quart de longue, d'où la notation :

– *Mo..sᵉ..ta..ʿi..lŏn* –

Prenons maintenant un hémistiche composé de مستفعلن trois fois répété, et dont voici le schema :

*Mos..tāf..ʿi..lŏn Mos..tāf..ʿi..lŏn Mos..tāf..ʿi..lŏn* –

et substituons à chaque مستفعلن la variante *Mostaʿi-lŏn*, nous obtiendrons le schema suivant :

– *Mos..ta..ʿi..lŏn Mos..ta..ʿi..lŏn Mos..ta..ʿi..lŏn* –

[1] Je représente le quart de longue par un gros point.

[2] *Mostaʿilon*, de même que plus haut *Mostafʿilon*, a deux notations

lequel est composé de deux mesures, au lieu de trois, et nous montre la syllabe *lon* de *Mostaʿilōn* alternativement marquée de l'ictus sous-fort et de l'ictus fort.

Veut-on admettre que, dans la variante *Mostaʿilōn*, la syllabe *Mos* reçoit l'ictus fort? On se heurtera à une difficulté d'un autre genre. Dans ce cas, *Mostāfʿilōn* et *Mōstaʿilōn* appartiennent, l'un à la deuxième classe rhythmique, l'autre à la première classe : ils n'ont plus rien de commun, l'ictus fort ayant changé de place. Un coup d'œil jeté sur le tableau que voici convaincra mieux que toute explication :

*Mos.. tāf..ʿi..lōn* –

*Mōs..ta..ʿi..lōn* –

La conclusion est que, théoriquement, il faut rejeter la possibilité pour un pied de rester semblable

suivant qu'il est médial ou final. C'est pourquoi, dans l'exemple présent, il est transcrit *Mostaʿilōn* au milieu du vers et *Mostaʿilōn* à la fin.

à lui-même, dès qu'il perd un de ses temps forts ou simplement le change de place. Si, dans des formes telles que فَعِلاتن, فَعِلن, فعولُ et مُسْتَعِلن, les syllabes فَ, لُ et تَ sont réellement faibles, ces pieds ne peuvent être envisagés comme des variantes de primitifs فاعلاتن, فاعلن, فعولن et مستفعلن. Voilà qui est bien établi.

Et cependant les métriciens arabes affirment la parenté étroite de ces primitifs avec les formes فَعِلاتن, فَعِلن, etc. D'autre part, il n'est pas douteux qu'en poésie les formes susdites apparaissent souvent là où devraient se rencontrer les formes primitives. Efforçons-nous de résoudre ce nouveau problème.

§ 4. Considérations sur l'origine des pieds.

En traitant des pieds primitifs, nous avons déjà constaté que la notation arabe est très-défectueuse. On a pu remarquer particulièrement qu'elle omet les silences, qu'elle ne fournit point la mesure précise des voyelles. Il n'est donc pas impossible qu'ici encore nous nous trouvions en face d'une imperfection de ce système, j'entends que les formes فَعِلاتن, فَعِلن, فعولُ et مُسْتَعِلن soient simplement des variantes *orthographiques* de فاعلاتن, فاعلن, فعولن et مستفعلن. On n'ignore pas que les mots حَرِث, مُعَوِيَة devraient s'écrire حارث et معاوية, on sait qu'en mainte occasion

les lettres de prolongation ne sont pas exprimées dans l'orthographe. N'aurions-nous pas affaire ici à quelque chose d'analogue? Il y a déjà, au point de vue purement métrique, de fortes présomptions pour le croire, et je pense bientôt mettre ce fait hors de contestation. Il est certain que toute difficulté disparaîtrait, si on accordait, par exemple, que فَعِلن, فَعِلاتن et مستَعِلن sont pour فٰعِلن, فٰعِلاتن et مستٰعِلن, avec le *fatha* perpendiculaire, que فعول est pour فعولو. Reste à savoir si nous pouvons invoquer en faveur de cette hypothèse ou d'une hypothèse analogue des arguments autres que ceux que nous tirons de la métrique elle-même.

Jusqu'à présent, j'ai étudié les pieds au seul point de vue de la métrique, et je les ai traités comme de simples groupes rhythmiques. Mais il ne faut pas perdre de vue que les pieds ne sont que des symboles, qu'ils représentent soit des mots de la langue (simples, attachés ensemble ou consécutifs), soit des mots artificiels, formés de syllabes empruntées à différents mots. Ainsi فعولن, en même temps qu'il sert de type à un pied, est un nom d'action indéterminé, et, en tant que pied, il symbolise, pour les Arabes, plusieurs formes de la langue, comme فَعِيلٌ, فِعَال, فَعَلْتُمْ, فَعَلْنَا, يَقُولُوا, يَرُدُّوا, des mots composés, tels que إِذَامَا, لِكَيْمَا. De même, مفاعلن sert de type aux participes de la 2ᵉ et de la 3ᵉ forme verbale, à des prétérits et aoristes : تَفَعَّلُوا et تَفَاعَلُوا, يُفَعِّلُوا et يُفَاعِلُوا, à

des mots agglutinés, par exemple لِقَتْلِهِ[1]. Le pied مفاعيلن représente les noms d'action de la 3e forme, dérivés de verbes terminés par un و ou par un ى : مُقَاضَاةٌ, certaines personnes du prétérit et de l'aoriste des 5e et 6e formes verbales : تَقَتَّلْنَا et تَقَاتَلْنَا, des aoristes et participes des 2e et 3e formes, suivis des pronoms affixes : يُدَانِيهِ, يُرَبِّيهِمْ, مُرَبِّيهِمْ, et surtout des complexes de mots, comme مِنَ ٱلدُّنْيَا, etc., etc. Or, je le demande, les pieds sont-ils le résultat d'une conception métrique, c'est-à-dire, les Arabes les ont-ils inventés en connaissance de cause pour y adapter ensuite les mots de leur langue, ou bien, au contraire, les pieds sont-ils nés de l'emploi de certains mots, de leur rencontre dans la phrase? Tout milite en faveur de la seconde alternative. D'abord, il est notoire que le langage poétique exista bien longtemps avant que Khalîl en découvrît et en fixât les lois. Mais n'aurions-nous pas la preuve historique de ce fait, que la nature même des mètres arabes, leur variété, le grand nombre de variantes que nous offrent les divers pieds suffiraient à nous l'indiquer. Khalîl n'a fait que constater, analyser et classifier. Chez les Arabes, la poésie, de même que, partout ailleurs, le langage, est un produit spontané : la prosodie en est la grammaire. Dès la plus haute antiquité, et sans doute bien avant de connaître le langage prosodique, les Arabes employèrent la prose rimée ou *sadj'*. Les conteurs

[1] Le pronom affixe ه se prononce هِي.

s'exprimaient en prose rimée; les oracles des anciens devins étaient rendus en *sadj*ʿ [1]; le *Koran* et bien d'autres ouvrages nous en offrent de nombreux spécimens. Or cette prose non-seulement est rimée, mais nous allons voir qu'elle est aussi rhythmée. Tout le monde sait en quoi consiste ce genre de prose : elle se compose de courts membres de phrase, rimant deux à deux ou trois à trois, et comprenant le même nombre de mots, semblablement disposés, et se correspondant un à un par la forme grammaticale. En voici un exemple entre mille :

يَطْبَعُ ٱلْأَسْجَاعَ بِجَوَاهِرِ لَفْظِهِ

*Yaṭbaʿo-'l-asdjâʿa bidjawâhiri lafẓihî*

وَيَقْرَعُ ٱلْأَسْمَاعَ بِزَوَاجِرِ وَعْظِهِ

*Wa yaqraʿo-'l-asmâʿa bizawâdjiri waʿẓihî*

Il incruste ses discours des joyaux de sa parole, il frappe les oreilles des foudres (litt. des réprimandes) de ses exhortations.

Comme on le voit dans cet exemple, chaque membre de phrase se compose de quatre mots (le *wa*, conjonction, non compris); au premier mot du premier membre de phrase, *Yaṭbaʿo*, correspond le premier mot du second membre, *Yaqraʿo;* au deuxième mot du premier membre, *'l-asdjâʿa*, le deuxième mot

[1] Voy. *Dictionary of the technical terms used in the sciences of the Musalmans*, ed. by Sprenger, *voce* سجع; cf. تصريع.

du deuxième membre, *'l-asmâʿa*, et ainsi de suite. De plus, les mots qui se correspondent ont la même forme grammaticale, d'où il résulte qu'ils sonnent pareillement et riment entre eux. Supposons, maintenant, qu'au lieu de réunir dans chaque membre de phrase des mots de forme grammaticale différente (*Yaṭbaʿo*, *'l-asdjâʿa*, etc.), on n'emploie que des mots ayant même forme ou des formes équivalentes, comme dans l'exemple que voici :

شَفِيعٌ مُطَاعٌ نَبِىٌّ كَرِيمٌ

*Schafîʿon moṭâʿon nabiyyon karîmon*

قَسِيمٌ جَسِيمٌ بَسِيمٌ وَسِيمٌ

*Qasîmon djasîmon basîmon wasîmon*

non-seulement on obtient de la prose rimée de la variété dite متوازن, mais encore un vers de l'espèce متقارب [1].

Que conclure de là? Que, puisque la condition essentielle d'un mètre est de se composer d'hémistiches de même longueur, formés chacun d'un nombre égal de sections s'équivalant par la mesure, et, autant que possible, par le rhythme, les huit mots شفيع, مطاع, etc., dont la réunion produit un mètre, possèdent individuellement un certain rhythme et une certaine mesure, et, dans ce cas particulier, le même rhythme et la même mesure (فعولن, ◡ | – – | ◡ ◠ |).

[1] Ce vers est emprunté à la préface du *Gulistân*.

Généralisons ce résultat, nous arrivons à formuler ce principe qu'en arabe tout mot est doué d'un certain rhythme naturel, rhythme qui suppose l'existence dans le mot de temps forts et de temps faibles. Mais, dira-t-on, pourquoi, dans le premier exemple de *ṣadj*ʿ qui a été donné, n'obtenons-nous pas un mètre rigoureux? C'est que chacun des mots *Yaṭbaʿo-'l*, *asdjâʿa*, etc., présente un rhythme différent, le premier correspondant au pied *Fâʿilôn*, le second à un pied مفعول, que nous étudierons plus tard, le troisième à *Motafâʿilo*, qui n'a qu'un ictus, le quatrième de nouveau à *Fâʿilôn*. Ces deux hémistiches de prose rimée n'en ont pas moins un certain rhythme général, dû au rhythme particulier de chacun des mots qui en font partie intégrante; seulement ce rhythme se décompose en sections dissemblables et inégales, et c'est là ce qui le distingue du rhythme des mètres proprement dits.

L'origine des mètres apparaît donc clairement. Les Arabes commencèrent par s'exprimer exclusivement en prose. Puis, cédant à une impulsion naturelle, à ce besoin artistique inné qu'ont les hommes, ainsi que beaucoup d'animaux, d'ailleurs, d'apporter à ce qu'ils font un certain ordre, une certaine régularité, ils imaginèrent de couper leur discours en phrases de même longueur, et s'attachèrent à rendre ces phrases le plus semblables possible entre elles. Le seul moyen qu'ils eussent à leur disposition était d'imiter dans une phrase les sons qu'ils entendaient dans la phrase

précédente : ainsi fut créée la prose rimée. Mais, par le fait même que la forme et l'agencement des mots d'une phrase se trouvaient imités, reproduits dans une phrase subséquente, il en résultait un certain rhythme qui flattait leur oreille. Ils sentaient ce rhythme plutôt qu'ils ne le connaissaient, et ce rhythme s'incarnait pour eux dans les mots. Ils durent donc chercher à combiner les mots de manière à produire l'effet le plus agréable, et ils y parvinrent soit en employant dans chaque hémistiche des mots de même forme, soit en juxtaposant des mots de forme différente, qui, par leur rencontre, engendraient des séries de rhythmes similaires : les mètres étaient trouvés.

Plus tard, les premiers grammairiens recueillent les poésies, les classent, y découvrent les différentes espèces de mètres, leurs variétés. Ils s'élèvent à la notion des mots-types représentant les pieds; mais là se borne leur pouvoir d'analyse et d'abstraction. Le rhythme est, pour eux, toujours inséparable du mot-type qui en est le signe concret. Ils ne réussissent pas à comprendre ce qu'est le rhythme en soi, à plus forte raison n'en connaissent-ils pas les éléments : temps forts, temps faibles, quantité. Aussi ne parlent-ils jamais de syllabes fortes, de syllabes faibles, de longues ni de brèves, mais seulement de consonnes mues, c'est-à-dire prononcées avec une voyelle sonore, *a*, *o*, *ou*, *i*, et de consonnes quiescentes, c'est-à-dire prononcées sans le concours d'une voyelle[1]. Veulent-

[1] Ou avec une voyelle très-sourde.

ils, par exemple, décomposer le mot قتل, au point de vue métrique, ils diront que ce mot est formé de la consonne mue قَ, plus la consonne quiescente تْ, plus la consonne mue لُ, plus la consonne quiescente نْ. De la quantité, de la force ou de la faiblesse de ces syllabes, pas un mot. De même, s'ils ont à analyser le mot فاعل, ils diront qu'il est formé des consonnes alternativement mues et quiescentes فَ, ا, عِ, لُ, نْ. C'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur ce point, pour n'avoir pas reconnu que les métriciens arabes ne dégagèrent jamais les lois rhythmiques de leurs vers, que les savants européens se sont formé de la métrique arabe une opinion si erronée. Les métriciens arabes disent que فاعلن est égal à فَ + ا + عِ + لُ + نْ, ils ne disent pas, comme on l'enseigne dans nos traités, que toute syllabe mue est toujours égale à une brève, toute syllabe fermée (une mue plus une quiescente) égale à une longue. Et c'est ce silence même qui nous autorise à rejeter, dans ce qu'elle a d'arbitraire et d'absolu, pareille assimilation. Au reste, si les auteurs arabes restent muets sur le rhythme et la quantité, il s'en faut qu'ils les aient complétement ignorés. Ils savent, au contraire, que les mots de la langue ont une mesure, un poids, comme ils l'appellent (وزن); que la métrique et la musique, ou science de la cadence (ايقاع), sont étroitement apparentées. Mais comme le rhythme du mot est pour eux quelque chose d'insaisissable, une sorte de principe subtil

qui pénètre le mot et ne s'en peut séparer, ils ne songent même pas à l'en distinguer : il leur suffit de noter la forme du mot pour croire en avoir noté le rhythme. Et, par le fait, ils l'ont réellement noté pour ceux à qui ils s'adressent : le disciple, à la vue du mot, le prononce tout aussi bien que le maître, son oreille reçoit l'impression rhythmique voulue, et le but est atteint. Je sais qu'on va m'adresser une objection : on me dira que si les métriciens n'ont pas eu la notion de la quantité, ou, tout au moins, n'en ont point tenu compte, il en est autrement des grammairiens; car ceux-ci distinguent fort bien les voyelles longues, qu'ils écrivent au moyen de signes spéciaux, appelés حروف المدّ « lettres de prolongation ». Dès lors, ajoutera-t-on, toute syllabe où n'apparaît pas une des lettres ا, و, ى, peut, à juste titre, recevoir le nom de brève. A cela je répondrai par une simple remarque. Les mots arabes, comme je l'ai récemment établi, paraissent doués d'un rhythme naturel qui leur est communiqué forcément par des ictus ou accents d'intensité. Or, considérons, par exemple, le mot فُعُول, dans lequel le *wâw* joue le rôle de lettre de prolongation et marque, d'après notre manière de voir, l'allongement de la voyelle primitive. Cet allongement, on l'a jusqu'ici attribué à l'accent tonique; mais j'ai montré, dans l'introduction de ce travail, que, pour être dans le vrai, il faut l'attribuer à l'accent d'intensité ou ictus. Donc, dans le mot فُعُول, l'ictus, portant sur la seconde syllabe du mot, a produit l'allongement de la voyelle.

Dans فَاعِلٌ, de même, l'ictus, portant sur la première syllabe, a amené l'allongement de la première voyelle, allongement qu'on a indiqué par la lettre de prolongation ا. L'ictus est donc, dans ces mots, accompagné d'un allongement corrélatif de la voyelle. Les choses étant ainsi, que dira-t-on de formes telles que فَعَلْتُ, فُعْلٌ, lesquelles ne contiennent pas de lettres de prolongation? S'il est vrai que l'accent d'intensité comporte un allongement de la voyelle qui en est frappée, on ne pourra échapper à cette conclusion que فَعَلْتُ et فُعْلٌ, n'offrant pas trace de lettres de prolongation, doivent être privés entièrement d'accent d'intensité. Et alors il en résulterait que ces mots n'auraient pas de rhythme et ne pourraient être employés dans un vers, ce qui est contraire à l'expérience. Ou peut-être alléguera-t-on qu'en arabe toute voyelle longue s'abrége dès qu'elle se trouve devant une syllabe quiescente, par exemple dans يَقُلْ pour يَقُولْ, أَرَدْتُ pour أَرَادْتُ, et que, semblablement, فَعَلْتُ est pour فَعَالْتُ, فُعْلٌ pour فَاعْلٌ, فُوعْلٌ, فِيعْلٌ. Mais, outre que, dans ce cas, il faudrait admettre que l'accent d'intensité persiste sur une voyelle brève, je demanderai qu'on m'explique alors les formes فَعَلَ, فُعِلَ, فَعَلَةٌ, qui ne contiennent ni lettres de prolongation, ni syllabes quiescentes. Évidemment, dans ces formes, ou bien il n'y a point d'ictus, ou bien l'ictus frappe une des voyelles du mot sans la contraindre à

s'allonger. On voit quelles difficultés présente la théorie, si simple en apparence, qui traite comme brèves les voyelles exprimées par le *fatha*, le *dhamma* et le *kesra*, comme longues celles qui sont notées au moyen des syllabes composées اَ, وُ, ىِ. L'admettre, c'est admettre en même temps qu'en arabe il existe deux classes bien tranchées de mots, ceux dans lesquels l'ictus allonge la voyelle qu'il affecte, et ceux dans lesquels l'ictus n'existe pas, ou, s'il existe, ne modifie en rien la voyelle qui le porte. D'où l'impossibilité que j'ai signalée plus haut de rien comprendre à la métrique; car c'est grâce à cette théorie qu'on a transcrit les mots types des pieds de manière à en fausser complétement la mesure, qu'on est parvenu à des conclusions de ce genre : le pied – – ᴗ – peut devenir – ᴗ ᴗ –, ou encore ᴗ ᴗ ᴗ –; le pied – ᴗ – peut devenir – –, etc., etc. Tout devient clair, au contraire, dès qu'on adopte la théorie arabe des consonnes mues et des consonnes quiescentes, en y ajoutant toutefois cette notion, que la voyelle d'une syllabe mue est longue ou brève, suivant qu'elle est ou non frappée de l'ictus.

Je me propose donc de montrer brièvement que, dans les mots arabes, la voyelle frappée de l'ictus a la durée d'une longue normale, et que cette longue normale est représentée par les mêmes signes ـَ, ـُ, ـِ, qui servent à noter les voyelles brèves;

Que, dans les voyelles dites *de prolongation*, اَ, وُ, ىِ, ce sont encore le *fatha*, le *dhamma* et le

*kesra* qui représentent la longue, et que le ا, le و et le ى notent simplement un son furtif *'e*, lequel, se fondant en apparence avec la longue précédente, en fait une voyelle très-longue, d'un timbre tout particulier;

. Que ce sont ces dernières voyelles seules qui, par leur timbre et leur longueur, ont frappé les grammairiens arabes, et qu'ils n'ont remarqué la durée de la longue normale que quand elle était suivie du son furtif *'e;*

Que telle est la raison pour laquelle l'orthographe arabe ne consacre aucun signe spécial à la longue normale, quand elle n'est pas suivie dans la prononciation d'un ا, d'un و ou d'un ى quiescents.

§ 5. Imperfection du système graphique des Arabes. Moyens d'y remédier et de connaître la véritable mesure des mots.

J'ai établi, dans l'introduction, que toutes les modifications qu'on observe dans le timbre et dans la quantité des voyelles résultent de l'influence de l'accent d'intensité ou ictus : les voyelles frappées de l'ictus restent sonores et s'allongent; les voyelles qui suivent immédiatement l'ictus ont, au contraire, une tendance à s'obscurcir et à s'abréger. Il suit de là qu'en arabe toute voyelle marquée du *djezm* ou *sokoûn* (cf. p. ١١) se trouve dans un temps faible, partant est brève, et que la syllabe mue, c'est-à-dire pourvue d'une voyelle sonore, qui la précède, est, au

contraire, susceptible de recevoir l'ictus et de s'allonger. Prenons, par exemple, le verbe سَالَ = سَأَلَ pour le primitif سَأْلَ : la syllabe أْ, étant marquée du *djezm*, ne peut être que faible, et elle s'est affaiblie parce que la syllabe précédente سَ était frappée de l'ictus. Cette syllabe سَ, grâce à son ictus, est restée sonore, mais elle a dû aussi s'allonger. Si donc nous attribuons à la voyelle de سَ la durée d'une longue normale, à chacune des syllabes suivantes أ et لَ, la durée d'une brève [1], nous aurons pour rhythme et mesure de سَالَ (à deux temps).

| | | |
|---|---|---|
| *Să..'e..la* | en fondant *ă..'e* en *â* | *Sâ...la* |

Si notre raisonnement est juste, la pratique doit confirmer la théorie; un Arabe, quand il prononce le mot سَالَ, doit lui attribuer le rhythme et la mesure indiqués. Or c'est ce que j'ai personnellement vérifié, et ce dont les arabisants pourront se convaincre, en prononçant eux-mêmes سَالَ d'après le type rhythmique donné ci-dessus. De plus, سَالَ rem-

[1] La preuve qu'à la troisième personne du masculin du prétérit la dernière syllabe est faible et brève nous est fournie par son emploi dans les vers, et aussi, bien entendu, par la prononciation.

plissant exactement une mesure, on doit pouvoir répéter ce mot plusieurs fois de suite, sans s'arrêter, et le mot doit conserver son rhythme et sa mesure. Le schema suivant permet de voir que c'est bien là ce qui se produit :

| ♪ . ♬ | ♪ . ♬ | ♪ . ♬ | ♪ . ♬ |

*Sâ... la* *Sâ... la* *Sâ... la* *Sâ... la*

| ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ |

Une dernière preuve, enfin, c'est que, si nous ajoutons à سَالَ le pronom affixe هُمْ, par exemple, سَالَهُمْ devient équivalent dans un vers au pied فَاعِلُنْ, dont la mesure est | ⏑ ⏑ ⏑ ^ |. Donc سَالَ = فَاعِ a bien pour mesure ⏑ ⏑, et la syllabe سَا = فَا pour mesure une longue et demie.

Maintenant, comparons la forme سَالَ avec le primitif سَأَلَ, qui, d'ailleurs, existe dans la langue concurremment avec سَالَ. N'est-il pas vrai que ces deux formes sont équivalentes? La seule différence qui les sépare est que, dans سَأَلَ, la voyelle de la syllabe faible أَ ne s'est pas encore complétement assourdie, tandis que, dans سَالَ, le *a* de la seconde syllabe radicale est devenu *e* muet. Dans les deux formes, l'ictus frappe la première syllabe, et c'est parce qu'il porte sur cette syllabe que سَأَلَ est devenu سَالَ. Le premier *a* de سَأَلَ est donc long, et سَأَلَ doit se noter ainsi :

Sā..'a..la = Sâ...la

En présence de ces faits, on me concédera, je l'espère, que le *fatha* puisse exprimer une longue, et on voudra bien reconnaître avec moi que rien n'empêche que, dans tous les prétérits de la 1re forme identiques à سَأَلَ, comme ضَرَبَ, حَسُنَ, غَضِبَ, la première syllabe contienne une voyelle longue, en conséquence de l'ictus dont elle est frappée. Et ce que je viens de constater pour la voyelle *a* s'applique tout aussi bien aux voyelles *i* et *o*, *ou*. Dans le prétérit passif قِيلَ = قِيْلَ pour قِيلَ (primitif قُوِلَ), si la syllabe radicale يِ s'est obscurcie en يْ, c'est qu'elle est dans un temps faible et précédée d'un temps fort. قِيلَ est donc équivalent à سَالَ; sa mesure est :

Qī..'e..la Qî...la

et, par conséquent, le premier *kesra* représente une longue normale. Mais قِيلَ est pour قُوِلَ : c'est l'incompatibilité des deux voyelles ـُ et ـِ qui a amené le changement du *dhamma* de la première syllabe en *kesra*.

Dans les prétérits passifs comme قُتِلَ, mais dérivés de racines fortes, l'ictus frappe donc la première syllabe : les verbes ضُرِبَ, قُتِلَ, etc., ont pour mesure | –́ ⏑ ⏑ |, et leur *dhamma* représente une longue normale.

Il suit de là que, dans les mots où se trouve une syllabe fermée par une consonne forte, comme مَدَّ (= مَدْدَ), قَتْلُ, قَتَلْتَ, si l'on admet que l'ictus frappe la voyelle sonore de la syllabe fermée, cette voyelle pourra durer aussi une longue, bien qu'elle ne soit notée que par un *fatha;* ainsi, la mesure du prétérit مَدَّ sera :

| ♪ ♬ ♬ | | ♪ . ♬ |

*Mā..dᵉ..da* = *Mād..da*

| –́ ⏑ ⏑ | | ⏑́ ⏑ |

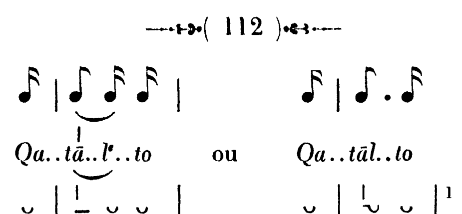
tout de même que la mesure du prétérit سَأَلَ est | ⏑́ ⏑ |. Semblablement, la mesure de قَتْلُ sera :

| ♪ ♬ ♬ | | ♪ . ♬ |

*Qā..tᵉ...lo* ou *Qāt...lo*

| –́ ⏑ ⏑ | | ⏑́ ⏑ |

et la mesure de قَتَلْتُ :




Puisque le *fatha*, le *ḍhamma* et le *kesra* sont susceptibles d'exprimer une longue, on se demande comment il se fait que les grammairiens arabes ne s'en soient pas avisés, alors que, d'autre part, ils ont cherché à noter les longues dans les formes فـعـال, فعول, فعيل, فاعل. Rien n'est plus simple à expliquer. Les deux formes سَأَلَ et مَدَّ sont de tout point équivalentes en ce qui concerne la mesure. Mais leur premier son produit-il la même impression sur l'oreille? Non, à coup sûr. Dans سَأَلَ, la voyelle longue est suivie d'une syllabe formée de la légère aspiration ʾ et de la voyelle très-sourde *e*, syllabe qui semble continuer la voyelle précédente et se fondre avec elle. Au contraire, dans مَدَّ, la longue est suivie d'une consonne forte د, qui tranche sur elle et la délimite bien nettement. Il s'ensuit qu'une oreille peu exercée, lors-

[1] Les articulations *Qa*, *l*ᵉ, *to* dureraient chacune un tiers de longue si l'on répétait le mot :

*Qa..tal...to Qa..tal...to*

3

qu'elle compare ces deux sons, proclame que le premier est long et que le second est bref. C'est ainsi que nos grammairiens appellent bref l'*a* de *patte* et long celui de *pâte* (cf. *Introd.* p. 30). De même, les grammairiens arabes ne distinguèrent les longues que dans les mots où elles étaient suivies de la syllabe furtive *'e* (أ, وْ, یْ), tels que سَـال, يَـقُـول, قِـيـل; et comme, dans les formes فعال, فعول, فعيل, فاعِل, la longue offre précisément ce caractère (on en aura bientôt la preuve), les grammairiens, pour l'indiquer, empruntèrent aux mots de la catégorie de سَـال, يَـقُـول, قِـيـل une partie d'eux-mêmes, à savoir, les syllabes composées ـَا, ـُو, ـِی, dont ils firent des signes de prolongation.

Cette théorie n'est nullement contredite par le fait, cité quelques lignes plus haut, que toute voyelle longue exprimée par une lettre de prolongation, ا, و, ی, s'abrége (pour parler le langage de nos grammaires) devant une consonne marquée du *sokoûn*, en sorte que قولْ, سالْ et سيرْ deviennent قُلْ, سَلْ et سِرْ. La voyelle ne s'abrége en aucune façon. Lorsque, dans un mot, deux syllabes sourdes viennent à se suivre, la difficulté qu'il y a de prononcer distinctement les deux consonnes successives invite à faire subir au mot une modification qui, suivant la nature des consonnes, a pour résultat soit de rétablir une voyelle sonore dans la deuxième ou dans la première syllabe, soit de supprimer l'une des consonnes marquées du *djezm*. Ce phénomène, qu'on retrouve partout, est

notamment observé en arabe, où deux consonnes *djezmées* ne peuvent se suivre sans que l'un des trois changements indiqués plus haut se produise aussitôt. 1° Quand la première des deux consonnes *djezmées* est forte, une voyelle euphonique *a* ou *i* remplace le *djezm* de la deuxième; 2° lorsque, la première des deux consonnes *djezmées* étant forte, il est indispensable que le *djezm* persiste sur la seconde (on verra bientôt dans quelle circonstance), le *djezm* de la première consonne est remplacé par une voyelle sonore épenthétique, un ـُ généralement; 3° quand la première des deux consonnes est faible (ا, و, ى), elle disparaît complétement, et la deuxième consonne *djezmée*, abandonnant la place qu'elle occupait, remonte et vient prendre la place de la consonne disparue.

*Premier cas.* Dans les verbes géminés, par exemple, à la deuxième personne du masculin de l'impératif, les deux dernières radicales devraient être *djezmées;* exemple : مُدّْ = مُدْدْ. La première consonne *djezmée* étant forte, le second *djezm* est remplacé par une voyelle euphonique *a* ou *i* : مُدّْ devient مُدَّ ou مُدِّ, sans que sa mesure en soit altérée :

*Mō..*$d^{e}$*..*$d^{e}$ = *Mō..*$d^{e}$*..da* = *Mōd..da*

*Mō..*$d^{e}$*..di* *Mōd..di*

*Deuxième cas.* Il arrive quelquefois, à la fin d'un vers, ou, ce qui revient au même, dans la pause, que la dernière consonne *djezmée* doit conserver son *djezm.* Par exemple, si un vers se termine par le mot نَصْرٌ, au nominatif, et le vers suivant par قَصْرٍ, au génitif, la voyelle ُ ne pouvant rimer avec la voyelle ِ, la règle veut que ces deux voyelles soient supprimées. Mais comme les mots نَصْرْ et قَصْرْ présenteraient alors deux syllabes quiescentes consécutives, une voyelle épenthétique ُ vient remplacer le premier *djezm*, et on prononce نَصُرْ, قَصُرْ [1].

[1] Un nouveau phénomène se produit alors, phénomène sur lequel je reviendrai plus tard : l'ictus change de place et vient se fixer sur la voyelle épenthétique, de sorte qu'au lieu de *Nāsr, Qāṣr,* on a *Nasōr, Qaṣōr.* Il est intéressant de constater le même fait dans les langues slaves. En ancien russe, par exemple, « feu » se disait *ōgñi*, avec un *o* long pourvu de l'ictus. Le *i* final s'étant assourdi, et le mot étant devenu *ōgñ*$^{e}$, avec deux syllabes quiescentes successives *g*$^{e}$..*ñ*$^{e}$, un *o* épenthétique s'est introduit entre le *g* et le *ñ*, et l'ictus, disparaissant de la première syllabe, est venu se placer sur l'*o* épenthétique en l'allongeant. Le mot actuel est *ŏgōñ*$^{e}$ (prononcé *ăgōñ*$^{e}$). Quantité de mots russes suivent cette analogie. En ce qui concerne le déplacement de l'ictus, je me l'explique ainsi. Il y a évidemment réciprocité d'adaption entre l'ictus et les syllabes fermées. L'ictus donne naissance à des syllabes fermées, parce qu'il amène l'obscurcissement de la voyelle qui le suit et maintient la sonorité de la voyelle qu'il frappe. Inversement, toute syllabe fermée attire à elle un ictus, parce qu'étant généralement créée par lui elle est faite pour lui, si je puis m'exprimer ainsi, parce que le contraste que forment pour l'oreille sa syllabe sonore et sa syllabe sourde demande à être accusé le plus possible et appelle ainsi la présence de l'ictus.

*Troisième cas.* Dans les verbes concaves, à la deuxième personne du masculin de l'impératif, par exemple, les deux dernières radicales devraient être marquées du *djezm;* exemple : قُوْلْ. Mais comme il est difficile de faire entendre distinctement les deux syllabes وْ لْ, la première, وْ, s'élide, grâce à sa faiblesse, et la dernière syllabe, se rapprochant de la syllabe forte قُ, vient se substituer à la syllabe disparue, d'où la forme قُلْ. La forme primitive avait pour mesure :

*Qō..'e..l'*

La nouvelle forme est :

*Qō..l'* – ou *Qōl* –

Ainsi, la voyelle forte a conservé sa durée normale. Le mot a perdu une syllabe; mais la voyelle forte n'a pas varié. Toutefois, comme l'élément *'e* semble se fondre avec la voyelle forte, dans les groupes ـَا, ـُو, ـِي, comme cette voyelle paraît effectivement durer une longue et demie, nous pouvons, si l'on veut, accorder que le ـُو de قول représente une

voyelle homogène, et dire que lorsque قُوْل se change en قُلْ, la voyelle sonore réduit sa durée de la valeur d'une brève : telle est la cause de l'illusion acoustique par suite de laquelle le ـُ de قُلْ semble bref, comparé au ـُو de قُوْل [1].

Jusqu'ici, nos observations ont porté sur la troisième personne du masculin singulier de divers prétérits de la première forme, sur les formes فعال, فعول et فعيل, et sur quelques mots contenant une syllabe fermée par une consonne forte. Pouvons-nous maintenant, dans d'autres formes, telles que فَعَّلَ, فَعَّلَ, فِعِّلْ, مُفْتَعِلْ, signaler aussi l'existence d'une voyelle forte et longue qui ne soit pas indiquée par l'écriture? Cette question dépend naturellement de cette autre : les formes فَعَّلَ, فَعَّلَ, etc., reçoivent-elles un ictus fort?

Je n'hésite pas à répondre par l'affirmative. Outre

[1] A la fin d'un vers ou dans la pause, on rencontre souvent des mots tels que حَالْ, زَوجْ, رِيجْ, dont la voyelle finale a été élidée pour la rime, et qui, cependant, conservent la forme حالْ, زوجْ, ريجْ. Or, puisque dans ces formes le ا, le و et le ى persistent, puisque ces formes ne se changent pas en حَلْ, زُجْ, رِجْ, il faut en conclure qu'une voyelle épenthétique se place après la lettre de prolongation, à savoir : un ـَ pour le ا, un ـُ pour le و, un ـِ pour le ى, et que حالْ, زوجْ, ريجْ se prononcent حَاءَلْ, زُوءُجْ, رِيءِجْ. Je dis حَآءَلْ, زُوءُجْ, رِيءِجْ, et non حَاَلْ, زُوُجْ, رِيِجْ, parce que j'ai constaté que, dans ces exemples, l'ictus ne change pas de place (à l'inverse de ce qui se produit pour نَصْرٌ et قَصْرٌ), preuve que le ا, le و et le ى restent quiescents. En effet, l'ictus ne peut affecter qu'une syllabe pourvue d'une voyelle sonore. C'est évidemment la nature même des formes حالْ, زوجْ, ريجْ qui s'oppose à un déplacement de l'ictus.

qu'il serait bien singulier, comme je l'ai fait remarquer plus haut, que toute une classe de mots fût dépourvue d'ictus, on peut faire valoir encore les considérations suivantes. La forme فَعِل est très-certainement la même, à l'origine, que la forme فَاعِل (cf. مَلِك et مَالِك, أَرِبٌ = آرِب, etc.) : elle doit donc, comme فَاعِل, recevoir l'ictus sur la première syllabe. Quant aux noms d'action فَعَل et فِعِل, la preuve qu'ils ont également l'ictus sur la première syllabe, c'est qu'ils ont donné naissance aux formes فَعْل et فِعْل, dans lesquelles l'affaiblissement de la voyelle qui marque la seconde radicale atteste la force de la syllabe précédente. Souvent, en arabe, le même mot admet simultanément les deux prononciations فَعَل et فَعْل, فِعِل et فِعْل : c'est là un fait trop connu pour que je m'y arrête. La forme مُنْفَعِل, enfin, a très-certainement l'ictus sur la syllabe فَ. Prenons en effet le prétérit de la 7e forme, اِنْفَعَلَ. Ce prétérit doit recevoir l'ictus sur la syllabe فَ, car il est formé du primitif فَعَلَ, accentué fortement sur la première radicale, auquel s'est jointe une préformante نَ ou نِ, devenue نْ, précisément parce qu'elle se trouvait devant une syllabe forte. Si اِنْفَعَلَ est accentué *'nfá'ala*, il est clair que son nom d'agent, مُنْفَعِل, doit recevoir l'ictus sur la même syllabe : *Monfá'ilon*. Mais ce qui est vrai du prétérit et du nom d'agent de la 7e forme est vrai

aussi du prétérit et du nom d'agent de la 8^e forme, car celle-ci est formée de la même manière que la 7^e, sauf qu'il y a eu métathèse de la préformante تَ. La comparaison de l'arabe avec les autres langues sémitiques montre en effet que اِفْتَعَلَ est pour اِتْفَعَلَ, مُفْتَعِلٌ pour مُتْفَعِلٌ. Ainsi اِفْتَعَلَ et مُفْتَعِلٌ reçoivent l'ictus sur la syllabe qui occupe la place de la première radicale du primitif; on a : *'ftaʿala, Moftaʿilon.* Ajoutons que مُتْفَعِلٌ et مُفْتَعِلٌ renferment tous les deux le nom d'agent de la 1^re forme, فَاعِلٌ, lequel est accentué fortement sur la syllabe فَ. Puis donc que فَعِلَ, فَعَلَ, فَعِلٌ, مُفْتَعِلٌ ont respectivement l'ictus sur les syllabes فَ, فِ et تَ, il faut bien en conclure que ces syllabes contiennent une voyelle longue. Un tel résultat, en ce qui concerne les formes trilitères, n'a rien qui doive nous étonner. On voit par là que les mots arabes à trois radicales se divisent en deux classes, ceux qui ont l'ictus sur la première syllabe, comme فَعِلٌ, فَعَلٌ, فِعِلٌ, فَعْلٌ, et ceux qui l'ont sur la seconde, comme فعال, فعول, فعيل. On avait déjà observé deux classes de mots trilitères, les uns ayant l'accent *tonique* sur la première syllabe, les autres l'ayant sur la seconde. A cette observation nous ajoutons que, dans les mots susdits, l'*ictus* coïncide avec l'accent tonique, et, de plus, qu'il produit toujours le même effet, qui est d'allonger la voyelle qu'il frappe [1].

[1] Schultens avait déjà reconnu que dans les mots trilitères, quand

Il reste cependant encore un point à éclaircir. Je faisais remarquer plus haut que les grammairiens arabes n'ont distingué les voyelles longues que lorsqu'elles sont suivies de la syllabe furtive *'e*, et j'en concluais que, dans les formes فَعَّال, فَعُّول et فَعِّيل, la longue offre toujours ce caractère. On sait, de plus, que les syllabes ـَا, ـُو, ـِي, frappées de l'ictus, durent au moins une longue et demie. De là il semble résulter que, dans les formes فَعَلَ, فَعَّلَ, فَعِلَ, مُفْتَعِلُ, fortement accentuées sur la première radicale de la racine où sur la lettre qui en tient lieu (dans مُفْتَعِلُ pour مُتْفَعِلُ), la voyelle forte ne dure jamais plus d'une longue normale; car si elle dépassait cette durée, sa partie faible s'assourdirait en *'e* (cf. page 65, note 1), et on devrait alors noter la voyelle totale : ـَا, ـُو ou ـِي, comme dans فَعَال, فَعُول et فَعِيل. D'autre part, certaines formes qui reçoivent l'ictus sur la première radicale contiennent une lettre de prolongation, par exemple le nom d'agent de la 1re forme, فَاعِلُ, le prétérit actif et le prétérit passif de la 3e forme, فَاعَلَ, فُوعِلَ; ce qui prouve que, dans ce cas, la voyelle forte dure au moins une longue et demie. Nous sommes donc con-

la seconde syllabe ne contient pas de lettre de prolongation, la première syllabe est longue; seulement, il attribuait cet allongement à l'accent tonique. . . « ope accentus tonici ad antepenultimam perpetuo locandi, longas ibi praestare valuerit syllabas citra insertionem *Matrum Lectionis.* » Cf. *Clavis dialect.* dans les *Rudim. ling. arab.*, p. 325. Il prouve cette assertion par la comparaison de l'arabe avec l'hébreu.

duits à examiner si, dans les mots fortement accentués sur la première radicale de la racine, la voyelle forte ne peut durer plus d'une longue normale quand elle est seulement représentée par le *fatha*, le *ḍhamma* ou le *kesra*.

C'est le contraire que nous avons à constater. Tout nom et tout verbe arabe nous offre un double rhythme, suivant qu'il est déterminé ou indéterminé, pourvu d'une désinence forte ou d'une désinence faible. J'établirai, en effet, quand je traiterai avec détail du rhythme des mots, que, pour la déclinaison, les désinences casuelles indéterminées ـٌ, ـً, ـٍ reçoivent un ictus, l'ictus sous-fort, et que les désinences casuelles déterminées ـُ, ـَ, ـِ n'en reçoivent pas, et conséquemment sont faibles; pour la conjugaison, que les désinences ـَ, ـَتْ du prétérit sont faibles, c'est-à-dire privées d'ictus, et que les désinences ـْتَ, ـَا, ـُوا, ـْتُمْ, etc., sont fortes, c'est-à-dire pourvues d'un ictus; à l'aoriste et au subjonctif, enfin, que les désinences du singulier ـُ et ـَ sont faibles; fortes les désinences du duel et du pluriel ـَانِ et ـَا, ـُونَ et ـُوا, ainsi que la désinence ـِينَ, ـِي de la deuxième personne du féminin singulier. Or, cela est manifeste, le rhythme d'un mot ne saurait être le même quand il a deux ictus (temps fort et temps sous-fort), et quand il n'en possède qu'un (temps fort); d'où il résulte, comme je le disais précédemment, que tout nom et tout verbe arabe se présente à nous sous deux formes rhythmiques

distinctes. Mais nous savons que la longueur apparente de la syllabe forte d'un mot dépend précisément du rhythme général de ce mot. Donc la voyelle forte de tout nom et de tout verbe arabe est susceptible de recevoir une double valeur[1], suivant que le nom ou le verbe est construit d'après l'un ou l'autre des deux rhythmes précédemment désignés. A cette règle, il n'y a qu'une seule exception, sur laquelle je reviendrai bientôt.

Prenons la forme indéterminée فَعُولٌ (= فَعَالٌ et فَعِيلٌ) et la forme déterminée فَعُولُ (= فَعَالُ et فَعِيلُ). Dans la première forme, la syllabe لٌ, étant forte, puisqu'elle contient la désinence forte ٌ, doit commencer le temps sous-fort; conséquemment, la syllabe عُو, qui porte le temps fort, doit remplir toute la première demi-mesure, c'est-à-dire un intervalle de deux longues. Dans la seconde forme, au contraire, la syllabe لُ est faible (car elle contient la désinence faible ُ,) et ne peut commencer le temps sous-fort. Il faut donc qu'elle termine la première demi-mesure, ce qui restreint de la valeur d'une brève (لُ) la durée primitive de la syllabe عُو :

*Fa..ʿouou'e..lôn* – *Fa..ʿoû...lo* – ou à deux temps *Fa..ʿoû..lo*

[1] Qu'on ne se méprenne pas sur ce que j'entends par la double

La voyelle forte a donc pour durée totale tantôt l'espace de deux longues (*ouou'e*), tantôt l'espace d'une longue et demie (*ou'e* = *ou*). Dans les deux cas, elle reste suivie de l'élément faible *'e*, ce qui explique qu'elle soit toujours notée ـُو [1].

Passons maintenant à la forme indéterminée فَعِلٍ (= فَعَلٍ, فَعِلٍ et تَعِلٍ dans مُفْتَعِلٍ) et à la forme déterminée فَعِلُ (= فَعَلُ, فَعِلُ et تَعِلُ dans مُفْتَعِلُ). Cette dernière n'ayant point de temps sous-fort, sa syllabe forte فَ et ses deux syllabes faibles عِلُ doivent remplir la première demi-mesure, absolument comme pour les prétérits de la forme فَعَلَ; ce qui nous donne :

| ♪ ♬ ♬ |

*Fā..ʿi..lo*

| — ᴗ ᴗ |

valeur de la voyelle forte : la voyelle forte n'a jamais par elle-même que la durée d'une longue normale. Il s'agit donc ici non-seulement de la valeur réelle de la voyelle forte, mais encore de sa durée apparente, consistant en ce que l'élément faible qui peut suivre la vraie longue semble se fondre avec elle.

[1] Cette légère différence de quantité avait échappé aux premiers grammairiens arabes; ils ne connurent que la longue vague et ne cherchèrent point à en évaluer la durée. Plus tard, les lecteurs du Koran distinguèrent jusqu'à sept espèces de longues; mais comme ils n'avaient aucun moyen précis pour en mesurer la longueur, les évaluations diverses qu'ils en donnent ne sauraient être considérées comme rigoureuses. D'ailleurs, chaque lecteur du Koran avait son système. Cf. *Diction. of the technical terms*, etc. *voce* مَدّ.

Mais que la syllabe لُ, par la substitution de la désinence forte ـٌ à la désinence faible ـُ, vienne à recevoir un ictus, il est clair que la syllabe لٌ passe dans la seconde moitié d'une mesure à quatre temps, comme la syllabe لٌ de فَعُولٌ, et que les syllabes فَعِ ont à remplir la première moitié de la mesure, soit la valeur de deux longues. La syllabe عِ, étant faible, a la valeur d'une brève. Il reste donc pour la syllabe forte la durée d'une longue et demie, dont nous ne connaissons pas la composition :

*Fa..ʿi..lōn* –

Puisque la voyelle *a* de *Fa* doit remplir l'intervalle d'une longue et demie, il semble qu'elle devrait se comporter comme le *ou* de فَعُولُ, à savoir, se décomposer en un élément fort *a* durant une longue, et en un élément faible *'e* durant une brève. Mais, dans ce cas, on aurait sans doute orthographié le mot : فاعِلٌ, au lieu de l'écrire فَعِلٌ. Quelle est la cause de cette singularité? La voici, selon moi. Quand la voyelle forte est placée dans la seconde syllabe d'un mot trilitère, elle ne dure jamais moins d'une longue et demie (cf. plus haut ce qui est relatif à فعولٌ et à فعولُ). Au contraire, quand elle se trouve dans la première

syllabe, elle dure tantôt une longue normale (exemple : فَعَلَ, فَعِلَ), tantôt une longue et demie (فَـعِـلَ). Les Arabes prirent donc l'habitude de faire suivre de l'élément *'e* la voyelle forte de la *seconde syllabe*, la durée de la syllabe qui la contient le permettant toujours. Lorsque la voyelle forte se trouvait dans la *première syllabe* d'un mot déterminé ou d'un verbe à désinence faible, cette voyelle ne durait qu'une longue normale, et, par conséquent, l'élément *'e* ne pouvait se faire entendre à sa suite (*Fāʿala*, *Fāʿilo*, *Moftāʿilo*). Les Arabes conservèrent à la voyelle cette prononciation pure, même dans le cas où une désinence forte venait s'ajouter au mot. Mais comme le rhythme exigeait alors que la syllabe forte remplît l'intervalle d'une longue et demie, un silence équivalent à une brève se produisait entre la voyelle forte et la syllabe suivante. On prononçait donc comme je le figure les mots فَعِلٌ et مُفْتَعِلٌ, par exemple :

*Fā – ʿi… lŏn –*    *Mof.. tā – ʿi… lŏn –*

Or, si l'on cherche à émettre dans ces conditions les syllabes *Fā* et *tā*, on s'aperçoit que la voyelle *ā*, suivie d'un silence, produit sur l'oreille une impression toute particulière : le son est enlevé, *piqué*, comme on dit en musique, et la voyelle ne semble

pas plus longue (elle ne l'est pas, en effet) que dans *Fáʿala*, *Fáʿilo*, etc. (mesure | ⏗ ⏑ ⏑ |). Cette explication, outre qu'elle se vérifie dans la pratique[1], est encore confirmée par une observation d'un autre genre. Les voyelles *a*, *o* et *i*, longues normales, n'avaient pas le même timbre quand elles étaient isolées ou accompagnées d'un silence, ce qui a lieu dans la première syllabe des mots trilitères, et quand elles étaient suivies de l'élément *ʾe*, c'est-à-dire dans la seconde syllabe. La comparaison avec l'hébreu le montre clairement. Ainsi, tandis que le *fatha* long des formes arabes فَعَلَ, فَعْل (accentuées fortement sur la première syllabe) est représenté en hébreu par un *a* long (פָּעַל, פֶּעֶל) ou par un *è* long (le *ségol* accentué : מֶלֶךְ), le même *fatha*, suivi de *ʾe*, de la forme فَعَال (accentuée fortement sur la deuxième syllabe) est représenté en hébreu par un *o* long (קָטוֹל). Le *dhamma* long de la première radicale se prononce *o*, en arabe, et correspond généralement à un *o* hébreu; le *dhamma* long de la seconde radicale se prononce *oû*, en arabe, et correspond également à un *oû* en hébreu. Le *kesra* long de la première syllabe répond au *tséré* (*é* long) de l'hébreu; dans la seconde syllabe, il répond, en hébreu, au *khireq* (*î* long). Cette différence de timbre me paraît indubitablement résulter de la différence que j'ai admise dans la composition

[1] Un Arabe de Damas à qui j'ai fait prononcer à dessein les mots sur lesquels je voulais expérimenter, émettait la voyelle forte de la façon que j'indique, en la faisant suivre d'un court silence.

de la longue, suivant qu'elle appartient à la première ou à la seconde syllabe de la racine. On conçoit même que l'instinct populaire ait mis à profit ces nuances vocaliques pour distinguer des formes primitivement identiques. Ainsi, la forme فَعِلٌ se prononçait avec un silence après la voyelle forte quand elle était adjectif ou substantif; elle se prononçait avec un ʾ*e* à la suite de la voyelle forte quand elle était nom d'agent : فاعِلٌ. De là l'orthographe مَالِكٌ « celui qui possède », et مَلِكٌ « roi [1] ». Ce serait encore pour distinguer la troisième forme verbale de la première qu'on aurait prononcé celle-là فَاعَلَ, au passif فُوعِلَ, celle-ci فَعَّلَ, فُعِّلَ.

Je parlais plus haut d'une exception à la règle de la double valeur de la voyelle forte. Cette exception nous est offerte par les mots dans lesquels une consonne forte quiescente suit la voyelle qui porte l'ictus. Prenons, en effet, le nom d'action déterminé قَتْلُ. L'ictus tombe sur la syllabe قَ, dont la voyelle dure une longue juste; les syllabes faibles suivantes, تْلُ, ont chacune la durée d'une brève; d'où la mesure :

| ♩ ♪ ♪ | ou | ♩. ♪ |
|---|---|---|
| *Qā..tᵉ..lo* | ou | *Qāt...lo* |
| – ◡ ◡ | | ◡ ◡ |

[1] Je ne parle pas des cas où فَعِلٌ est simplement une variante orthographique de فاعِل, comme dans حَرِث pour حَارِث.

Qu'arrivera-t-il si nous remplaçons la désinence faible ـُ par la désinence forte ـٌ ? La syllabe لٌ va passer dans la seconde demi-mesure, et les syllabes قَتْ devront remplir toute la première demi-mesure, soit l'intervalle de deux longues. La syllabe faible تْ a la valeur d'une brève : il reste donc la valeur d'une longue et demie pour la voyelle forte de la syllabe قَ. Cette longue et demie ne peut être décomposée que de deux façons, soit en une longue normale suivie de l'élément sourd *ʾe*, comme le اَ de قَاتِلٌ, soit en une longue normale suivie d'un silence, comme le ـَ de فَعَلٌ. Dans le premier cas, la syllabe قَتْ devient donc *Qā..ʾe..tᵉ;* dans le second cas, elle devient *Qā-tᵉ* (le trait représentant un silence égal à une brève). Mais nous avons vu que deux consonnes quiescentes successives ne peuvent coexister en arabe, et que, quand la première des deux quiescentes est une consonne faible, ا, و ou ى, elle disparaît et est remplacée par la deuxième quiescente. C'est pourquoi قَوْلْ, mesure | ⏑́ ⏑ |, se change en قَلْ, mesure | ⏑́ ⌒ | (cf. p. 116). D'autre part, le silence du groupe *Qā-tᵉ* étant l'absence totale de consonne et de voyelle, on peut évidemment l'envisager comme jouant le rôle de syllabe quiescente : le silence est, pour ainsi dire, le dernier terme de la quiescence. Par conséquent, en vertu de la règle d'euphonie énoncée ci-dessus, les deux groupes :

*Qā..'e..t*[e] et *Qāt – t*[e]

se changent uniformément en :

*Qā..t*[e] – *Qāt* –

Plaçons maintenant dans la seconde moitié d'une mesure à quatre temps la syllabe لٌ de قَتْلٌ, laquelle reçoit l'ictus sous-fort; nous obtenons la figure suivante :

*Qāt – lōn –*

qui nous montre 1° que les deux syllabes composées du mot قَتْلٌ sont séparées, dans la prononciation, par un silence égal à une brève[1]; 2° que la durée de la voyelle qui porte le temps fort reste la même,

[1] On avait déjà observé que lorsqu'un mot est formé de deux syllabes composées, les Arabes, en le prononçant, font sentir un court temps d'arrêt entre les deux syllabes. Nous parvenons théoriquement à la même conclusion.

aussi bien dans la forme déterminée قَتْلُ que dans la forme indéterminée قَتْلٌ, ce qu'il s'agissait d'établir.

On me pardonnera cette digression; elle était nécessaire à la discussion des variantes que présentent les pieds فَاعِلُنْ , فَاعِلَاتُنْ , مُسْتَفْعِلُنْ et فَعُولُنْ , et je l'ai d'ailleurs abrégée autant que possible, ne m'occupant que des points indispensables à ma démonstration. Je crois n'avoir omis rien d'essentiel et pouvoir revenir sans plus tarder aux variantes فَعِلُنْ, فَعِلَاتُنْ, مُسْتَعِلُنْ et فَعُولُ.

### § 6. Rhythme et mesure des pieds qui semblent avoir perdu un temps fort.

Puisque la forme فَعِلٌ est équivalente à فَاعِلٌ, la première ayant pour mesure :

*Fā – ʿi... lōn –*

et la seconde :

*Fā... ʿi... lōn –*

il doit en être de même pour les pieds فَعِلُنْ et فَاعِلُنْ,

qui sont identiques aux formes grammaticales فَعِلْ et فَاعِلْ. Ces deux pieds ne diffèrent que par l'élément qui suit la voyelle forte. D'un autre côté, il y a, sans contredit, le même rapport entre فَعِلَاتُنْ et فَاعِلَاتُنْ qu'entre فَعِلُنْ et فَاعِلُنْ. La mesure respective de فعلاتن et de فاعلاتن est donc :

*Fā – ʿi..lā..ton* et *Fā...ʿi..lā..ton*

formes parfaitement équivalentes. Enfin, مُسْتَعِلُنْ est identique au nom d'agent مُفْتَعِلْ[1], et, comme lui, a pour mesure (cf. p. 125) :

*Mos..tā – ʿi...lōn –*

Or, la mesure du primitif مُسْتَفْعِلُنْ est, on le sait :

*Mos..tāf..ʿi..lōn*

[1] Aussi les métriciens arabes appellent-ils مُفْتَعِلُنْ la variante مُسْتَعِلُنْ.

*Mostă-ʿilōn* et *Mostăfʿilōn* ont donc aussi la même mesure [1].

En résumé, si les pieds *Fă-ʿilōn*, *Fă-ʿilāton* et *Mostă-ʿilōn* ou *Moftă-ʿilōn* sont fréquemment substitués aux primitifs *Făʿilōn*, *Făʿilāton* et *Mostăfʿilōn*, c'est que, par là, on n'introduit aucun changement essentiel dans le vers, ces pieds offrant un rhythme et une mesure équivalents.

J'aborde maintenant la question de la variante فَعُولُ et de plusieurs autres variantes dont nous n'avons pas encore parlé.

Ce ne sont pas seulement les mots trilitères des formes فَعْلٌ, فَعَلٌ, فِعِلٌ, فُعُلٌ, etc. qui ont l'ictus fort sur la première radicale. Tout mot composé dont les syllabes présentent la même disposition reçoit aussi l'ictus sur sa première syllabe. Ainsi, la conjonction وَ, isolée, est dépourvue d'ictus, et sa voyelle, conséquemment, brève. Mais que ce وَ vienne à s'attacher, par exemple, à لَهَا (à elle), aussitôt on obtient un nouveau mot, وَلَهَا, qui se prononce comme s'il était la troisième personne masculine du duel du verbe وَلَهَ, c'est-à-dire que l'ictus fort vient frapper le وَ et contraint sa voyelle à s'allonger. De la sorte, وَلَهَا (mot composé de وَ, لَ et هَا) s'assimile, pour

[1] Et, de même que *Mostăfʿilōn*, *Mostăʿilōn* admet deux notations : et . Cf. p. 79.

le rhythme et la mesure, à فَعِلُنْ. Nous avons plusieurs preuves de ce fait : la première est qu'en poésie nous voyons en effet des composés tels que وَلَهَا , وبِمَا, وَاذَا, et d'autres analogues, بِهِم, لَكُمْ [1], etc. personnifier le pied فَعِلُنْ = فَاعِلُنْ; la seconde est que وَ, lorsqu'il précède هُوَ et هِيَ, amène souvent l'assourdissement des voyelles ـُ et ـِ de ces pronoms, ce qui a pour effet de transformer وَهُوَ en وَهْوَ et وَهِيَ en وَهْيَ. Or, cet assourdissement ne saurait avoir lieu si la conjonction وَ ne recevait l'ictus devant les mots هُوَ et هِيَ; car on a vu que lorsqu'une voyelle sonore devient sourde au milieu d'un mot, il faut généralement attribuer cet affaiblissement à la présence d'un ictus dans la syllabe précédente. Et, réciproquement, si وَ reçoit dans ce cas l'ictus, ce ne peut être que parce qu'il se trouve alors placé devant deux autres syllabes sonores, comme le فَ de فَعَلَ, par exemple. Ce n'est pas tout. Puisque le sentiment rhythmique des Arabes les portait à accentuer fortement toute syllabe sonore qui se trouvait en précéder deux autres, soit dans un mot simple, soit dans un mot composé [2], le même fait ne pouvait-il pas se reproduire quand

[1] On sait que les affixes هِم, هُمْ et كُمْ se prononcent هُمُو, هِمِي, et كُمُو.

[2] Effectivement, dans فَعِلَ, فَعَلَ, مُفْتَعِلَ, et dans وَلَهَا, بِهِم, etc., les syllabes fortes فَ, تَ, وَ, بِ sont placées devant deux autres consonnes mues.

cette disposition de syllabes avait lieu, non plus dans le même mot, simple ou composé, mais par la rencontre de deux mots dans le vers? Par exemple, dans le premier hémistiche du second vers du *Hamâsah* :

إِذًا لَقَامَ بِنَصْرِى مَعْشَرٌ خُشُنٌ

dont la mesure est مُتَفْعِلُنْ فَعِلُنْ مُسْتَفْعِلُنْ فَعِلُنْ[1], le mot إِذًا avec les syllabes لَقَا de لَقَامَ forme le pied مُتَفْعِلُنْ, et les syllabes suivantes مَ بِنَصْ nous offrent précisément une succession de trois syllabes sonores, *ma*, *bi*, *naṣ*, lesquelles constituent, par accident, un mot artificiel, مَبِنَصْ = فَعِلُنْ. N'est-il pas vraisemblable que les Arabes traitaient ce mot artificiel d'après les règles de la prononciation des formes de leur langue? Le contraire seul pourrait nous étonner, et tout concourt à démontrer la vérité de l'hypothèse que je propose. D'abord, c'est précisément de la même façon que dans les mots composés وَمَكَا, وَإِذَا, la conjonction وَ prend un ictus : c'est parce que le mot وَ s'est trouvé précéder deux autres syllabes sonores que d'inaccentué il est devenu accentué; c'est parce que dans le mot suivant مَكَا la première syllabe était faible que ce mot s'est attaché à la conjonction وَ. Ensuite, sans sortir de l'hémistiche précité, nous

[1] مُتَفْعِلُنْ est le nom technique du pied مَفَاعِلُنْ, quand ce dernier, comme ici, est une variante de مُسْتَفْعِلُنْ. Sur cette variante, conf. page 85.

voyons le mot خُشُنٌ, dont le rhythme est *Khŏ-schonŏn* | ⌒ ᴗ ⌒ ⌒ |, car خُشُنٌ est construit sur le modèle فُعُلٌ = فَعِلٌ, nous voyons ce mot, dis-je, faire pendant au mot artificiel مَبِنَصٌ. De plus, si l'on n'admet pas que مَبِنَصٌ a pour rhythme *Mā-binaṣ* | ⌒ ᴗ ⌒ ⌒ |, la mesure de l'hémistiche est complétement faussée; car les syllabes مَبِ étant, dans ce cas, dépourvues d'ictus, un des ictus forts de l'hémistiche disparaît, ce qui a pour conséquence ultérieure de transformer les ictus forts des pieds qui suivent مَبِنَصٌ en ictus sous-forts et réciproquement, en vertu de cette loi que les temps forts doivent alterner avec les temps sous-forts. En effet, notre hémistiche appartient au mètre *Basîṭ;* sa transcription régulière est :

*Motăfᶜilŏn – Fā–ᶜilŏn Mostăfᶜilŏn – Fā–ᶜilŏn –*

Or supposons que le mot artificiel *Mabinaṣ*, qui forme le premier *Fā-ᶜilŏn*, n'ait point d'ictus sur la syllabe *Ma*, il est clair que *Fā-ᶜilŏn* devient *Faᶜilŏn*, et que nous obtenons le schema suivant :

*Motăfᶜilŏn Faᶜilŏn Mostăfᶜilŏn – Fā-ᶜilŏn –*

dans lequel les trois derniers pieds sont accentués irrégulièrement : *Faᶜilŏn*, *Mostăfᶜilŏn*, *Fā-ᶜilŏn*, alors qu'ils devraient toujours conserver la forme *Fā-ᶜilŏn* et *Mostăfᶜilŏn*.

Ajoutons que si dans ce *Basîṭ* les mots artificiels doivent être assimilés aux formes de la langue, le même fait ne peut manquer de se reproduire dans tout autre mètre. Or c'est justement ce qui a lieu. Partout où une syllabe sonore vient à précéder deux autres syllabes sonores, dont la première est faible, cette syllabe peut recevoir un ictus. Par exemple, dans le *Ṭawîl*, il arrive fréquemment que le pied فعولن est remplacé par فَعُولُ. Est-ce à dire que le pied primitif perd l'ictus sous-fort, qu'au lieu de *Faʿouou'e-lōn*, nous avons *Faʿoulo*? Nullement. Le pied فعولُ est nécessairement suivi, dans le *Ṭawîl*, du pied مَفَاعِيلن ou de sa variante مَفَاعِلن; par conséquent, la syllabe sonore لُ se trouve placée devant deux autres syllabes sonores مَفَا, dont la première est faible : elle reçoit donc un ictus et فعولُ reste identique pour la mesure à فعولن. Il en est ainsi dans tous les autres mètres, où l'on constate toujours que : *dès qu'une syllabe sonore (consonne mue) est suivie de deux autres syllabes de même nature (deux consonnes mues), ladite syllabe est susceptible de recevoir un ictus prosodique. Il suffit pour cela que la syllabe qui la précède et celle qui la suit soient toutes deux placées dans un temps faible, ou en termes plus généraux, que ladite syllabe soit précédée et suivie d'un temps faible*[1]. L'importance de cette

[1] Cela parce qu'un ictus ne peut exister qu'à condition d'être placé entre deux temps faibles. Il suit de là que si la première de trois syllabes sonores consécutives est précédée immédiatement d'un

remarque n'échappera sans doute à personne, car elle donne la clef de bien des changements apparents que subissent les pieds. Ainsi, dans le *Radjaz*, le pied مُسْتَفْعِلُنْ peut devenir مُتَعِلُنْ. Nos traités disent en pareil cas que – – ᴗ – se change en ᴗ ᴗ ᴗ –. Pour nous, considérant que la syllabe sonore تَ [1] de مُتَعِلُنْ est placée devant deux consonnes mues عِلُ, nous disons qu'elle reçoit un ictus, l'ictus fort, car l'ictus sous-fort est réservé à la syllabe لُنْ, de sorte que مُتَعِلُنْ a pour transcription *Motā-ʿilōn* et pour notation :

♪ | ♩ 𝄾 ♪ ♩. 𝄾 |

*Mo..tā – ʿi...lōn –*

ᴗ | ⁀ ᴗ ᴗ ⁀ |

temps fort, elle ne prend pas l'ictus, et même, comme on le verra plus tard, le perd si elle en était pourvue. Je donnerai, à la fin du livre II, les règles pratiques au moyen desquelles on sait quand une syllabe brève placée devant deux autres syllabes mues doit recevoir un ictus prosodique, et quand, au contraire, elle doit rester faible.

[1] Quand un mot, comme مُتَعِلُنْ, présente *quatre* syllabes sonores consécutives (*Mo, ta, ʿi, lo*), la règle énoncée plus haut ne s'applique, bien entendu, qu'à la seconde de ces syllabes (*ta*), car, en vertu de la règle, la syllabe qui précède l'ictus doit être faible. On ne peut donc supposer que la syllabe *Mo* reçoive un ictus prosodique. Cette syllabe est, du reste, suivie non de *deux* consonnes mues, comme le veut ma règle, mais de *trois*. Aussi, quand un prétérit tel que ضَرَبَ, qui reçoit l'ictus sur la première syllabe, s'adjoint un pronom affixe, هَا, par exemple, l'ictus de la première syllabe passe sur la seconde : on prononce *ḍharā-bahā* et non *ḍhārabahā*.

*Motā-ʿilōn* est donc ainsi équivalent à *Motāfʿilōn* ◡ | ◡◡◡◡◠ | qui, lui-même, est l'équivalent de *Mostāfʿilōn* – | ◡◡◡◡◠ |; cf. page 134, note 1. — Dans le *Ṭawîl* et dans le *Wâfir*, les pieds مفاعيلن et مُفَاعَلْتُنْ (pour مُفَاعَلَتُنْ) revêtent parfois les formes مَفَاعِيلُ, مُفَاعَلْتُ. Mais les syllabes لُ et تُ n'en sont pas moins traitées comme recevant un ictus, parce que مفاعيلُ et مُفَاعَلْتُ sont respectivement suivis dans le vers des pieds فَعُولُن et مُفَاعَلْتُن, en sorte que les syllabes لُ et تُ placées devant deux autres consonnes mues فَعُ et مُفَ offrent une succession de trois syllabes sonores, dont la première est située entre deux temps faibles (le عي de مفاعيلن et le وْ de فعولن; le عَلْ et le مُ de مفاعلتن). Même observation pour le *Motaqârib*, où le pied فعولُنْ devient souvent فعولُ; car le لُ de فعولُ est nécessairement suivi dans ce mètre d'un autre فَعُولن ou فَعُولُ, en sorte que فَعُ لُ forme une succession de trois syllabes sonores dont la première est placée entre deux temps faibles (la seconde partie du عو et le وْ de فعولن). Et la règle donnée plus haut ne souffre pas d'exception. Dans aucun des mètres que nous a transmis l'ancienne poésie arabe, nous ne rencontrons les variantes فعولُ, مفاعيلُ, مفاعَلْتُ, et en général les voyelles qui doivent recevoir un ictus prosodique, employées autrement que devant un pied commençant par deux syllabes sonores, dont

la première faible. Des successions telles que مفاعيلُ فاعِلاتن, où la syllabe لُ, qui devrait recevoir un ictus prosodique, est placée devant une seule syllabe sonore, et de plus fortement accentuée, de telles successions, dis-je, sont inconnues aux poëtes antéislamiques ou contemporains des premiers temps de l'Islâm. Aussi les voyons-nous figurer exclusivement dans certaines variétés de mètres nouveaux, dont ces poëtes ne firent jamais usage (*Modhâriʿ*, *Moqtadhab*, *Modjtass*).

On ne saurait douter un seul instant que ces variétés ne soient tout artificielles. Quelque théoricien mal avisé, Khalîl, apparemment, constatant que dans les mètres anciens on pouvait remplacer, par exemple, le pied مفاعيلن par le pied مفاعيلُ, n'aura pas pris garde aux conditions requises pour que l'emploi en fût légitime, et il l'aura autorisé devant tous les pieds indistinctement. Je reviendrai plus tard sur ce point.

J'ai maintenant épuisé tout ce qui concerne les modifications des pieds à l'intérieur du vers. Pour résumer cette discussion, je vais dresser une liste des pieds primitifs, avec les variations qu'ils admettent, après quoi j'examinerai quelques autres modifications qu'on observe à la fin et au commencement des vers. J'adopte pour ce tableau l'ordre dans lequel on a trouvé rangés les pieds primitifs aux pages 82-83. En face de ma notation, je place la transcription usuelle. On pourra juger ainsi de la distance qui sépare de l'ancien système la théorie que je défends.

## PREMIÈRE CLASSE.

### 1. Pied فاعلن.

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| فَاعِلُنْ | \| ♩. ♬ ♩. 𝄾 \| | \| ◡ ◡ ◡ ⌒ \| | — ◡ — |
| فَعِلُنْ | \| ♩ 𝄾 ♬ ♩. 𝄾 \| | \| ⌒ ◡ ◡ ⌒ \| | ◡ ◡ — |
| فَعْلُنْ [1] | \| ♩. 𝄾 ♩. 𝄾 \| | \| ◡ ⌒ ◡ ⌒ \| | — — |

### 2. Pied فاعلاتن.

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| فَاعِلَاتُنْ | \| ♩. ♬ ♩ ♩ \| | \| ◡ ◡ — — \| | — ◡ — — |
| فَاعِلَاتْ | \| ♩. ♬ ♩. ♬ \| | \| ◡ ◡ ◡ ◡ \| | — ◡ — ◡ |
| فَعِلَاتُنْ | \| ♩ 𝄾 ♬ ♩ ♩ \| | \| ⌒ ◡ — — \| | ◡ ◡ — — |
| فَعِلَاتْ | \| ♩ 𝄾 ♬ ♩. ♬ \| | \| ⌒ ◡ ◡ ◡ \| | ◡ ◡ — ◡ |

[1] Les deux premières formes se notent | ◡ ◡ — ○ | et | ⌒ ◡ — ○ | au milieu d'un vers, devant un pied commençant par une syllabe composée. Cf. p. 82. Sur la mesure de فَعْلُ = قَتْلُ, cf. p. 129.

# DEUXIÈME CLASSE.

## Ire SUBDIVISION.

### 1. Pied فعولن.

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| فَعُولُنْ | | ∪ \| — — ∪ ∩ \| | ∪ — — |
| [1] فَعْلُنّ | | ∪ \| ∪ ∩ ∪ ∩ \| | ∪ — — |
| فَعُولُ | | ∪ \| — — ∩ ∩ \| | ∪ — ∪ |
| فَعْلُّ | | ∪ \| ∪ ∩ ∩ ∩ \| | ∪ — ∪ |

### 2. Pied مفاعيلن.

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| مَفَاعِيلُنْ | | ∪ \| — — ∪ ∩ \| | ∪ — — — |
| مَفَاعِلُنْ | | ∪ \| ∪ ∪ ∪ ∩ \| | ∪ — ∪ — |
| مَفَاعِيلُ | | ∪ \| — — ∩ ∩ \| | ∪ — — ∪ |

[1] Cf. p. 87.

3. Pied مُفَاعَلَتُنْ.

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| مُفَاعَلَتُنْ | | | ∪ — ∪ ∪ — |
| مُفَاعَلْتُنْ ou مَفَاعِيلُنْ | | | ∪ — — — |
| مَفَاعِلُنْ | | | ∪ — ∪ — |
| مُفَاعَلْتْ ou مَفَاعِيلْ | | | ∪ — — ∪ |

2e SUBDIVISION.

1. Pied مستفعلن.

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| مُسْتَفْعِلُنْ | | | — — ∪ — |
| مُسْتَعِلُنْ ou مُفْتَعِلُنْ | | | — ∪ ∪ — |

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| مُتَفْعِلُنْ ou مَفَاعِلُنْ | [illegible] | [illegible] | ⏑ – ⏑ – |
| مُتَعِلُنْ ou فَعَلَتُنْ [1] | [illegible] | [illegible] | ⏑ ⏑ ⏑ – |

2. Pied مُتَفَاعِلُنْ.

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| مُتَفَاعِلُنْ | [illegible] | [illegible] | ⏑ ⏑ – ⏑ – |
| مُتْفَاعِلُنْ ou مُسْتَفْعِلُنْ | [illegible] | [illegible] | – – ⏑ – |

[1] Au milieu d'un vers, placées devant un pied commençant par nne syllabe composée faible, ces quatre formes modifient leur syllabe *lōn* ⏑ ◠ en *lōn* – ○. Cf. p. 78.

| NOM TECHNIQUE. | NOTATION MUSICALE. | NOTATION MÉTRIQUE. | NOTATION USUELLE. |
|---|---|---|---|
| مُتْفَعِلُنْ ou مُفْتَعِلُنْ | ♪ \| ♪ 𝄽 ♫ ♪ . 𝄽 ‖ | — \| ⌒ ∪ ∪ ⌒ \| | — ∪ ∪ — |
| مُفَاعِلُنْ [1] | ♫ \| ♩ . ♫ ♪ . 𝄽 ‖ | ∪ \| ∪ ∪ ∪ ⌒ \| | ∪ — ∪ — |

Les détails que j'ai donnés antérieurement sur ces pieds me dispensent d'entrer dans de nouvelles explications; je passe donc, sans m'y arrêter plus longuement, à l'examen des quelques autres changements dont je n'ai point encore parlé.

§ 7. Des modifications que subissent les pieds à la fin du vers pour marquer la pause.

Tout vers arabe est formé de deux hémistiches comprenant chacun le même nombre de pieds. Par exemple, le *Ṭawil* normal s'obtient en répétant deux fois par hémistiche les pieds فعولن et مفاعيلن :

| DEUXIÈME HÉMISTICHE. | PREMIER HÉMISTICHE. |
|---|---|
| فعولن مفاعيلن فعولن مفاعيلن | فعولن مفاعيلن فعولن مفاعيلن |

[1] De même, ces quatre formes, placées devant un pied commençant par deux syllabes brèves ou par une syllabe composée faible, changent la notation de leur syllabe *tōn* ∪ ⌒ en la notation *tōn* — ∘. Cf. p. 77.

Si les pieds se succédaient toujours ainsi dans un morceau de poésie, il est à observer que rien ne marquerait d'une façon bien tranchée la fin de chaque vers. L'oreille ne pourrait en juger qu'en comptant les séries régulières de pieds qui constituent les hémistiches : rien ne l'indiquerait matériellement. Les Arabes ont bien senti ce défaut; aussi voyons-nous qu'ils ont généralement pris soin, et cela dans tous leurs mètres, de modifier le dernier pied du vers de la manière la plus propre à faire entendre que deux séries de pieds sont terminées et qu'une nouvelle série va commencer[1]. Cette modification a pour analogue les rimes masculines de notre poésie moderne. On sait, en effet, que dans un couplet la carrure de la phrase musicale exige que les vers pairs se terminent par une rime masculine, laquelle, ayant une syllabe de moins que la rime féminine, permet à un silence équivalent à la durée d'une syllabe d'intervenir entre chaque groupe de deux vers. Qu'on chante l'air bien connu :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

[1] On sait que, dans une pièce de poésie, le premier hémistiche du premier vers rime souvent avec le second hémistiche du même vers. Dans ce cas, le dernier pied du premier hémistiche est naturellement calqué sur le dernier pied du second hémistiche, quelles que soient les modifications qu'il subisse; autrement les deux hémistiches ne rimeraient pas. Dans quelques variétés, le dernier pied du premier hémistiche subit aussi une modification destinée à marquer la césure. On en verra des exemples un peu plus loin.

On s'apercevra qu'il se produit un silence après *Pierrot* et *mot*, silence qui vient remplacer le son sous lequel passent les syllabes *ne* et *me* de *lune* et *plume*. Or ce silence a précisément pour but d'indiquer la fin de la phrase rhythmique, ou pause. Mais, au lieu d'employer un silence, on pourrait encore prolonger la voyelle finale de *Pierrot* et de *mot*, et chanter *Pierro-ot*, *mo-ot*. Cette prolongation du son *o*, opposée à l'émission de deux sons distincts moitié moins longs *lu-ne*, *plu-me*, marquerait tout aussi bien la pause que peut le faire un silence. Ces deux moyens sont employés par les poëtes arabes. Tantôt, ils prolongent la dernière voyelle du pied, tantôt, mais plus rarement, ils retranchent la dernière syllabe du pied fondamental et la remplacent par un silence. Très-souvent même, non contents de marquer la pause par la prolongation de la dernière voyelle, ils substituent au pied final un pied équivalent, au milieu duquel apparaît une voyelle très-longue, égale en durée à deux des syllabes du pied primitif, ou dans lequel un silence remplace l'une des syllabes faibles, ce qui a pour résultat de ralentir la voix sur le dernier pied du vers. Il est donc assez rare que les pieds فعولن, مفاعيلن, etc., et leurs variantes conservent leur forme à la fin du vers. Le plus souvent, la nunnation en est supprimée pour permettre à la voyelle précédente de s'allonger à la place du نْ disparu [1]. La voyelle s'étend alors *ad*

[1] Telle est la raison pour laquelle, à la fin d'un vers, tout mot

*libitum*, précisément de la même façon qu'en musique le son final d'un air. Pour représenter cet allongement *ad libitum*, j'adopterai le signe musical appelé *point d'orgue* et dont voici la figure 𝄐. La forme et la mesure des pieds fondamentaux et de leurs variantes sont donc ainsi modifiées, quand ils perdent la nunnation :

## PREMIÈRE CLASSE.

1.

| | Pieds finals avec allongement de la voyelle finale. | | | Pieds finals non modifiés. | |
|---|---|---|---|---|---|
| Fondament. | فَاعِلُو | ⏑ ⏑ ⏑ 𝄐 | au lieu de | فَاعِلُنْ | ⏑ ⏑ ⏑ |
| Variante | فَعِلُو | | ....... | فَعِلُنْ | |

2.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Fondam. | فَاعِلَاتُو | ⏑ ⏑ – 𝄐 | au lieu de | فَاعِلَاتُنْ | ⏑ ⏑ – – |
| Variante | فَعِلَاتُو | | ....... | فَعِلَاتُنْ | |

indéterminé perd la nunnation, qu'il remplace, suivant que le mot est au nominatif, au génitif ou à l'accusatif, par un و, un ى ou un ا. Ainsi نَصْرٌ, نَصْرٍ, نَصْرًا deviennent نَصْرُو, نَصْرِى, نَصْرَا. Semblablement, dans les mots déterminés, la voyelle brève finale s'allonge *ad libitum* et reçoit généralement l'ictus. Ainsi ٱلْمَالُ, ٱلْمَالِ, ٱلْمَالَ deviennent ٱلْمَالُو, ٱلْمَالِى, ٱلْمَالَا. Toutefois, l'orthographe du mot n'est pas toujours modifiée : on peut continuer à écrire نَصْرُ, نَصْرِ, ٱلْمَالُ, etc.

# DEUXIÈME CLASSE.

## 1re SUBDIVISION.

### 1.

| | Pieds finals avec allongement de la voyelle finale. | | | Pieds finals non modifiés. | |
|---|---|---|---|---|---|
| Fondam. | فَعُولُو | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| | au lieu de | فَعُولُنْ | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| |
| Variante | فَعُلُّو | ⏑ \| ⏑ ∩ ⏑ ⏑ \| | . . . . . . . | فَعُلُّنْ | ⏑ \| ⏑ ∩ ⏑ ∩ \| |

### 2.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Fondam. | مَفَاعِيلُو | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| | au lieu de | مَفَاعِيلُنْ | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| |
| Variante | مَفَاعِلُو | ⏑ \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | . . . . . . . | مَفَاعِلُنْ | ⏑ \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| |

### 3.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Fondam. | مُفَاعَلَتُو | ⏑ \| – ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | au lieu de | مُفَاعَلَتُنْ | ⏑ \| – ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| |
| Var. | مُفَاعَلْتُو | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| | . . . . . . . | مُفَاعَلْتُنْ | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| |
| | مَفَاعِلُو | ⏑ \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | . . . . . . . | مَفَاعِلُنْ | ⏑ \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| |

## 2e SUBDIVISION.

### 1.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Fondam. | مُسْتَفْعِلُو | – \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | au lieu de | مُسْتَفْعِلُنْ | – \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| |
| Var. | مُسْتَعِلُو | – \| ∩ ⏑ ⏑ ∩ \| | . . . . . . . | مُسْتَعِلُنْ | – \| ∩ ⏑ ⏑ ∩ \| |
| | مُتَفْعِلُو | ⏑ \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | . . . . . . . | مُتَفْعِلُنْ | ⏑ \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| |
| | مُتَعِلُو | ⏑ \| ∩ ⏑ ⏑ ∩ \| | . . . . . . . | مُتَعِلُنْ | ⏑ \| ∩ ⏑ ⏑ ∩ \| |

2.

| | Pieds finals avec allongement de la voyelle finale. | | | Pieds finals non modifiés. | |
|---|---|---|---|---|---|
| Fondam. | مُتَفَاعِلُو | ◡◡ \| ◡ ◡ ◡ ◡ ∩ \| | au lieu de | مُتَفَاعِلُنْ | ◡◡ \| ◡ ◡ ◡ ∩ \| |
| Var. | مُتْفَاعِلُو | – \| ◡ ◡ ◡ ∩ \| | ....... | مُتْفَاعِلُنْ | – \| ◡ ◡ ◡ ∩ \| |
| | مُتْفَعِلُو | – \| ∩ ◡ – ∩ \| | ....... | مُتْفَعِلُنْ | – \| ∩ ◡ ◡ ∩ \| |
| | مُفَاعِلُو | ◡ \| ◡ ◡ ◡ ∩ \| | ....... | مُفَاعِلُنْ | ◡ \| ◡ ◡ ◡ ∩ \| |

Quelquefois, les exigences de la rime contraignent le poëte de supprimer la voyelle finale du mètre, c'est-à-dire d'employer les pieds فَعُولْ, مَفَاعِيلْ, فَاعِلَاتْ, au lieu de فَعُولُو, مَفَاعِيلُو et فَاعِلَاتُو. Or, j'ai établi que lorsqu'une lettre de prolongation persiste devant une consonne djezmée, elle se fait suivre d'une voyelle épenthétique. Par conséquent, de même que حَالْ, زَوْحْ, رِجْ se prononcent حَآءلْ, زَوْءحْ, رِيءحْ (cf. p. 117, note 1), de même فَعُولْ, مفاعيلْ et فاعلاتْ se prononcent فَعُوءلْ, مَفَاعِيءلْ, فَاعِلَاءتْ. On voit donc que la modification que subissent ici les pieds en question se réduit simplement à ceci : les syllabes finales لُو et تُو de فَعُولُو, مَفَاعِيلُو et فَاعِلَاتُو sont remplacées respectivement par les syllabes équivalentes ءلْ, ءلْ

et ثٌ, qui se fondent avec la syllabe précédente. Ainsi, au lieu de :

*Fa..ʿoūou'e..loû* –

nous avons :

*Fa..ʿoūou'e'oul* –

Au lieu de :

*Ma..fā..ʿī..loû* –

nous avons :[1]

*Ma..fā..ʿi'īl* –

Enfin, au lieu de :

*Fā..ʿi..lā..toū*

[1] Lorsqu'un temps fort se fond avec un temps faible précédent, l'ictus devient presque imperceptible. C'est pourquoi je ne figure pas l'ictus sous-fort dans فَعُولُ et مَفَاعِيلُ. Ces formes n'ont pas besoin non plus du point d'orgue 𝄐, car la fusion de deux longues dans | et de trois dans | en tient lieu.

nous avons :

| ˌ⏑ ⏑ ˌ͡–⏑– |[1]

*Fā…ʿi..lāʾat*

Mais, outre ces modifications dans la syllabe finale, les poëtes arabes, comme je l'ai dit, pour mieux marquer la pause, substituent souvent encore aux pieds fondamentaux des pieds équivalents, dans lesquels plusieurs syllabes sont fondues ensemble, ou qui offrent un silence à la place de l'une des syllabes faibles. Ainsi, aux pieds finals :

| | |
|---|---|
| مفاعيلن | ⏑ \| ˌ– – ˌ⏑ ⌒ \| |
| مفاعيلو | ⏑ \| ˌ– – ˌ͡⏑ ⌒ \| |
| مُفَاعَلَتن | ⏑ \| ˌ– ⏑ ⏑ ˌ⏑ ⌒ \| |
| مفاعَلَتو | ⏑ \| ˌ– ⏑ ⏑ ˌ͡⏑ ⌒ \| |

[1] La véritable mesure des syllabes لَآءَتْ de فَاعِلَآءَتْ est *lā..ʾe..ʾa..t<sup>e</sup>* – ⏑ ⏑ ⏑ (3) (ou, en reformant les syllabes composées, *lā..ʾat* ⏑ – (3)), car لَآءَتْ contient quatre syllabes : تْ ءَ آ لَ, dont la première est pourvue d'une longue normale, en raison de l'ictus qu'elle reçoit, et dont les trois dernières sont faibles et forment triolet. Pour supprimer le triolet, je transforme ⏑ – (3) en – –. C'est, d'ailleurs, pour la même cause que nous notons | ˌ⏑ ⏑ ˌ– – | le pied fondamental فاعلاتن, au lieu de le noter | ˌ⏑ ⏑ ˌ⏑ – (3) |. Cf. p. 80. — Je conserve le point d'orgue sur la syllabe *at* de *Fāʿilāʾat*, parce que l'*a* de *at* ne dure, pour sa part, qu'une demi-longue, et que cette demi-longue, même jointe à la longue précédente *ā*, ne formerait pas un son d'une durée suffisante pour bien marquer la pause.

ils substituent les pieds équivalents فَعّولن et فَعّولُو, dans lesquels, à la place des syllabes séparées فَاعِي et فَاعَلْ, nous trouvons la syllabe doublement longue عّو de فَعّولن, فَعّولُو :

فَعّولن

فَعّولُو

Ils leur substituent encore les pieds فَعُلّن et فَعُلّو, où, cette fois, un silence remplace l'une des syllabes :

فَعُلّنْ

فَعُلّو [1]

[1] Quand les quatre variantes فَعّولن , فعّولو , فَعُلّن , فَعُلّو sont, ou (pour employer le terme unique par lequel les métriciens arabes désignent ces variantes) quand فعُولن est une modification de مفاعيلن et de ses variantes, les Arabes nomment ce pied مَفَاعِي; quand il exprime une modification de مُفَاعَلَتن, ils le nomment مُـفَـاعَـلْ. Et comme, *orthographiquement*, les formes مَفَاعِي et مُفَاعَلْ viennent de مفاعيلن et مفاعلتن par suppression des syllabes لن et تنْ, ils disent que le pied مفاعي est *tronqué* (محذوف), et que le pied مفاعلْ est *amputé* (مقطوف). Ces épithètes ne s'appliquent en réalité qu'au nom technique des pieds modifiés; car مفاعي et مفاعلْ ont la même mesure que فعولن (les métriciens arabes le reconnaissent), et فعولن est, ainsi qu'on l'a vu, équivalent pour la mesure à مفاعيلن et مفاعلتن. A notre point de vue, ces termes de مفاعي et مفاعلْ sont mal choisis, car ils ont l'inconvénient de représenter la syllabe qui reçoit l'ictus sous-fort (عِي de مفاعي et علْ de مفاعلْ correspondent, en effet, à لن de فعّولن) par le temps faible des pieds primitifs (عِي et عل sont

Aux pieds فاعلن et فَعِلن, فاعلو et فَعِلو dont la mesure respective est :

| | | |
|---|---|---|
| فَاعِلُنْ | \| ˈ◡ ◡ ˈ◡ ⌒ \| | } |
| فَاعِلُو | \| ˈ◡ ◡ ˈ◡̂ ⌒ \| | } |
| فَعِلُنْ | \| ˈ⌒ ◡ ˈ◡ ⌒ \| | } |
| فَعِلُو | \| ˈ⌒ ◡ ˈ◡̂ ⌒ \| | } |

ils substituent les formes :

| | |
|---|---|
| 1° | \| ˈ— — ˈ◡ ⌒ \| |
| 2° | \| ˈ— — ˈ◡̂ ⌒ \| |
| 3° | \| ˈ◡ ⌒ ˈ◡ ⌒ \| |
| 4° | \| ˈ◡ ⌒ ˈ◡̂ ⌒ \| |

qui nous offrent soit une double longue en remplacement des syllabes ˈ◡ ◡, ˈ⌒ ◡, soit une longue et demie suivie d'un silence. On peut nommer les deux

faibles dans مفاعيلن et مفاعلتن). Il vaut mieux appeler ces diverses variantes : مَفَآلُنْ et مَفَآلُو = فَعّولُن et فَعّولُو, مَفْعْلُنْ et مَفْعْلُو = فَعْلُنْ et فَعُلُو, مُفَآتَنْ et مُفَآتو = فَعّولُن et فَعّولو, مُفَعْتَنْ et مُفَعْتُو = فَعُلُن et فَعْلُو, la syllabe فَآ = فا exprimant la fusion en une longue double des syllabes فاع et فاعَل de مفاعيلن et مفاعلتن, et la syllabe فَعْ exprimant la substitution à ces mêmes syllabes d'une longue et demie suivie d'un silence.

premières formes عَوْلن et عَوْلو ou فَآلن et فَآلو, les deux dernières عُلّن et عُلو ou فَعْلن et فَعْلو[1].

Aux pieds finals مستفعلن et مستفعلو :

| | |
|---|---|
| مستفعلن | – \| ⌣ ⌣ ⌣ ⌢ \| |
| مستفعلو | – \| ⌣ ⌣ ⌣ ⌢ \| |

et à leurs variantes :

| | |
|---|---|
| مُسْتَعِلن | – \| ⌢ ⌣ ⌣ ⌢ \| |
| مُسْتَعِلو | – \| ⌢ ⌣ ⌣ ⌢ \| |
| مُتَفْعِلن | ⌣ \| ⌣ ⌣ ⌣ ⌢ \| |
| مُتَفْعِلو | ⌣ \| ⌣ ⌣ ⌣ ⌢ \| |
| مُتَعِلن | ⌣ \| ⌢ ⌣ ⌣ ⌢ \| |
| مُتَعِلو | ⌣ \| ⌢ ⌣ ⌣ ⌢ \| |

[1] En effet, si des pieds فَعَولن, فعَولو, فعلّن, فعلّو, on retranche la syllabe فَ, on obtient les pieds عولن, عولو, عُلّن, عُلو, qui sont identiques pour le rhythme et la mesure aux formes فَآلن, فَآلو, فَعْلن, فَعْلو. Ces quatre formes portent le nom unique de فَعْلن, dans les traités arabes, parce que les métriciens ne font aucune distinction entre les syllabes fermées par une consonne forte et celles qui sont terminées par une lettre de prolongation. Cette distinction doit être établie, comme le démontre l'examen de la notation métrique de فَآلن, فَآلو, فَعْلن, فَعْلو. Ces pieds sont équivalents : ils ne sont point identiques.

ils substituent les formes :

1° { – | ⌣⌣ – ◡ ∩ | ; – | ⌣⌣ – ◡ ∩ | } pour مستفعلن, مستفعلو, مُسْتَعِلُن et مُسْتَعِلُو.

2° { – | ◡ ∩ ◡ ∩ | ; – | ◡ ∩ ◡ ∩ | }

3° { ◡ | ⌣⌣ – ◡ ∩ | ; ◡ | ⌣⌣ – ◡ ∩ | } pour مُتَعِلُن, مُتَفْعِلُو, مُتَفْعِلُن, et مُتَعِلُو.

4° { ◡ | ◡ ∩ ◡ ∩ | ; ◡ | ◡ ∩ ◡ ∩ | }

dans lesquelles la double longue ⌣⌣ ou la longue et demie suivie d'un silence, ◡ ∩, remplacent les syllabes ◡ ◡ et ∩ ◡ des primitifs et de leurs variantes. On peut nommer les deux formes n° 1 مَفْعُولُن et مَفْعُولُو ou مُسْتَآلُن et مُسْتَآلُو, les deux formes n° 2 مَفْعُلُنْ et مَفْعُلُّو ou مُسْتَفْعْلُنْ et مُسْتَفْعْلُو, les deux formes n° 3 فَعُولُن et فَعُولُو ou مُتَآلُن et مُتَآلُو, enfin, les deux formes n° 4 فَعُلُّنْ et فَعُلُّو ou مُتَفْعْلُنْ et مُتَفْعْلُو [1].

[1] مفعولن et مَفْعُولُو ont la mesure de فَعُولُن et فَعُولُو, dans lesquels on remplacerait la syllabe brève فَ par la syllabe composée faible مَفْ. Les formes مُسْتَآلُن et مُسْتَآلُو, qui équivalent à مَفْعُولُن et مَفْعُولُو, offrent l'avantage d'indiquer la nature de la modification et de rappeler en même temps le pied primitif. Semblablement مَفْعُلُنْ

Aux pieds finals :

مُتَفَاعِلُنْ
مُتَفَاعِلُو

et à leurs variantes :

مُتْفَاعِلُنْ
مُتْفَاعِلُو

مُفَاعِلُنْ
مُفَاعِلُو

on peut substituer les formes :

1°

et مَفْعُلُو équivalent à فعلن et فَعْلُو, dans lesquels on substituerait la syllabe مَـ à la syllabe ف. Les formes مُسْتَفْلُنْ et مُسْتَفْلُو, composées comme مَفْعُلُنْ et مَفْعُلُو, sont égales à مُسْتَفْعِلُن et مُسْتَفْعِلُو, dont on retrancherait la syllabe ع pour y substituer un silence, ce qui a lieu en effet. Enfin, مُتَآلُنْ et مُتَآلُو, مُتَفْلُنْ et مُتَفْلُو, constitués comme فَعُولُن, فَعُولُو, فعلن et فعلو, indiquent bien que, dans un cas, les syllabes تَفْعِ du primitif ont été fondues en une double longue تَا, et que, dans l'autre cas, la syllabe ع de مُتَفْعِلُنْ a été supprimée et remplacée par un silence. Ces modifications du pied مستفعلن et de ses variantes s'appellent, dans les traités arabes, مفعولن et فعولن, ou مُسْتَفْعِلْ et مُتَفْعِلْ, et ces nouveaux pieds, pour la raison déjà exposée plus haut, sont dits *amputés*.

2° { – | – – ⏑ ⌒ | – | ⏑ ⌒ ⏑ ⌒ |
– | – – ⏑ 𝄐 ⌒ | – | ⏑ ⌒ ⏑ 𝄐 ⌒ | }

3° { ⏑ | – – ⏑ ⌒ | ⏑ | ⏑ ⌒ ⏑ ⌒ |
⏑ | – – ⏑ 𝄐 ⌒ | ⏑ | ⏑ ⌒ ⏑ 𝄐 ⌒ | }

qui offrent également soit une double longue – –, soit une longue et demie suivie d'un silence, ⏑ ⌒, en remplacement des syllabes ⏑ ⏑ des primitifs et de leurs variantes. On peut appeler ces formes 1° مُتَنَفَآلِن et مُتَنَفَآلُو, مُتَنَفَعْلُنْ et مُتَنَفَعْلُو; 2° مُتْنَفَآلِن et مُتْنَفَآلُو, مُتْنَفَعْلُنْ et مُتْنَفَعْلُو; 3° مُفَآلِن et مُفَآلُو, مُفَعْلِن et مُفَعْلُو[1].

Enfin le pied فاعلاتن et sa variante فاعلاتو, dont la mesure est :

| ⏑ ⏑ – – |
| ⏑ ⏑ – 𝄐 |

peuvent devenir, par la fusion de فاع en فَآ = فَاأَ :

{ فَآلاتن | – – – – |
فَآلاتو | – – – 𝄐 | }

[1] Ces formes sont respectivement égales à فَآلِن, فَآلُو, فَعْلُنْ, فَعْلُو, auxquels on préposerait مُتَنَ, مُتْنَ et مُ.

et par la suppression de la seconde brève, à laquelle se substitue un silence équivalent :

فَعْلَاتُنْ | ᴗ ∩ — — |
فَعْلَاتُو | ᴗ ∩ — 𝄐 |

Je disais plus haut que la pause était quelquefois marquée par la suppression de syllabes à la fin du vers. C'est ainsi qu'au lieu du pied :

فَعُّولُنْ ᴗ | — — ᴗ ∩ |

on trouve le pied :

فَعُّو(لُنْ) ᴗ | — — □ |

au lieu de :

فَعُلُّنْ ᴗ | ᴗ ∩ ᴗ ∩ |

le pied :

فَعُلْ(لُنْ) ᴗ | ᴗ ∩ □ |

ou même, avec la suppression de la syllabe فَ de فَعُلْ :

(فَ)عُلْ(لُنْ) ∩ | ᴗ ∩ □ |

Le pied فَعُّو(لُنْ) devient aussi, avec suppression de la syllabe فَ :

(فَ)عَو(لن) ⌢ | ¦– – □ |

Le pied فاعلاتن, dont la mesure est connue, est parfois remplacé par

فاعلن | ¦⌣ ⌣ ¦⌣ ⌢ |

فاعلُو | ¦⌣ ⌣ ¦⌣̂ ⌢ |

Ses variantes فَـآلاتن et فَعْلاَتن, par

فَـآلن | ¦– – ¦⌣ ⌢ |

فَـآلو | ¦– – ¦⌣̂ ⌢ |

فَعْلن | ¦⌣ ⌢ ¦⌣ ⌢ |

فَعْلُو | ¦⌣ ⌢ ¦⌣̂ ⌢ |

Par conséquent فاعلاتن, فَـآلاتن et فَعْلاَتن perdent la syllabe finale et y substituent un silence.

Le pied مُتَفَاعِلن ou plutôt ses variantes مُتَفَـآلن, مُتْفَـآلن, مُتَفَعْلُن, مُتْفَعْلن deviennent par la chute de la syllabe لن :

مُتَفَـآ (لن) ⌣ ⌣ | ¦– – □ |

مُتْفَـآ (لن) – | ¦– – □ |

مُتَفَعْ (لن) ⌣ ⌣ | ¦⌣ ⌢ □ |

مُتْفَعْ (لن) – | ¦⌣ ⌢ □ |

Le pied final مستفعلن et ses variantes perdent

quelquefois le temps faible initial du pied مُسْ ou مُ, ce qui fournit les formes suivantes (je n'en cite que quelques-unes, les autres étant faciles à obtenir d'après ce spécimen) :

(مُسْ) تَفْعِلُنْ
(مُسْ) تُفْعِلُو

(مُسْ) تَعِلُن
(مُسْ) تَعِلُو

(مُسْ) تَآ لُن
(مُسْ) تَآ لُو

(مُسْ) تَفْلُنْ
(مُسْ) تَفْلُو

(مُ) تَعِلُنْ
(مُ) تَفْلُنْ

La syllabe لُن tombe parfois aussi. Exemple :

(مُ) تَفْ (لُن)

Une modification qui se rencontre plus rarement à la fin d'un vers est l'addition d'une syllabe. Les poëtes se sont permis cette licence quand ils avaient besoin, pour finir le vers, d'un mot qui se trouvait

être d'une syllabe plus long que le pied exigé par le mètre. Ainsi on remplace quelquefois le pied final فاعلن par فاعلاتن, فاعلو par فاعلاتو ou par son équivalent فاعلاءتْ. Les variantes فَآلن et فَعْلُنْ deviennent encore :

فَآلاءتْ | — — ⌢ — — | et فَعْلاءتْ | ⏑ ⏑ ⌢ — — |

Le pied فاعلاتن devient dans quelques cas فاعلاتانْ ou فاعلاتونْ, que nous devrions noter :

| ⏑ ⏑ — — | ⏑

mais que, pour simplifier, nous noterons :

| ⏑ ⏑ — ⌢ — |

la longue surmontée du point d'orgue représentant ici l'allongement *ad libitum* de la syllabe تانْ ou تُونْ.

Semblablement, مُتَفَاعِلُنْ ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | et ses variantes — | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, — | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | et ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | peuvent devenir par l'addition d'une syllabe composée :

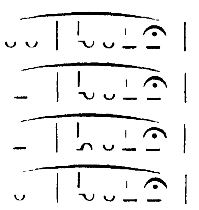
⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ — — |

— | ⏑ ⏑ — — |

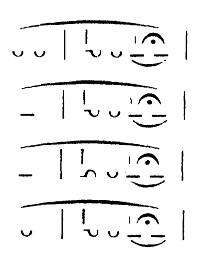
— | ⏑ ⏑ — — |

⏑ | ⏑ ⏑ — — |

On appelle ces nouveaux pieds مُتَفَاعِلَاتُنْ, مُتْفَاعِلَاتُنْ, مُتْفَعِلَاتُنْ et مُفَاعِلَاتُنْ. En effet, ils sont formés comme فاعلاتن | — — ⏑ ⏑ | et فَعِلَاتُنْ | — — ⏑ ⏑ | auxquels on préposerait les syllabes مُتَ, مُتْ et مُ. Le نْ final de ces formes peut disparaître et être remplacé par un و, comme cela a lieu dans tous les autres pieds. Ils deviennent alors مُتَفَاعِلَاتُو, مُتْفَاعِلَاتُو, مُتْفَعِلَاتُو et مُفَاعِلَاتُو, et ont pour mesure :



Enfin, pour les exigences de la rime, ces derniers peuvent supprimer leur voyelle finale et la remplacer par un *djezm*, ce qui nous donne les formes مُتَفَاعِلَاتْ = مُتَفَاعِلَآءْتْ, مُتْفَاعِلَاتْ = مُتْفَاعِلَآءْتْ, مُتْفَعِلَاتْ = مُتْفَعِلَآءْتْ et مُفَاعِلَاتْ = مُفَاعِلَآءْتْ, dont la mesure est, d'après l'analogie de فَاعِلَاتْ et فَعِلَاتْ :



De même, مُسْتَفْعِلُنْ — | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | et ses variantes مُتَعِلُنْ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, مُتَفْعِلُنْ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, مُسْتَعِلُنْ — | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | s'adjoignent parfois une syllabe composée. Ils deviennent donc مُسْتَفْعِلَاتُنْ, مُسْتَعِلَاتُنْ, مُتَفْعِلَاتُنْ, مُتَعِلَاتُنْ, et ces formes, à leur tour, admettent les variantes مُسْتَفْعِلَاتُو, مُسْتَعِلَاتُو, مُتَفْعِلَاتُو, مُتَعِلَاتُو, puis, par la suppression de la voyelle finale et son changement en *djezm*, مُسْتَفْعِلَاتْ (مُسْتَفْعِلَاءْتْ), مُسْتَعِلَاتْ (مُسْتَعِلَاءْتْ), مُتَفْعِلَاتْ (مُتَفْعِلَاءْتْ) et مُتَعِلَاتْ (مُتَعِلَاءْتْ). La mesure respective de ces variantes est indiquée dans le tableau suivant :

| مُسْتَفْعِلَاتُنْ et ses variantes. | مُسْتَفْعِلَاتُو et ses variantes. | مُسْتَفْعِلَاءْتْ et ses variantes. |
|---|---|---|
| — \| ⏑ ⏑ — — \| | — \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| | — \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| |
| — \| ⏑ ⏑ — — \| | — \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| | — \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| |
| ⏑ \| ⏑ ⏑ — — \| | ⏑ \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| | ⏑ \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| |
| ⏑ \| ⏑ ⏑ — — \| | ⏑ \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| | ⏑ \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| |
| | | (مُتَاْلَاءْتْ) ⏑ \| — — — ⌒ \| |
| | | (مُتَفْلَاءْتْ) ⏑ \| ⏑ ⏑ — ⌒ \| |

En résumé, les pieds finals conservent rarement

leur forme primitive. Pour marquer la pause, on leur fait subir des modifications de plusieurs genres consistant soit à fondre ensemble plusieurs de leurs syllabes, soit à supprimer le نْ qui les termine, de sorte que la voyelle placée devant le *noûn* puisse s'allonger *ad libitum*, soit à supprimer le temps sous-fort et à le suppléer par un silence. Les modifications intérieures et les modifications finales se produisent fréquemment dans le même pied. Enfin, les exigences de la rime, d'une part, et d'autre part la nécessité de terminer le vers par tel ou tel mot donnent naissance à des variantes qui se distinguent les unes par la présence de deux quiescentes finales (فَعُولْ=فَعُوءْلْ, مَفَاعِيلْ = مَفَاعِيءْلْ, etc.), les autres par l'addition d'une syllabe parasite. A son tour, cette syllabe parasite est traitée comme les autres terminaisons des pieds et subit toutes les modifications dont elles sont susceptibles.

### § 8. Modification qui peut survenir au commencement du vers.

Dans les mètres qui commencent par l'un des pieds مُفَاعَلَتُنْ, مَفَاعِيلُنْ, فَعُولُنْ ou par une de leurs variantes, il arrive quelquefois que la première syllabe du premier vers est supprimée [1], ce qui a pour résultat de trans-

[1] Il est extrêmement rare de trouver cette licence employée au milieu d'un morceau de poésie ou au commencement d'un second hémistiche.

former فَعَوْلُنْ ⏑ | – – ⏑ ∩ | en (فَ)عُولُنْ ∩ | – – ⏑ ∩ | et فَعَوْلُ ⏑ | – – ∩ ∩ | en (فَ)عُولُ ∩ | – – ∩ ∩ |, مفاعيلن ⏑ | – – ⏑ ∩ | et sa variante مُفَاعِلُنْ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | en (مُ)فَاعِيلُنْ ∩ | – – ⏑ ∩ | et (مُ)فَاعِلُنْ ∩ | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ |, enfin مُفَاعَلَتُنْ ⏑ | – ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | et ses variantes مُفَاعَلْتُنْ ⏑ | – – ⏑ ∩ |, مُفَاعَلْتُ ⏑ | – – ∩ ∩ |, مُفَاعِلُنْ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | en (مُ)فَاعَلَتُنْ ∩ | – ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | (مُ)فَاعَلْتُنْ ∩ | – – ⏑ ∩ |, (مُ)فَاعَلْتُ ∩ | – – ∩ ∩ | et (مُ)فَاعِلُنْ ∩ | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ |. Un silence vient alors, comme ma notation l'indique, remplacer la première syllabe du pied, et quand on scande le vers, il faut mentalement prononcer une syllabe brève quelconque pour représenter la syllabe absente et rétablir le rhythme primitif. Les poëtes arabes ont très-peu usé de cette licence, toute légère qu'elle soit. Et sans doute ils ne se la sont permise que lorsqu'ils se voyaient contraints de commencer le vers par un mot ou une série de mots qu'ils ne pouvaient changer. On observera d'ailleurs que cette suppression n'atteint jamais les pieds qui débutent par plus d'une syllabe brève, comme مُتَفَاعِلُنْ (cf. cependant sur ce pied Freytag, *Darst. der arab. Verskunst*, p. 224) et مُسْتَفْعِلُنْ, ou qui commencent sur le temps fort, comme فَاعِلُنْ et فَاعِلَاتُنْ.

### § 9. Ce qu'il faut entendre par pieds primitifs et pieds dérivés.

Avec le paragraphe précédent, nous avons terminé l'examen de toutes les modifications que nous offrent les divers pieds, et nous pouvons maintenant aborder l'étude de chaque mètre en particulier. Mais auparavant, il ne sera pas inutile de nous expliquer sur les dénominations, que nous avons employées jusqu'ici, de pieds primitifs ou fondamentaux et de pieds dérivés. En réalité, il n'y a ni pieds primitifs, ni pieds dérivés. Cette distinction imaginée par les théoriciens arabes a sans doute sa commodité, mais c'est une pure invention. Les anciens poëtes arabes, lorsqu'ils composaient, se laissaient guider par l'oreille; la théorie de leurs mètres leur était parfaitement inconnue. Ils employaient l'une pour l'autre toutes les successions rhythmiques qui leur semblaient produire le même effet, sans soupçonner qu'on pût envisager l'une d'elles comme le type d'où toutes les autres dérivaient. Rien ne prouve que le premier qui composa un *Radjaz* se soit servi du pied مستفعلن, dit fondamental ou primitif, plutôt que des pieds similaires et équivalents متفعلن, مستعلن ou متعلن. Rien ne prouve que, dans le *Ṭawîl*, l'emploi de مفاعيلن ait précédé celui de مفاعلن, et de même pour tous les autres pieds. L'existence même de tant de variétés pour chaque type rhythmique vient à l'appui de ce que j'avance. Dans toutes les manifestations spontanées de l'homme, le complexe et le concret précè-

dent le simple et l'abstrait. Les langues possèdent, au début, pour chaque flexion, chaque catégorie grammaticale, une grande abondance de formes parmi lesquelles s'opère peu à peu une sélection naturelle. Avant de devenir un alphabet de vingt-cinq lettres, l'écriture a été la représentation de quelques centaines d'objets. C'est de plusieurs idées particulières que nous tirons une idée générale; et chronologiquement, ces idées particulières précèdent l'idée générale qui plus tard leur sert de type [1]. De même, les variétés rhythmiques ont existé sur un pied d'égalité longtemps avant que la réflexion vînt choisir l'une d'elles pour en faire le modèle dont les autres seraient des déviations. Reconnaissons d'ailleurs que Khalîl a généralement fait preuve d'intelligence dans le choix de ces types. Il a adopté comme type de chaque variété la forme graphiquement la plus complète. Ainsi, parmi les quatre variantes مستفعلن, متفعلن, مستعلن, متعلن, c'est la forme مستفعلن qu'il a admise comme fondamentale, parce qu'elle se compose de sept consonnes, tandis que les trois autres n'en offrent que six ou cinq. Des formes فاعلاتن, فعلاتن et فاعلاتُ, c'est la première qu'il a appelée fondamentale ou primitive, parce qu'elle offre une consonne de plus que les autres, et ainsi de suite pour tous les pieds.

[1] Cf. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e éd. p. 100.

# LIVRE II.

## LES MÈTRES ET LEURS VARIÉTÉS.

---

### § 1. Des mètres primitifs.

La plupart des théoriciens arabes, suivant en cela Khalîl, admettent quinze mètres fondamentaux, savoir : 1° *Ṭawîl* (طويل); 2° *Madîd* (مديد); 3° *Basîṭ* (بسيط); 4° *Wâfir* (وافر); 5° *Kâmil* (كامل); 6° *Hazadj* (هزج); 7° *Radjaz* (رجز); 8° *Ramal* (رمل); 9° *Sarîᶜ* (سريع); 10° *Monsariḥ* (منسرح); 11° *Khafîf* (خفيف); 12° *Moḍhâriᶜ* (مضارع); 13° *Moqtaḍhab* (مقتضب); 14° *Modjtathth* (مجتث); 15° *Motaqârib* (متقارب). A ces quinze mètres, Al-Akhfasch en ajoute un seizième, que les anciens poëtes auraient employé, le *Motadârik* (متدارك). De ces seize mètres, treize seulement se retrouvent dans les anciennes poésies. Le *Moḍhâriᶜ*, le *Moqtaḍhab* et le *Modjtathth* n'y figurent pas, et, comme l'a fait observer Freytag (*Darst. der arab. Versk.* p. 128) et comme je le montrerai, il est vraisemblable que Khalîl les a inventés[1]. Nous verrons,

[1] On trouve dans les *Prairies d'or* de Maçoudi, éd. Barbier de Meynard, t. VII, p. 88, un curieux passage sur Khalîl : « Le secrétaire Abou'l-Abbas Abd Allah (fils de Mohammed) en Nachi, originaire d'Anbar, a composé contre Khalîl ben Ahmed un livre sur la prosodie, où il traite de diverses questions dans lesquelles Khalîl, sortant du système (primitif) des Arabes pour suivre ses vues personnelles et les arguments nécessaires à sa discussion, est arrivé à un résultat qui prouve contre lui-même et détruit ses propres assertions. » Ce *Nâschî*, surnommé le Grand, vivait au xᵉ siècle, et voici ce que dit de lui Ibn Khallikân, à propos de son ouvrage de contro-

en effet, qu'ils présentent des irrégularités qu'on ne rencontre dans aucun des mètres anciens [1].

### § 2. Divisions des mètres.

Tout vers arabe se partage en deux hémistiches comprenant chacun le même nombre de pieds. Tous les seconds hémistiches riment entre eux dans une pièce de vers; mais souvent aussi, le premier hémistiche du premier vers rime avec le second. On appelle عروض le dernier pied du premier hémistiche d'un vers et ضرب le dernier pied du second hémistiche.

### § 3. Règles pour la scansion.

L'élif *weslé* et l'élif explétif qui s'écrit après le و

verse contre Khalîl : «His penetration and sagacity enabled him also to bring into doubt the established principles of prosody, and to lay down forms of versification entirely different from those admitted by al-Khalil Ibn Ahmad.» Cf. la traduction de M. de Slane, t. II, p. 57-58.

[1] Disons quelque chose des noms des seize mètres. Quelques orientalistes ont cru pouvoir signaler des rapports entre le nom et le caractère de chaque mètre. C'est là, je crois, une chimère. On sait que les mètres sont classés par cercles : Khalîl a choisi pour chaque cercle une forme grammaticale différente d'après laquelle sont construits les noms respectifs des mètres qui composent tel ou tel cercle. Ainsi, la forme فعيل appartient au premier cercle (طويل, مديد, بسيط); la forme فاعل au deuxième cercle (وافر, كامل); la forme فَعَل au troisième cercle (هزج, رجز, رمل); la forme مُتَفَاعِل au cinquième cercle (متقارب, متدارك). Seul le quatrième cercle, que j'étudierai plus bas, § 14, réunit des noms hétérogènes, preuve nouvelle à ajouter à celles que je donnerai plus tard que le quatrième cercle contient un pied faux et des mètres faux.

du pluriel ne comptent pas. Ainsi وَٱلْقَمَرِ = وَلْقَمَرِ, قَالُوا = قَالُو.

La nunnation compte pour un noûn *djezmé* نْ. Ainsi رَجُلٌ = رَجُلُنْ, رجلٍ = رجلِنْ, رجلًا = رجلَنْ.

Toute lettre marquée du *teschdid* compte pour deux lettres dont la première *djezmée*. Ainsi وَهَّابٌ = وَهْهَابُنْ.

Les lettres de prolongation sont considérées comme des quiescentes ou consonnes *djezmées*. Ainsi مَا, ذُو, فِي = مَاْ, ذُوْ, فِيْ.

Le ا, le و et le ى de prolongation tombent devant une consonne *djezmée*, sauf à la fin du vers. Ainsi قَالُوا آمْرُؤٌ = قَالْمْرُؤُنْ.

Dans certains mots bien connus et énumérés par toutes les grammaires, l'élif de prolongation n'est pas exprimé. Ainsi ٱللَّهُ est pour ٱللَّاهُ, رَحْمَٰن pour رَحْمَان. Cet élif doit être rétabli dans la scansion.

La voyelle des pronoms affixes هُ et هِ est commune, c'est-à-dire que suivant les exigences du mètre on en fait une syllabe fermée هُوْ, هِيْ ou une syllabe ouverte هُ, هِ.

Les pronoms affixes كُمْ, تُمْ, هُمْ, doivent être prononcés كُمُو, تُمُو, هُمُو.

A la fin des vers toute voyelle exprimée par un simple *fatha*, un simple *dhamma* ou un simple *kesra* est considérée comme virtuellement suivie d'une lettre de prolongation. Ainsi مَاتَا = مات, نَصْرُو = نَصْرُ,

نَصْرِى = نَصْرِ. Quand le premier hémistiche du premier vers rime avec le second, il en est de même pour tout *fatha*, *ḍhamma* ou *kesra* terminant ce premier hémistiche.

A la fin des vers, la nunnation des mots est supprimée et la voyelle se fait suivre virtuellement d'une lettre de prolongation, en vertu de la règle précédente. Ainsi نَصْرٌ, نَصْرٍ, نَصْرًا deviennent نَصْرُو, نَصْرِى et نَصْرَا.

Dans les exemples métriques que je citerai, il ne faut pas s'inquiéter du rhythme des mots isolés sur lequel j'ai déjà présenté quelques explications, mais qui ne sera étudié en détail, avec ses modifications, que dans le livre III. Une fois dans le vers, les mots n'existent plus; il n'y a plus que des syllabes se groupant de diverses manières pour former des pieds.

Dans tous les exemples métriques, on observera que le vers se compose invariablement d'un certain nombre de mesures se réduisant toutes en huit brèves, les silences compris.

### § 4. Ṭawîl et ses variétés.

Normalement, ce mètre se compose des pieds فعولن et مفاعيلن alternant, deux fois répétés par hémistiche. Mais il est rare qu'il se présente sous cette forme : cela n'arrive que lorsque le premier hémistiche rime avec le second et que le dernier pied du second hémistiche est مفاعيلن (et non une de ses va-

riantes). Il faut alors que le dernier pied du premier hémistiche soit aussi مفاعيلن pour pouvoir rimer avec le dernier مفاعيلن du second hémistiche. Régulièrement, à la fin du premier hémistiche, on substitue la variante مفاعلن au pied مفاعيلن. En outre, le dernier pied du second hémistiche admet trois variantes. De là, on dit que le *Ṭawîl* a un *ʿaroûḍh*, c'est-à-dire une variante pour le premier hémistiche, et trois *ḍharb*, c'est-à-dire trois variantes pour le deuxième hémistiche.

*Schema du Ṭawîl normal.*

1er hém. فعولن مفاعيلن فعولن مفاعيلن

2e hém. فعولن مفاعيلن فعولن مفاعيلن

*Transcription musicale et métrique.*

1er hém. *Fa..ʿououe..lōn Ma..fā..ʿī..lōn Fa..ʿououe..lōn Ma..fā..ʿī..lōn*

2e hém. *Fa..ʿououe..lōn Ma..fā..ʿī..lōn Fa..ʿououe..lōn Ma..fā..ʿī..lōn* —

*Transcription de Freytag.*

∪ — — | ∪ — — — | ∪ — — | ∪ — — —

∪ — — | ∪ — — — | ∪ — — | ∪ — — —

### Première variété.

Dans cette variété, le dernier pied du vers est مفاعيلن, ou مفاعيلو pour marquer la pause (cf. livre I, § 7), et le dernier pied du premier hémistiche est régulièrement changé en مفاعِلُنْ.

*Schema.*

1er hém.

2e hém.

Exemple[1].

وَقَالُوا آمْرُؤٌ قَدْ شَابَ وَٱبْيَضَّ رَأْسُهُ
وَلَا بُدَّ يَوْمًا أَنْ يَقُولُوا لَهُ مَاتَا

D'après les règles de scansion, وَقَالُوا آمْ devient وَقَالُمْ = مَفَاعِيلُنْ ; رُؤٌ قَدْ شَا devient فَعُولُنْ = رُونْ قَدْ شَا ; بَ وَٱبْيَضَّ رَأْسُهُ se décompose en فَعِلُنْ = بَ وَبْيَضْ et en

[1] J'emprunte mes exemples à la métrique de Freytag, et je ne change rien à l'ordre qu'il a suivi dans son traité, parce que cet ordre est celui des traités arabes et que je dois montrer comment ma théorie s'applique à tous les mètres et à toutes leurs variétés, tels que les ont admis les auteurs indigènes. Si j'avais voulu modifier cet ordre traditionnel, j'aurais adopté une classification bien différente.

مَفَاعِلُنْ = ضَ رَاسُهُوْ, etc. Le vers se scande donc ainsi :

Premier hémistiche.

*Wa Qāae....lōm..ro..'on Qad Schâ..ba Wāb – yāḍh..ḍha Râ...so..hôu*

*Fa..ʿououe..lōn Ma..fā.....ʿī.....lōn Fa....ʿōl – lōn Ma..fâ...ʿi...lōn*

Deuxième hémistiche.

*Wa..lāae Bōd..da Yaw..mān 'ān Ya...qououe..lôu la...hou Mā..tâ*

*Fa..ʿououe..lōn Ma..fā.....ʿī.....lōn Fa...ʿououe..lōn Ma..fā...ʿī...lôu*

*Transcription de Freytag.*

⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – ⏑ –

⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – – –

*Remarque.* J'admets dans la transcription métrique de ce vers, et j'en userai de même par la suite avec tous les autres vers, la notation simplifiée dont il a

été question dans le premier livre. La notation rigoureuse serait, en divisant les mots par articulations :

Premier hémistiche.

*Wa Qāae . . lō..me..ro . . ʾō..ne Qa..de Schā..ʾe..ba Wā.....be–yā..ḍhe..ḍha Rā . .ʾe...so.....hoūʾe*

Deuxième hémistiche.

*Wa...lāae Bō..de..da Yā..we..ma..ne ʾā..ne Ya.... qououe..lou..ʾe La..hou..ʾe Ma..ʾe..tā..ʾe–*

notation dans laquelle toute voyelle frappée d'un ictus dure une longue, toute articulation non frappée de l'ictus une demi-longue ou un tiers de longue, suivant qu'il entre dans le temps faible deux ou trois articulations. Mais afin de supprimer les tiers de longue dans *ro..'ō..n*$^e$ *Qa..d*$^e$ (où *n*$^e$, *Qa* et *d*$^e$ = chacun $\frac{1}{3}$ de longue) et dans les groupes identiques *da Yă..w*$^e$*..ma..n*$^e$ et *La..hōū..'e Ma..'e*, je suppose que *'ō..n*$^e$, *Yă..w*$^e$ et *hōū..'e* forment une syllabe composée *'on*, *Yaw*, *hôū* ne durant qu'une longue, au lieu d'une longue et un tiers, et j'incorpore ce tiers de longue aux articulations suivantes *Qa..d*$^e$, *ma..n*$^e$, *Ma..'e*, qui deviennent ainsi des syllabes composées *Qad*, *man*, *Mâ* durant trois tiers de longue ou une longue; et alors je les note *'ōn*, *Yaw*, *hōū*, *Qad*, *măn*, *Mā*. Quand la dernière consonne de la syllabe fermée dépassera la ligne, comme dans *Qad*, *'il*, j'omettrai le signe de la longue.

Deuxième variété.

Le dernier pied du vers est مفاعلن au lieu de مفاعيلن, ou plutôt مفاعِلو, pour marquer la pause. (Cf. livre I, § 7.)

Exemple.

وَلَيْسَ ٱلْغِنَى إِلَّا غِنَى ٱلنَّفْسِ لا ٱلْيَدِ
وَلَا ٱلْجُودُ إِلَّا ٱلْجُودُ مِنْ قَبْلِ مَوْعِدِ

Dans ce vers, les dernières syllabes du second hémistiche, لِ مَوْعِدِ = لِ مَوْعِدِى, forment, en effet, le pied مَفَاعِلُو.

*Schema.*

1ᵉʳ hém. *Wa..lāy– sāl ..Ghi..nā 'il.. lā Ghi.. nān– nāf..si Lāl..ya..dī*

2ᵉ hém. *Wa..lāl –djôu...do 'il..lal..djôu...do Min–Qāb..li Māw..ʿi..dī –*

*Transcription de Freytag.*

⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – ⏑ – |
⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – ⏑ – |

*Remarque.* Dans ce vers, la variante فَعُلُّنْ remplace partout فعولن.

Troisième variété.

Le pied final est فَعُولُو au lieu de مفاعيلو, c'est-à-dire que, pour mieux marquer la pause, on choisit un pied équivalent à مفاعيلو, mais présentant la fusion de deux longues.

Exemple.

وَكَمْ هَمَّ نِضْوٌ أَنْ تَطِيرَ مَعَ ٱلصَّبَا
إِلَى ٱلشَّامِ لَوْ لَا حَبْسُهُ بِعِقَالِ

Le dernier mot du vers عـقَـالِ = عـقَـالِى appartient, en effet, à la forme grammaticale فِـعَـالْ = فَـعُـولُنْ. En outre, nous voyons apparaître ici dans les deux hémistiches la variante فَـعُـولُ ᴗ | ⌣ – – | ᴖ ᴖ |, avec un silence après la voyelle marquée de l'ictus sous-fort, pour فعـولن ᴗ | – – | ᴗ ᴖ |. Et, conformément à l'observation consignée plus haut, livre I, § 6, les deux voyelles brèves qui reçoivent l'ictus prosodique et s'allongent en conséquence sont bien placées devant *deux* autres syllabes mues. Dans le premier hémistiche, زَ de تَـطِـيـرُ précède مَـعَ (deux syllabes mues); dans le deuxième hémistiche, بِ de بِعِقَالِ précède عِقَ.

*Schema.*

1er hém. *Wa. kăm – Hăm..ma Nidh..wun 'ăn Ta.. ţūe. . . rā – Ma.. ʿăș..șa..bă*

2e hém. *'I..lăsch–schă.....mi Law.. lā Hăb. so..hŏuoue Bi– ʿI. .qăue. . . lī –*

*Transcription de Freytag.*

ᴗ – – | ᴗ – – – | ᴗ – ᴗ | ᴗ – ᴗ – |
ᴗ – – | ᴗ – – – | ᴗ – ᴗ | ᴗ – – |

*Remarque.* Dans ce vers, la variante فَـعْـلُـنْ

⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | est employée concurremment avec la forme dite fondamentale فعولن ⏑ | – – ⏑ ⏑ |.

Exemple de cette variété, dans lequel le premier hémistiche rime avec le second.

بُكَاهُ عَلَى مَا فِي ٱلضَّمِيرِ دَلِيلُ
وَلٰكِنَّ مَوْلَاهُ عَلَيْهِ بَخِيلُ

Le dernier mot du premier hémistiche دَلِيلُ rimant avec بَخِيلُ, dernier mot du second hémistiche, son *dhammah* final reçoit l'ictus et se fait virtuellement suivre d'un و. De plus, on observera que دَلِيلُ reproduit le pied final فَعُولُو.

*Schema.*

1er hém. *Bo... kâae.. hou ʿA... lā Mā Fīdh.. dha.. mîie.. rī– Da.... lîie.. lou*

2e hém. *Wa.. lâae.. kin.. na Mauw... lā.. hou ʿA.. lāy –hī Ba.. khîie.. lou* –

*Transcription usuelle.*

⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – ⏑ | ⏑ – – |
⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – – |

Le grammairien Al-Akhfasch admet une quatrième variété de *Ṭawîl* ayant pour dernier pied la forme مفاعيلْ, c'est-à-dire مفاعِيلْ ᴗ | – – ᴗ ∩ |, au lieu de مفاعيلو ᴗ | – – ᴗ ∩ |. Cette exception s'appuie sur deux vers d'Imro'ol-qais :

غُوَيْرٌ وَمَنْ مِثْلُ ٱلْغُوَيْرِ وَأَهْلِهِ
وَأَسْعَدَ فِي لَيْلِ ٱلْبَلَابِلِ صَفْوَانْ
فَقَدْ أَصْبَحُوا وَٱللّٰهُ أَوْفَاهُمْ بِهِ
أَبَرَّ بِأَيْمَانٍ وَأَوْفَى بِجِيرَانْ

dans lesquels il faut supprimer la voyelle finale pour la rime; en effet, صفوان est au nominatif, et جيران au génitif. Or, صَفْوَانُ ne peut rimer avec جِيرَانِ, tandis que, si l'on retranche les voyelles finales ـُ et ـِ, on a صَفْوَانْ et جِيرَانْ (pron. صَفْوَآءنْ et جِيرَآءنْ), qui riment très-bien ensemble. Cela étant, le pied final de chaque vers qui, sans cette suppression, aurait été مفاعيلو ᴗ | – – ᴗ ∩ | :

ᴗ | – – ᴗ ∩ |

*li Saf..wā..nôu –*

*Bi..djī . .rā..nî –*

[1] Dans l'édition d'Ahlwardt, ce second vers est séparé du premier par deux autres vers; de plus, Ahlwardt substitue les variantes رهطه

devient مَفَاعِيلْ, dès qu'on retranche les voyelles finales :

⌣ | – –⌣ ∩ |

*li Saf..wā..ān –*

*Bi..djī...rā..ān –*

Le schema des deux vers précités est donc, exprimé en noms techniques arabes :

فَعُلّنْ مفاعيلن فَعُلّ مفاعلن
فَعُلّ مفاعيلن فعولُ مفاعيلْ
فَعُلّنْ مفاعيلن فعُلّنْ مفاعلن
فَعُلّ مفاعيلن فَعُلّنْ مفاعيلْ

En notation métrique :

⌣ | ⌣ ∩ ⌣   ⌣ | – – ⌣   ⌣ | ⌣ ∩ ∩   ⌣ | ⌣ ⌣ ⌣

⌣ | ⌣ ∩ ∩   ⌣ | – – ∩   ⌣ | – – ∩   ⌣ | – –⌣ ∩ ||

⌣ | ⌣ ∩ ⌣   ⌣ | – – ⌣   ⌣ | ⌣ ∩ ⌣   ⌣ | ⌣ ⌣ ⌣

⌣ | ⌣ ∩ ∩   ⌣ | – – ⌣   ⌣ | ⌣ ∩ ⌣   ⌣ | – –⌣ ∩ ||

à اهله (premier hémistiche) et اصفاهم à اوفاهم (premier hémistiche du second vers). Cf. *The Divans of the six ancient Arabic poets*, etc. p. ١٩١.

La transcription de Freytag est la suivante :

⏑ – ⏑ | ⏑ – – – | ⏑ – ⏑ | ⏑ – ⏑ – |
⏑ – ⏑ | ⏑ – – – | ⏑ – ⏑ | ⏑ – — ||
⏑ – – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – ⏑ – |
⏑ – ⏑ | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – — ||[1]

*Remarque.* Dans ces deux vers, nous rencontrons quatre fois la variante فَعُلّ ou فعولُ, dont la dernière syllabe doit recevoir l'ictus prosodique et s'allonger. Chaque fois, conformément à la règle énoncée livre I, § 6, cette syllabe se trouve placée devant deux autres syllabes mues. Premier vers, premier hémistiche, le رِ de الغوير est devant وَ أَ de وَأَهْلِهِ; deuxième hémistiche, le عَ de أَسْعَدَ est devant دَ فِى = دَ فِىْ; *ibid.* le بِ de البلابل est devant لِ صَ (البلابلِ صَفْوانِ). — Deuxième vers, deuxième hémistiche, le رَ de أَبَرَّ est devant بِأَ de بِأَيْمَانِ.

Dans toutes ces variétés, on peut substituer aux pieds فعولن ou فَعُلَّنْ et مفاعيلن les variantes فعولُ ou فَعُلَّ (nous en avons vu plusieurs exemples), مفاعلن, ailleurs qu'à la fin du premier hémistiche de chaque

[1] Freytag reconnaissait que dans les syllabes contenant deux quiescentes dont la première est une lettre de prolongation, la longue devait avoir une durée exceptionnelle, qu'il représentait vaguement par un long trait.

vers, et enfin مفاعيلْ ∪ | – – ∩ ∩ |, avec un silence à la suite de la syllabe لْ frappée de l'ictus prosodique.

Exemple de مفاعلن pour مفاعيلن ailleurs qu'à la fin du premier hémistiche.

فَإِنْ تَشْكُرُوا لِي تَشْكُرُوا لِيَ نِعْمَةً
وَإِنْ تَكْفُرُوا فَلَا أُكَلِّفُكُمْ شُكْرِي

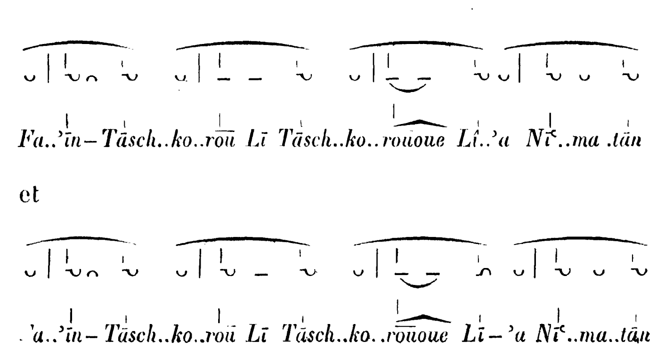
Ce vers en notation arabe s'exprime par les mots suivants :

فَعُلُّنْ مفاعيلن فعولن مفاعِلُنْ
فَعُلُّنْ مفاعلن فعولُ مفاعيلو

qui montrent que, dans le second hémistiche, le pied usuel مفاعيلن ∪ | – – ∪ ∩ | est remplacé par l'équivalent مفاعلن ∪ | ∪ ∪ ∪ ∩ |.

Le premier hémistiche de ce vers est très-intéressant, car il nous offre une forme qui tient le milieu entre فعولن ∪ | – – ∪ ∩ | et فعولْ ∪ | – – ∩ ∩ |, laquelle apporte une preuve nouvelle à l'appui de l'existence d'un ictus prosodique sur le لْ de فعولْ. En effet, le mot avant-dernier لِي *lî* « à moi » devient pour les exigences métriques لِيَ. Or, il est certain que لِيَ se prononçait non pas لِيَ *lĭă*, mais لِيَءْ *li'a*, en conservant la prononciation usuelle de لِي et en le faisant

suivre d'un *a;* de sorte que لِي, naturellement pourvu de l'ictus, forme la syllabe sous-forte لِن de l'avant-dernier pied, et que la voyelle euphonique *a* commence le dernier pied : مفاعلن (كُرُوا لِي | ءَنِعْمَةً). Mais nous parvenons au même résultat en considérant لِيَ comme deux syllabes brèves et en appliquant la règle énoncée livre I, § 6. Car les mots كُرُوا لِيَ نِعْمَةً forment alors فعول مفاعلن, et la syllabe supposée brève لِ, se trouvant placée devant deux autres syllabes mues يَ نِ, reçoit un ictus prosodique. Suivant donc que nous admettons que لِيَ se prononce لِيءَ ou لِيْ, nous parvenons aux deux notations suivantes, équivalentes entre elles, pour le premier hémistiche du vers en question :




[1] Il ne faut pas s'étonner si dans le même hémistiche le même mot لِي a pour durée tantôt une longue et demie, tantôt une longue ; c'est que dans un cas il reçoit l'ictus et dans l'autre il en est privé. Quant à l'*ou* final de تشكروا, il dure deux longues lorsqu'il doit rem-

Dans le premier cas, *Lî* est égale à une longue et demie, dans le second cas à une longue suivie d'un silence équivalent à une brève.

Exemple de مفاعيلُ substitué à مفاعيلن.

Hém. فَعَيْنَاكَ لِلْبَيْنِ تَجُودَانِ بِٱلدَّمْعِ

فَعُلُنْ مفاعيلُ فعولن مفاعيلو

Les mots كَ لِلْبَيْنِ forment مفاعيلُ. Mais la dernière syllabe نِ est placée devant deux autres syllabes mues تَجُ de تَجُودَانِ = تَجُوْدَانِ; par conséquent, de même que le لُ de فعولُ, elle reçoit un ictus prosodique et s'allonge.

*Schema métrique.*

⏑ | ⏑ ∩ ⏑ ⏑ | – – ∩ ⏑ | – – ⏑ ⏑ | – – ⏑ 𝄐 ∩ ||

*Transcription de Freytag.*

⏑ – – | ⏑ – – ⏑ | ⏑ – – | ⏑ – – – |

Pour terminer ce qui est relatif au *Ṭawil*, citons

plir une demi-mesure (temps fort et temps faible), et une longue seulement (ou plutôt une longue et $\frac{1}{3}$, cf. p. 175 et suiv.) quand il ne doit remplir que le temps fort, comme cela a lieu dans le premier تشكروا. C'est d'ailleurs pour les mêmes raisons que le *ou* de فعولن dure deux longues, tandis que l'*a* de مفاعلن ne dure qu'une longue et demie, et celui de مفاعَلَتُن qu'une longue (dans la notation simplifiée).

encore quelques exemples du pied initial فعولن avec ses variantes فَعُلّنْ , فَعُولُ , فَعُلّ , devenant (فَ)عولن , (فَ)عُلّنْ , (فَ)عُولُ , (فَ)عُلّ , par la suppression de la première syllabe. (Cf. livre I, § 8.)

Hémist. لا تنكِحَنَّ ٱلدَّهْرَ مَا عِشْتَ أَيِّمًا

La mesure en est :

(فَ)عولن مفاعيلن فعولن مفاعلن

et en notation métrique :

⌒ | ‿‿ ‿ | ‿ | ‿ ‿ ‿ ‿ | ‿ | ‿ ‿ ‿ | ‿ | ‿ ‿ ‿ |

*Transcription de Freytag.*

– – | ⏑ – – – | ⏑ – – | ⏑ – ⏑ –

Comme je l'ai fait observer, lorsqu'on scande un vers pareil, il faut mentalement prononcer une syllabe brève quelconque en tête de l'hémistiche. Dans ma notation, un silence représente la syllabe absente.

Autre exemple.

Hémist. لَسْتُ بِمُضْطَرٍّ وَلَا ذِي ضَرَاعَةٍ

La mesure en pieds arabes est :

(فَ)عُلّ مفاعيلن فعولن مفاعلن

et en notation métrique :

⌒ | ⌣ ⌒ ⌒ ⌣ | – – ⌣ ⌣ | – – ⌣ ⌣ | ⌣ ⌣ ⌣ ⌒ |

*Transcription de Freytag.*

– ⌣ | ⌣ – – – | ⌣ – – | ⌣ – ⌣ – |

Dans cet exemple la syllabe تُ de لَسْتُ = (فَ)عُلُّ, qui doit recevoir un ictus prosodique, est suivie, conformément à la règle tant de fois rappelée, de deux autres syllabes mues يُ (de يُضْطَرِّ).

§ 5. Madîd et ses variétés.

Ce mètre se compose normalement de deux hémistiches comprenant chacun deux فاعلاتن séparés par un فاعلن :

1^er hém. فاعلاتن فاعلن فاعلاتن

2^e hém. فاعلاتن فاعلن فاعلاتن

Sa notation métrique est donc :

| ⌣ ⌣ – – | ⌣ ⌣ ⌣ ⌒ | ⌣ ⌣ – – |
| ⌣ ⌣ – – | ⌣ ⌣ ⌣ ⌒ | ⌣ ⌣ – – |

Mais le plus souvent le dernier pied du vers devient فاعلاتو | ⌣ ⌣ – – | pour marquer la pause.

*Transcription de Freytag.*

– ⌣ – – | – ⌣ – | – ⌣ – – |
– ⌣ – – | – ⌣ – | – ⌣ – – |

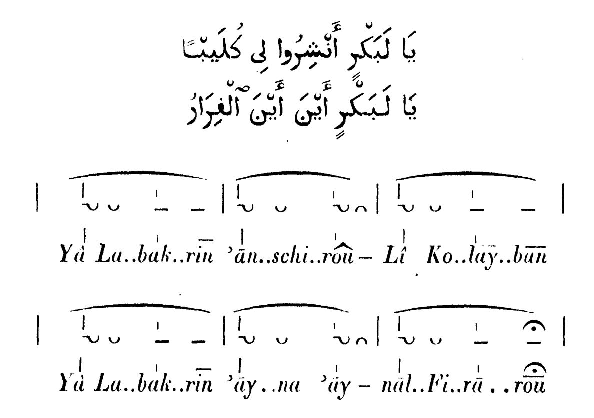
Dans ce mètre, le dernier pied du premier hémistiche se présente sous trois formes et le dernier pied du second hémistiche sous six formes. Le *Madîd* a donc trois *ʿaroûḍh* et six *ḍharb*.

Première variété (1er *ʿaroûḍh* et 1er *ḍharb*).

Le dernier pied du premier hémistiche et celui du second hémistiche sont فاعلاتن (فاعلاتو à la fin du vers). Le schema de cette variété est celui que je viens de noter plus haut.

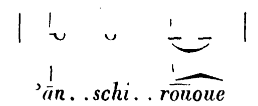
Exemple.

يَا لَبَكْرٍ أَنْشِرُوا لِي كُلَيْبًا
يَا لَبَكْرٍ أَيْنَ أَيْنَ ٱلْفِرَارُ




*Remarque.* Comme le mot *ʾanschiroû* du premier hémistiche se termine par une voyelle, et comme cette voyelle peut se prolonger jusqu'à la barre de mesure (la syllabe suivante devant commencer une

nouvelle mesure), il est encore permis de noter *'anschirôu* :




En supposant donc que les anciens Arabes tantôt aient prolongé le son de la voyelle jusqu'à la mesure suivante et tantôt ne lui aient attribué que la durée d'une longue et demie, nous obtenons pour le pied فاعلن une nouvelle variante فاعلو | ⏑ ⏑ – – |.

La notation rigoureuse de *Yâ Labakrin* serait :

| ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ |

*Yâ La..bā..k^e..ri..n^e*

les articulations *k^e*, *ri* et *n^e* valant chacune un tiers de longue. Pour simplifier, je fais de *bak* tout entier une longue (cette syllabe fermée vaut en réalité une longue $\frac{1}{3}$) et de la syllabe fermée *rin* une longue (elle n'en vaut que $\frac{2}{3}$). C'est de la même façon que je suis arrivé pour le pied فاعلاتن à la notation | ⏑ ⏑ – – |. Cf. livre I, § 2.

La voyelle *ou* du dernier mot du vers s'allonge *ad libitum*.

Deuxième variété (2^e *aroûḍh*, 2^e, 3^e et 4^e *ḍharb*).

Cette variété est caractérisée par la substitution, à la fin du premier hémistiche, de فاعلن | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |

ou فاعلو | ⏑ ⏑ – – | à فاعلاتن | ⏑ ⏑ – – |. Cette substitution s'explique par l'équivalence des pieds فاعلن, فاعلو et فاعلاتن. A la fin du second hémistiche, trois variantes peuvent être employées : 1° فاعلاتْ = فاعلاءْتْ | ⏑ ⏑ – – |; 2° فاعلو | ⏑ ⏑ ⏑ ⌢ | ou فاعلن | ⏑ ⏑ ⏑ ⌢ |; 3° فآلو | – – ⏑ ⌢ |. Ces variantes équivalent toutes à فاعلاتن | ⏑ ⏑ – – |.

Exemple du 2ᵉ *ʿaroûdh* avec le 2ᵉ *dharb.*

لَا يَغُرَّنَّ آمْرَءًا عَيْشَةٌ

كُلُّ عَيْشٍ صَائِرٌ لِلزَّوَالْ

*Notation arabe.*

فاعلاتن فاعلن فاعلو

فاعلاتن فاعلن فاعلاءْتْ

*Notation métrique.*

| ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ ⏑ ⌢ | ⏑ ⏑ – – | [1]

| ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ ⏑ ⌢ | ⏑ ⏑ – – ||

[1] On peut aussi admettre que le ة de عَيْشَةٌ dure seulement une longue et demie, et alors la notation du dernier pied est :

| ⏑ ⏑ ⏑ ⌢ | = فاعلن

*Transcription de Freytag.*

— ∪ — — | — ∪ — | — ∪ — |
— ∪ — — | — ∪ — | — ∪ —— |

*Remarque.* Le dernier mot لِلزَّوَالْ se prononce لِلزَّوَاءَلْ = فاعلاءَتْ. Si sa voyelle finale avait été conservée, on aurait eu le pied équivalent فاعلاتو.

| ∪ ∪ — — |

*Līz . . za . . wā . . lī*

Dans ce *ḏharb*, le dernier pied du premier hémistiche peut rimer avec celui du second hémistiche, c'est-à-dire affecter aussi la forme فاعلاءَتْ.

Exemple du 2ᵉ *ʿaroûḏh* avec le 3ᵉ *ḏharb*.

Le dernier pied du premier hémistiche est فاعلن; le dernier pied du deuxième hémistiche فاعلن ou plus souvent فاعلو, pour la pause.

اِعْلَمُوا أَنِّي لَكُمْ حَافِظٌ
شَاهِدًا مَا كُنْتُ أَوْ غَائِبَا

*Notation arabe.*

فاعلاتن فاعلن فاعلن
فاعلاتن فاعلن فاعلو

*Notation métrique.*

| ˇ ˘ — — | ˇ ˘ ˇ ∩ | ˇ ˘ ˇ ∩ |
| ˇ ˘ — — | ˇ ˘ ˇ ∩ | ˇ ˘ ˇ ∩ |

*Transcription de Freytag.*

— ˘ — — | — ˘ — | — ˘ — |
— ˘ — — | — ˘ — | — ˘ — |

*Remarque.* On peut faire rimer les deux hémistiches de cette espèce, et alors le ʿ*aroûḍh* et le *ḍharb* sont tous deux soit فاعلن, soit فاعلو, suivant que la rime se termine par une consonne forte *djezmée* ou par une voyelle suivie d'une consonne faible *djezmée*, أْ, وْ ou يْ.

Exemple du 2ᵉ ʿ*aroûḍh* avec le 4ᵉ *ḍharb*.

Le dernier pied du premier hémistiche est فاعِلن; le dernier pied du deuxième hémistiche est فَآلُو

| — — ˇ ∩ |

إِنَّمَا ٱلذَّلْفَاءُ يَاقُوتَةٌ
أُخْرِجَتْ مِنْ كِيسِ دِهْقَانِ

*Notation arabe.*

فاعلاتن فاعلن { فاعلن ou فاعلو } 

فاعلاتن فاعلن فَآلُو

*Notation métrique.*

| ⌣ ⌣ – – | ⌣ ⌣ – – | ⌣ ⌣ ⌣ ∩ |

*ʿīn...nu..maz..zal..fā..ʾo Yāae . . qôu..ta..tōn* –

| ⌣ ⌣ – – | ⌣ ⌣ ⌣ ∩ | – – ⌣ ∩ ||

*ʾŌkh..ri..djat Min Kî..si Dih* – *qāae. . nî* –

*Notation usuelle.*

– ⌣ – – | – ⌣ – | – ⌣ – |
– ⌣ – – | – ⌣ – | – – |

*Remarque.* Si dans le mot ياقوتة on n'attribue à يَا que la valeur d'une longue et demie, le premier hémistiche a pour notation :

| ⌣ ⌣ – – | ⌣ ⌣ ⌣ ∩ | ⌣ ⌣ ⌣ ∩ |

*Fā..ʿi..lā..tōn Fā..ʿi..lōn* – *Fā..ʿi..lōn* –

On peut faire rimer les deux hémistiches de cette espèce, et alors le *ʿaroûdh* devient فَاْلُو comme le *dharb*.

Troisième variété (3ᵉ *ʿaroûdh*, 5ᵉ et 6ᵉ *dharb*).

Le dernier pied du premier hémistiche est فَعِلُنْ | ∩ ⌣ ⌣ ∩ |; le dernier pied du deuxième hémistiche

est 1° فَعِلْنْ ou plus souvent, pour la pause, فَعِلُو | ◠ ⌣ ⌣ ◠ | (5e *dharb*), et 2° فَآلُو | — — ⌣ ◠ | (6e *dharb*).

Exemple du 3e ʿ*aroûdh* avec le 5e *dharb*.

لَوْ تَمَلَّتْهُمْ عَشِيرَتُهُمْ
لَاقْتِنَاءِ ٱلْعِزِّ أَوْ وَلَدُوا الخ

*Notation arabe.*

فاعلاتن { فاعلو ou فاعلن } فَعِلُنْ

فاعلاتن فاعلن فَعِلُو

*Notation métrique.*

| ⌣ ⌣ — — | ⌣ ⌣ — — ou ⌣ ⌣ ⌣ ◠ | ◠ ⌣ ⌣ ◠ |

| ⌣ ⌣ — — | ⌣ ⌣ ⌣ ◠ | ◠ ⌣ ⌣ ◠ |

*Notation usuelle.*

— ⌣ — — | — ⌣ — | ⌣ ⌣ — |
— ⌣ — — | — ⌣ — | ⌣ ⌣ — |

*Remarques.* Dans ce vers les syllabes رَتُهُمْ, qui terminent le premier hémistiche, forment le pied

فَعِلُنْ, et la syllabe brève رُ doit recevoir un ictus prosodique. Aussi est-elle placée devant les deux autres syllabes mues : تُهُ de تُهُمْ. — A la fin du second hémistiche, وَلَدُوا = وَلَدُوْ reçoit l'ictus sur وَ en sa qualité de troisième personne du prétérit; et d'ailleurs وَ est également placé devant deux autres syllabes mues : لَدُ.

On peut faire rimer les deux hémistiches, et alors le *ʿaroûḍh* et le *ḍharb* sont tous deux soit فَعِلُنْ soit فَعِلُو, suivant que la rime finit par une consonne forte *djezmée* ou par une voyelle (suivie de ا, de وْ ou de يْ).

Exemple du 3ᵉ *ʿaroûḍh* avec le 6ᵉ *ḍharb*.

Le dernier pied du premier hémistiche est فَعِلُنْ ou فَعِلُوٓ; le dernier du deuxième hémistiche est فَآلُو | ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏑ |.

رُبَّ نَارٍ بِتُّ أُوقِدُهَا
تَقْضِمُ ٱلْهِنْدِيَّ وَٱلْغَارَا

*Notation arabe.*

فاعلاتن { فاعلُو ou فاعلن } { فعِلُو ou فعِلُنْ }

فاعلاتن فاعلن فَآلُو

*Notation métrique.*

| — ᴗ ᴗ — — | — ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ | — ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ |

*Rōb.. ba Nā..rīn Bīt.. to* *'ououe* ou *'oū* – .. *qī–do* ..*hāaé* ou ..*hâ* –

| — ᴗ ᴗ — — | — ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ | — — — ᴗ ᴗ ||

*Tāq..dhi.. mōl..hīn.. dīy..ya Wāl* – *Ghāae ..ra* –

*Notation usuelle.*

— ᴗ — — | — ᴗ — | ᴗ ᴗ — |
— ᴗ — — | — ᴗ — | — — |

*Remarque.* Dans le dernier mot du premier hémistiche, أَوقَدَهَا, la syllabe brève قَ, qui reçoit l'ictus prosodique et devient longue, est régulièrement suivie de deux autres syllabes mues دَهَ.

Modifications qui affectent le premier et le deuxième pied de chaque hémistiche.

Dans toutes ces variétés, on peut substituer, ailleurs qu'à la fin des hémistiches, des variantes aux pieds dits primitifs. Au pied فاعلن, on peut substituer l'équivalent فَعِلُنْ; au pied فاعلاتن, ses équivalents

فَعِلَاتُنْ, فَاعِلَاتُ, فَعِلَاتُ. Conf. le tableau, livre I, fin du § 6.

Exemple des variantes فَعِلُنْ et فَعِلَاتُنْ.

2ᵉ hém. لَقَنَتِيلاً دَمُهُ لَا يُطَلّ

فَعِلَاتُنْ فَعِلُنْ فَاعِلَاتُو

*Notation métrique.*

| ◡ ◡ – – | ◡ ◡ ◡ ◡ | ◡ ◡ – ◠ |

*Notation usuelle.*

◡ ◡ – – | ◡ ◡ – | – ◡ – – |

*Remarque.* La syllabe لَ de لَقَتِيلاً = لَقَتِيْلاً et la syllabe دَ de دَمُهُ = دَمُهُوْ s'allongent parce qu'elles reçoivent un ictus prosodique; toutes deux se conforment à la règle qui veut qu'elles précèdent deux autres syllabes mues.

Exemple de la variante فَاعِلَاتُ.

1ᵉʳ hém. أَنْ يَزَالَ قَوْمُنَا صَالِحِينَ

*Notation arabe.*

فَاعِلَاتْ { فَاعِلُو ou فَاعِلُنْ } فَاعِلَاتُ

*Notation métrique.*

| ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |

ʾān Ya..zā..lu Qāw..mo ..nāae ou ..nā – Sā..li..hī..nu

*Notation usuelle.*

– ⏑ – ⏑ | – ⏑ – | – ⏑ – ⏑ |

*Remarque.* On voit que la brève لَ de يَزَالُ qui doit rester brève n'est pas suivie de deux syllabes mues, mais d'une seulement : قَ de قَوْمَنَا. Il en est de même du نَ du صَالِحِينَ, car le deuxième hémistiche du vers dont j'ai cité le premier hémistiche commence par آمِنِينَ = أَامِنِينَ (cf. *Darst. der arab. Versk.* p. 189), de sorte que le نَ de صالحين précède une seule syllabe mue أَ de أَامنين.

Exemple de la variante فَعِلَاتُ.

لَيْتَ شِعْرِى هَلْ لَنَا ذَاتَ يَوْمٍ
بِجَنُوبٍ فَارِعٍ مِنْ تَلَاقِ

La notation arabe du deuxième hémistiche est

فَعِلَاتُ فاعلن فاعلاتن

*Notation métrique.*

*Bi-djo..nôu..bi Fâ..ri..ʿin- Min Ta..lâ..qi*

*Notation usuelle.*

⏑ ⏑ – ⏑ | – ⏑ – | – ⏑ – – |

*Remarque.* Dans le premier mot بِجُنُوبِ = بِجُنُوْبِ, le premier ج doit recevoir un ictus prosodique et s'allonger; aussi est-il suivi de deux syllabes mues : جُنُ. Au contraire, le dernier ب doit rester bref; aussi n'est-il suivi que d'une syllabe mue فَ de فَارِعٍ = فَارْعٍ.

§ 6. Basîṭ et ses variétés.

Le *Basîṭ* dit normal se compose des pieds مستفعلن et فاعلن répétés deux fois, et alternativement, par hémistiche. En voici donc le schema :

*Notation arabe.*

1er hém. مستفعلن فاعلن مستفعلن فاعلن

2e hém. مستفعلن فاعلن مستفعلن فاعلن

La mesure de مُسْتَفْعِلُنْ isolé est – | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |. Dans le *Basîṭ*, *Mostâfʿilôn* conserve cette notation, car le pied qui le suit, فاعلن, commence par le temps fort,

de sorte qu'aucune syllabe faible ne vient se placer à la fin de la mesure de *Mostăf'ilōn.* Au contraire, فاعلن, au milieu du vers, prend la notation | ∪ ∪ – ○ |, car il est alors suivi de *Mostăf'ilōn* dont la syllabe composée *Mos* vient remplacer le silence ○ à la fin de فاعلن (cf. livre I, § 2). فاعلن ne reste | ∪ ∪ ∪ ∩ | qu'à la fin du vers (et devant une variante de مستفعلن commençant par une seule syllabe brève), et il y est d'ailleurs le plus souvent remplacé par فاعلو | ∪ ∪ ∪ ∩ |, pour la pause.

Voici donc la notation métrique du *Basîṭ* normal :

– | ∪ ∪ ∪ ∩ | ∪ ∪ – – | ∪ ∪ ∪ ∩ | ∪ ∪ –
– | ∪ ∪ ∪ ∩ | ∪ ∪ – – | ∪ ∪ ∪ ∩ | ∪ ∪ ∪ ∩ ‖
| ∪ ∪ ∪ ∩ ‖

*Notation usuelle.*

– – ∪ – | – ∪ – | – – ∪ – | – ∪ – |
– – ∪ – | – ∪ – | – – ∪ – | – ∪ – |

Le *Basîṭ* admet trois variantes dans le dernier pied du premier hémistiche et six variantes dans le dernier pied du deuxième hémistiche. Il a ainsi trois *'aroûḍh* et six *ḍharb*.

Première variété (1^er^ *'aroûḍh,* 1^er^ et 2^e^ *ḍharb*).

Dans cette variété, le dernier pied du premier

hémistiche est فعلن | ʌ ᴗ — ○ |, au lieu de فاعلن | ᴗ ᴗ — ○ |; le dernier pied du deuxième hémistiche est : 1° فعلن | ʌ ᴗ ᴗ ʌ | (pied final) ou فَعِلُو | ʌ ᴗ ⌒ ʌ | pour la pause, et 2° فَآلُنْ | ‿ — ᴗ ʌ | ou فَآلُو | ‿ — ⌒ ʌ |.

Exemple du 1^er^ *ʿaroûḍh* avec le 1^er^ *ḍharb*.

وَافْـتَنْتَهُمْ فِى ٱخْـتِـلَافٍ مِـنْ زَمَـانِـكُمْ
وَٱلْبَدْرُ فِى ٱلْوَهْنِ مِثْلُ ٱلْبَدْرِ فِى ٱلسَّحَرِ

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مستفعلن فَعِلُنْ
مستفعلن فاعلن مستفعلن فَعِلُو

*Notation métrique.*

— | ᴗ ᴗ ᴗ ʌ | ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ ᴗ ʌ | ʌ ᴗ —
— | ᴗ ᴗ ᴗ ʌ | ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ ᴗ ʌ | ʌ ᴗ ⌒ ʌ ||

*Notation de Freytag.*

— — ᴗ — | — ᴗ — | — — ᴗ — | ᴗ ᴗ — |
— — ᴗ — | — ᴗ — | — — ᴗ — | ᴗ ᴗ — |

*Remarques.* Dans le premier hémistiche, les syllabes فٍ مِنْ زَمَا forment le pied مستفعلن. Or comme

la dernière syllabe مَا contient une lettre de prolongation, cette syllabe مَا peut se prolonger jusqu'à la mesure suivante نِكُمْ. On prononcera donc à volonté, en attribuant à مَا soit la durée d'une longue et demie, soit la durée de deux longues :

*fin Mīn Za..mâ – nī – ko..mou*

ou bien :

*fin Mīn Za..mâae . . nī – ko..mou*

Dans ce dernier cas, nous avons à constater pour مستفعلن une nouvelle variante مستفعلُو.

Les syllabes نِكُمْ = نِكُمُو forment le pied فَعِلُنْ; la syllabe brève نِ devient longue, parce qu'elle reçoit l'ictus prosodique : elle est placée, effectivement, devant deux autres syllabes mues كُمْ. — Le مُو de كُمْ = كُمُو est restreint à la durée d'une longue par la syllabe fermée *wal* de وَٱلْبَدْرْ, laquelle commence l'hémistiche suivant, mais en réalité termine la mesure à laquelle appartient نِكُمْ. Je rappelle que la notation rigoureuse de مُوْ serait une longue et un tiers.

Dans le second hémistiche, تَحَرَّى = تَحَرْ forme le pied فَعِلُو. La syllabe تَ reçoit l'ictus par sa forme

grammaticale même (cf. livre I, § 5), et d'ailleurs elle est placée devant deux autres syllabes mues حَرِ. Le *i* final se prolonge *ad libitum* pour marquer la pause.

Exemple du 1[er] *ʿaroûḍh* avec le 2[e] *ḍharb*.

أَلْحَمْدُ وَٱلْمَجْدُ يَحْتَلَّانِ قُبَّتَهُ
وَٱلرَّغْبُ وَٱلرَّهْبُ مَوْجُودَانِ فِي نَابِهْ

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مستفعلن فَعِلُنْ
مستفعلن فاعلن مستفعلن فَآلُنْ

*Notation métrique.*

— | ∪ ∪ ∪ ∩ | ∪ ∪ — — | ∪ ∪ ∪ ∩ | ∩ ∪ —
— | ∪ ∪ ∪ ∩ | ∪ ∪ — — | ∪ ∪ ∪ ∩ | — — ∪ ∩ ||

*Notation de Freytag.*

— — ∪ — | — ∪ — | — — ∪ — | ∪ ∪ — |
— — ∪ — | — ∪ — | — — ∪ — | — — |

*Remarques.* Dans le premier hémistiche, la brève بُ de قُبَّتَهُ=قُبْبَتَهُو, qui doit recevoir un ictus prosodique, est placée devant deux autres syllabes mues تَهُ.

A la fin du second hémistiche, نَابِهْ forme le pied

فـآلن | ⏖ ⏑́ ⏝ |. La syllabe نَ de نابه recevant l'ictus fort, et la syllabe بِ, l'ictus sous-fort, et deux ictus ne pouvant exister dans un mot sans être séparés par un temps faible, cela prouve que نَا dure un temps fort et un temps faible | ⏖. On observera que نَابِهْ est pour نَابِهِ *Nâbihî;* la suppression de la voyelle finale, pour la rime, a amené le transfert de l'ictus sur la syllabe précédente *bi,* qui, de brève qu'elle était, devient longue.

Exemple du *ḍharb* فآلو.

2ᵉ hém. بَنُو ٱللَّقِيطَةِ مِنْ ذُهْلِ بْنِ شَيْبَانَا

Les dernières syllabes بَانَا forment le pied final | ⏖ ⏑̂ ⏝ | avec prolongation *ad libitum* de la dernière voyelle.

Freytag a trouvé un exemple du pied فَعْلَاءَتْ | ⏖̂ ⏝ ⏑́ | substitué à la fin du vers au pied فَآلو | ⏖ ⏑̂ ⏝ | : les deux formes s'équivalent.

Deuxième variété (2ᵉ *ʿaroûḍh,* 3ᵉ, 4ᵉ et 5ᵉ *ḍharb*).

Cette variété forme en quelque sorte un mètre à part, car son schema normal ne comprend plus que trois pieds par hémistiche, au lieu de quatre; ces pieds sont disposés comme il suit :

1ᵉʳ hém. مستفعلن فاعلن مستفعلن

2ᵉ hém. مستفعلن فاعلن مستفعلن

Le dernier مستفعلن du premier hémistiche se trouve alors précéder un autre مستفعلن (le premier du second hémistiche), et, par conséquent, sa notation est celle de مستفعلن médial suivi d'un pied commençant par une syllabe composée faible (cf. livre I, § 2), à savoir — | ⏑ ⏑ — ∘ |.

*Notation métrique.*

— | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ —

— | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ ||

Le dernier pied du deuxième hémistiche admet, comme je l'ai dit, trois variantes : 1° مستفعلاءتْ — | ⏑ ⏑ — — |; 2° مستفعلن — | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ |, ou, pour la pause, مستفعلو — | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ |, et 3° مُسْتَـآلن — | — — ⏑ ∩ | ou مُسْتَآلو — | — — ⏑ ∩ |.

Exemple du 2ᵉ ʿaroûḍh avec le 3ᵉ ḍharb (مستفعلاءتْ).

إِنَّا ذَمَمْنَا عَلَى مَا خَيَّلَتْ

سَعْدَ بْنَ زَيْدٍ وَعَمْرًا مِنْ تَمِيمْ

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مستفعلن

مستفعلن فاعلن مستفعلاءتْ

*Notation métrique.*

*Remarques.* Les dernières syllabes du vers رًا مِنْ تَمِيمِ se prononcent رَنْ مِنْ تَمِيمِءْ = مستفعلاءْتْ. Ce *dharb* est peu employé. Freytag n'en a trouvé d'exemple que dans des ouvrages de métrique.

Exemple du 2ᵉ *aroûdh* avec le 4ᵉ *dharb*
(مستفعلو, مستفعلن).

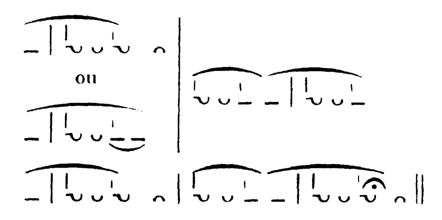
مَا ذَا وُقُوفِي عَلَى رَبْعٍ خَلَا
مُخْلَوْلَقٍ دَارِسٍ مُسْتَعْجِمِ

*Notation arabe.*

مستفعلن ou مستفعلو } فاعلن مستفعلن

مستفعلن فاعلن مُسْتَفْعِلُو

*Notation métrique.*



*Remarque.* Les premières syllabes du vers مَا ذَا وُقُو forment le pied – | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | ou – | ⏑ ⏑ – – | à volonté; cf. p. 201, *remarques*.

Exemple du 2ᵉ ʿ*aroûḍh* avec le 5ᵉ *ḍharb* (مستآلو, مستآلن).

سِيرُوا مَعًا إِنَّمَا مِيعَادُكُمْ
يَوْمَ ٱلثَّلَـٰثَآءِ بَطْنُ ٱلْوَادِى

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مستفعلن

| | | |
|---|---|---|
| مستفعلن<br>ou<br>مستفعلُو | فاعلن | مستآلُو |

*Notation métrique.*

– | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ –

– | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒<br>ou<br>– | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – – | – – ⏑ ⌒ ||

*Remarques.* Au commencement du deuxième hémistiche, يَوْمَ ٱلثَّلَا peut se prononcer à volonté – | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ |, en attribuant la durée d'une longue et demie à la syllabe لَ = لَا, ou – | ⏑ ⏑ – – |, en

attribuant à cette syllabe la durée de deux longues. (Cf. ci-dessus, et p. 201, *remarques.*)

A la fin du deuxième hémistiche, نُ ٱلْوَادِى forme le pied مستنآلو ‒ | ¦‒ ‒ ⏑ ⌒ |, qu'on appelle aussi مفعولو.

Troisième variété (3e *'aroûdh*, 6e *dharb*).

Dans cette variété, qui se rattache étroitement à la deuxième, on emploie comme dernier pied du premier hémistiche la forme مفعولن = مُسْتَنآلن ‒ | ¦‒ ‒ ⏑ ⌒ |, en remplacement de مستفعلن ‒ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ |, et comme dernier pied du deuxième hémistiche مفعولن = مُسْتَنآلن ‒ | ¦‒ ‒ ⏑ ⌒ |, ou, pour la pause, مفعولو = مُسْتَنآلو ‒ | ¦‒ ‒ ⏑ ⌒ |. Toutefois, مفعولن et مفعولو sont eux-mêmes généralement remplacés par les variantes مُتَنآلن ⏑ | ¦‒ ‒ ⏑ ⌒ | et مُتَنآلو ⏑ | ¦‒ ‒ ⏑ ⌒ |, qu'on peut appeler encore فعولن et فعولو (cf. livre I, § 7). — Comme le dernier pied du premier hémistiche est immédiatement suivi d'une syllabe fermée faible (*Mos* du *Mostăf'ilŏn* suivant), sa notation devient ‒ | ¦‒ ‒ ‒ ○ |, de même que plus haut مستفعلن ‒ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | est devenu ‒ | ⏑ ⏑ ‒ ○ |. Quand, dans le premier hémistiche, le pied مُتَنآلن

⌣ | – – – ⌣ ⌒ | remplace مُسْتَفْعِلُن, il se note ⌣ | – – – ∘ | également comme étant suivi d'une syllabe fermée.

Exemple de مفعولن et مفعولو.

مَا هَيَّجَ ٱلشَّوْقَ مِنْ أَطْلَالِ
أَضْحَتْ قِفَارًا كَوَحْيِ ٱلْوَاحِي

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مفعولن

(مستفعلن ou مستفعلو) فاعلن مفعولو

*Notation métrique.*

– | ⌣ ⌣ ⌣ ⌒ | ⌣ ⌣ – – | – – – –

– | ⌣ ⌣ ⌣ ⌒
ou
– | ⌣ ⌣ – –

| ⌣ ⌣ – – | – – ⌣ ⌒ |

*Notation de Freytag.*

– – ⌣ – | – ⌣ – | – – – |
– – ⌣ – | – ⌣ – | – – – |

*Remarque.* Au commencement du second hémis

tiche, أَضْحَتْ فِنًا forme à volonté مستفعلن – | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | ou مستفعلو – | ⏑ ⏑ – – |. Voyez à ce propos p. 201, *remarques*.

Exemple de مُتَنَآلُن et مُتَنَآلُو = فعولن et فعولو.

لِلّٰهِ أَيَّامُنَا ٱلْمَوَاضِى
لَوْ أَنَّ شَيْئًا مَضَى يَعُودُ

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مُتَنَآلُن
مستفعلن فاعلن مُتَنَآلُو

*Notation métrique.*

– | ⏑ – ⏑ ⌒ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | – – –
– | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | – – ⏑ ⌒ |

*Notation usuelle.*

– – ⏑ – | – ⏑ – | ⏑ – – |
– – ⏑ – | – ⏑ – | ⏑ – – |

*Remarque.* Le pied فاعلن reprend ici dans les deux hémistiches sa notation normale | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ |, parce qu'il est suivi d'un pied commençant par une seule syllabe brève (cf. livre I, § 2).

### Modifications des pieds مستفعلن et فاعلن ailleurs qu'à la fin de chaque hémistiche.

Dans les trois variétés de *Basîṭ* qui viennent d'être décrites, on observe l'emploi de variantes pour le premier, le deuxième et le troisième pied de chaque hémistiche de la première variété, pour le premier et le deuxième pied de chaque hémistiche des deuxième et troisième variétés. Ces variantes sont celles que représente le tableau des pieds (livre I, fin du § 6.). Ainsi, à la place de مُسْتَفْعِلُنْ, on peut rencontrer l'une des trois formes suivantes :

مُسْتَعِلُنْ { – | ∩ ∪ ∪ ∩ |
– | ∩ ∪ – ○ |

مُتَفْعِلُنْ { ∪ | ∪ ∪ ∪ ∩ |
∪ | ∪ ∪ – ○ |

مُتَعِلُنْ { ∪ | ∩ ∪ ∪ ∩ |
∪ | ∩ ∪ – ○ |

à la place de فاعلن on peut rencontrer la forme :

فَعِلُنْ { | ∩ ∪ ∪ ∩ |
∩ ∪ – ○ |

En voici quelques exemples :

يَا غُرَّةَ ٱلْوُزَرَآءِ ٱلسَّادَةِ ٱلْغُرَرِ
فَدَاكَ شَانِيكَ مِنْ جِنٍّ وَمِنْ بَشَرِ

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مستفعِلن فَعِلن
مُتَفْعِلُنْ فاعلن مستفعلن فَعِلُو

*Notation métrique.*

– | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ∩ ⏑ ⏑

⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ∩
ou
⏑ | ⏑ ⏑ – –
| ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ∩ ⏑ ⏑ ∩ ||

*Notation usuelle.*

– – ⏑ – | – ⏑ – | – – ⏑ – | ⏑ ⏑ – |
⏑ – ⏑ – | – ⏑ – | – – ⏑ – | ⏑ ⏑ – |

*Remarques.* Dans ce vers, qui appartient à la première variété (1^er^ *ʿaroûḍh* avec le 1^er^ *ḍharb*), le premier pied du deuxième hémistiche est, comme on voit, مُتَفْعِلُن, au lieu du primitif مستفعلن. Ce مُتَفْعِلُن est susceptible de se prononcer encore مُتَفْعِلُو, parce que sa dernière syllabe contient une

lettre de prolongation. Le فعلن qui le précède a sa notation normale, parce que مُتَفْعِلن ou متفعلو com-mence par une seule brève. Enfin, dans les mots غُرَرٍ = غُرَرْى et بَشَرٍ = بَشَرْى, les syllabes غُ et بَ reçoi-vent l'ictus en raison de leur forme grammaticale, et, d'ailleurs, seraient-elles brèves, qu'elles s'allon-geraient sous l'influence de l'ictus prosodique, en vertu de leur position devant deux autres syllabes mues رَرٍ et شَرٍ.

Exemple de مُسْتَعِلُنْ.

بَيْنَا ٱلْفَتَى نَاعِمٌ رَاضٍ بِعَيْشَتِهِ
سِيقَ لَهُ مِنْ نَوَادِي ٱلشَّرِ شُؤْبُوبُو

*Notation arabe.*

فاعلن مستفعلن فَعِلن { مستفعلن ou مستفعلو }

فاعلن مستفعلن فَآلُو { مُسْتَعِلن ou مُسْتَعِلو }

*Notation métrique.*

— | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ ou — | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | ⌒ ⏑ —

— | ⌒ ⏑ ⏑ ⌒ ou — | ⌒ ⏑ — — | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | — — ⏑ ⌒ ||

*Notation usuelle.*

— — ⏑ — | — ⏑ — | — — ⏑ — | ⏑ ⏑ — |
— ⏑ ⏑ — | — ⏑ — | — — ⏑ — | — — |

*Remarques.* Les mots سَبِيقَ لَهُ (لَهُوْ = لَهُ) forment, au commencement du deuxième hémistiche, le pied مُسْتَفْعِلُنْ. La syllabe قَ devient longue en raison de l'ictus prosodique qu'elle reçoit : elle est, en effet, placée devant deux autres syllabes mues لَهُ. Les deux premiers pieds de chaque hémistiche sont susceptibles d'être prononcés avec une double longue à la fin, parce que leur dernière syllabe contient une lettre de prolongation (le ى de فَتَى, le و virtuel de لَهُ). A la fin du premier hémistiche, les syllabes شْتَهِيْ = شَتَهِ forment le pied فَعِلُنْ, et la syllabe brève شَ s'allonge en vertu de l'ictus prosodique. De même

que le قَ de سِيقَ لَهُ, elle précède deux syllabes mues قَلَ.

Exemple de مُتَعِلُنْ.

وَمَرَّ دَهْرٌ عَلَى مُحَارِ
وَهَلَكَتْ جَمْرَةٌ مُحَارُ

*Notation arabe.*

مُتَفْعِلُنْ فَاعِلُنْ مُتَآلُن
مُتَعِلُنْ فَاعِلُنْ مُتَآلُو

*Notation métrique.*

⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | – – ⏑
⏑ | ∩ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | – – ⏑ ∩ ||

*Notation de Freytag.*

⏑ – ⏑ – | – ⏑ – | ⏑ – – |
⏑ ⏑ ⏑ – | – ⏑ – | ⏑ – – |

*Remarques.* Les pieds فاعلن des deux hémistiches et le pied مُتَآلُن du premier hémistiche ont la notation normale | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ |, ⏑ | – – ⏑ ∩ |, et non la notation | ⏑ ⏑ – ○ |, ⏑ | – – – ○ |, parce que tous trois sont suivis d'un pied commençant par une seule brève. Dans le premier mot du deuxième hémistiche, وَهَلَكَتْ, la syllabe هَ reçoit l'ictus prosodique

comme appartenant à un prétérit, troisième personne. Mais ne l'eût-elle pas qu'elle le recevrait comme étant placée devant deux autres syllabes mues لَكَ.

Outre ces modifications, on trouve des exemples de *Basîṭ* dont le dernier pied a été allongé d'une syllabe (au sujet de cette licence, cf. livre I, § 7); seulement la voyelle finale de cette syllabe additionnelle est supprimée, ce qui rend très-légère, en somme, la modification susdite. Au lieu des variantes مُتَفْعِلُنْ, مُسْتَعِلُنْ et مُتَعِلُنْ, on emploie alors les formes مُتَفْعِلَاتْ (pour مُتَفْعِلَاتُو), مُسْتَعِلَاتْ (pour مُسْتَعِلَاتُو), et مُتَعِلَاتْ (pour مُتَعِلَاتُو), sur lesquelles on peut voir le § 7 du livre I.

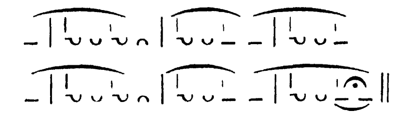
Par exemple, nous trouvons la forme finale مُتَفْعِلَاتْ = مُتَفْعِلَآءتْ dans le vers suivant :

قَدْ جَآءَكُمْ أَنَّكُمْ يَوْمًا إِذَا
قَدْ ذُقْتُمُ ٱلْمَوْتَ سَوْفَ تُبْعَثُونْ

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مستفعلن
مستفعلن فاعلن مُتَفْعِلَآءتْ

*Notation métrique.*



*Remarque.* نَ تُبْعَثُونْ se prononce نَ تُبْعَثُوءُنْ.

Le vers suivant contient la forme finale مُسْتَعِلَاتْ = مُسْتَعِلَآءْتْ :

يَا صَاحِ قَدْ أَخْلَفَتْ أَسْمَآءُ مَا
كانت تُمَنِّيكَ مِنْ طِيبِ وِصَالْ

*Notation arabe.*

مستفعلن فاعلن مستفعلن
مستفعلن فاعلن مُسْتَعِلَآءْتْ

*Notation métrique.*

– | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ –
– | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ – – | ∩ ⏑ – – ||

*Remarques.* La syllabe brève بِ de طِيبِ reçoit l'ictus prosodique et s'allonge en conséquence; elle est placée, comme le veut la règle, devant deux autres syllabes mues وِصَ de وِصَالْ = وِصَالْ. — Le mot وِصَالْ se prononce وِصَآءْلْ.

Freytag cite d'un poëte, très-postérieur à l'islamisme, un vers dans lequel le pied مَفْعُولُنْ = | ∩ ⏑ – – | remplace فاعلن | ∩ ⏑ ⏑ ⏑ |. On ne saurait considérer cette substitution que comme une faute grave contre la mesure.

§ 7. Wâfir et ses variétés.

Ce mètre se compose normalement du pied مُفَاعَلَتُنْ trois fois répété par hémistiche, ce qui nous fournit le schema suivant :

1er hém. ⏑ | — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | — ⏑ ⏑ ⏑

*Mo..fā..ʿa..la..tōn Mo..fā..ʿa..la..tōn Mo..fā..ʿa..la..tōn*

2e hém. ⏑ | — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ||

*Notation usuelle.*

⏑ — ⏑ ⏑ — | ⏑ — ⏑ ⏑ — | ⏑ — ⏑ ⏑ —
⏑ — ⏑ ⏑ — | ⏑ — ⏑ ⏑ — | ⏑ — ⏑ ⏑ —

Dans ce mètre, nous n'aurons jamais à constater la présence d'un ictus prosodique sur une brève au milieu du pied مُفَاعَلَتُنْ, car la syllabe brève عَ, bien que placée devant deux autres syllabes mues, fait partie du temps faible *ʿala*.

Le *Wâfir* admet deux variantes pour le dernier pied du premier hémistiche et trois variantes pour le dernier pied du deuxième hémistiche. Il a donc deux *ʿaroûdh* et trois *dharb*.

Première variété (1er *ʿaroûdh*, 1er *dharb*).

Le dernier pied du premier hémistiche devient فَعُولُن ⏑ | — — ⏑ ⏑ |, ou فَعِلُّنْ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, variantes qu'on peut nommer مُفَاْتُنْ et مُفَعْتُنْ ou مُفَلْتُنْ.

Le dernier pied du deuxième hémistiche devient pareillement مُفَآتن ou مُفَعْلَتْن, et le plus souvent, pour mieux marquer la pause, مُفَآتو ∪ | – – ∪ ∩ | ou مُفَعْلَتو ∪ | ∪ ∩ ∪ ∩ |.

Exemple.

وَعَيْشَتِيَ ٱلشَّبَابُ وَلَيْسَ مِنْهَا
صِبَايَ وَلَا ذَوَائِبِيَ ٱلْهِجَانُ

*Notation arabe.*

مفاعَلَتن مفاعَلَتن مُفَعْلَتن
مفاعَلَتن مفاعَلَتن مُفَآتو

*Notation métrique.*

∪ | – ∪ ∪ ∪   ∪ | – ∪ ∪ ∪   ∪ | ∪ ∩ ∪
∪ | – ∪ ∪ ∪   ∪ | – ∪ ∪ ∪   ∪ | – – ∪ ∩ ||

*Notation de Freytag.*

∪ – ∪ ∪ – | ∪ – ∪ ∪ – | ∪ – – |
∪ – ∪ ∪ – | ∪ – ∪ ∪ – | ∪ – – |

*Remarque.* Dans ذَوَائِبِيَ, صِبَايَ, ٱلشَّبَابُ, وَعَيْشَتِيَ, les syllabes شَ, بُ, يَ, ذَ, qui précèdent deux autres syllabes mues, restent brèves parce qu'elles correspondent à la syllabe faible عَ de مُفَاعَلَتن. Si elles rece-

vaient un ictus prosodique, la mesure du vers serait tout autre. On obtiendrait, en effet, un mètre qui n'existe pas dans la prosodie arabe :

فَعُولُ مَفَاعِلُو فَعِلُنْ فَعُلُّنْ
فَعُولُ مَفَاعِلُو فَعِلُنْ فَعُولُو

Deuxième variété (2ᵉ *ʿaroûḍh*, 2ᵉ et 3ᵉ *ḍharb*).

Cette variété consiste en ce que chaque hémistiche est formé de deux مفاعَلَتن et non de trois. La première variété n'était pas en usage dans l'ancienne poésie.

2ᵉ *ʿaroûḍh* et 2ᵉ *ḍharb*.

Le dernier pied de chaque hémistiche est مفاعَلُتنْ.

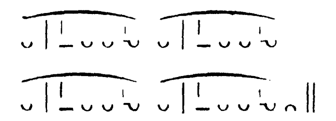
Exemple.

لَقَدْ عَلِمَتْ رَبِيعَةُ أَنَّ حَبْلَكَ وَاهِنٌ خَلِقُ

*Notation arabe.*

مفاعَلَتن مفاعَلَتن
مفاعَلَتن مفاعَلَتن

*Notation métrique.*



*Remarque.* Nous avons ici deux exemples de l'ictus d'un mot disparaissant dans le vers, parce que la syllabe qui le porte doit entrer dans un temps faible. Le prétérit عَجِبْتُ, isolé, reçoit l'ictus fort sur la syllabe عَ; le mot خَلَقْ appartient à la catégorie des mots qui sont accentués fortement sur la première radicale. Cependant, ici, les syllabes fortes عَ et خَ, devant entrer dans le temps faible عَلَ de مُفَاعَلَتُنْ, perdent leur ictus et s'abrégent. Je reviendrai en détail sur ce point quand je traiterai du rhythme des mots isolés et des modifications que subissent les mots par leur rencontre dans le vers.

2e ʿaroûḍh avec le 3e ḍharb.

Le dernier pied du deuxième hémistiche devient مُفَاعَلَتُنْ = مفاعيلن ◡ | ⏑̲ ‿ ‿ ◡ ⌒ |, ou, plus souvent, مفاعلتو ◡ | ⏑ ‿ ‿ 𝄐 ⌒ |, pour la pause.

Exemple.

عَجِبْتُ لِمَعْشَرٍ عَدَلُوا

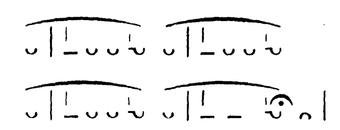
بِمُعْتَمِرٍ أَبَا بِشْرِ

*Notation arabe.*

مفاعَلَتن مفاعَلَتن

مفاعَلَتن مفاعَلْتُو

*Notation métrique.*



Al-Akhfasch cite un vers où le dernier pied du premier hémistiche est مُفَعْلَتُنْ ⏑ | ⏑ ⏝ ⏑ ⏝ |, et le dernier pied du deuxième hémistiche مُفَعْلَتُو ⏑ | ⏑ ⏝ ⏑ ⏝ |.
Le voici :

عُـيَـيْـرَةُ أَنْـتِ هَـمِّـي
وَأَنْـتِ ٱلـدَّهْـرَ ذِكْـرِي

Les syllabes تِ هَمِّي et رَ ذِكْرِي forment, en effet, les pieds فَعُلَّنْ et فَعُلُّو = مُفَعْلَتُنْ et مُفَعْلَتُو.

Enfin, les exigences de la rime peuvent amener la suppression de la voyelle finale du pied مُفَـآتُو = فَعُولُو, qui devient ainsi مُفَآتْ (مُفَآءَتْ) = فَعُولْ (فَعُوءُلْ) ⏑ | — — ⏑ ⏝ |. Par exemple, l'hémistiche que voici se termine par le mot شَرِيكْ :

فَيَقْصُرُ حِينَ يُبْصِرُهُ شَرِيكْ

et sa mesure est :

⏑ | — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | — ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | — — ⏑ ⏝ ||

Or, comme le vers suivant a pour dernier mot أَبُوكَ, le seul moyen de faire rimer les deux mots, d'après les règles de la poésie arabe, est d'en supprimer la voyelle finale. شَرِيكُ devient donc شَرِيكْ et se prononce شَرِيكْ, ce qui a pour effet de modifier le dernier pied ⏑ | – – ⏑ ⏑ | en ⏑ | – – – ⏑ |.

### Modifications du pied مفاعَلَتُنْ ailleurs qu'à la fin des hémistiches.

Le premier et le deuxième pied de chaque hémistiche, dans la première variété, le premier pied de chaque hémistiche, dans la deuxième variété, peuvent subir différents changements dont le tableau se trouve livre I, § 6, vers la fin. Au lieu du primitif مفاعَلَتُنْ, on trouve fréquemment employée l'une des formes suivantes :

مُفَاعَلْتُنْ ⏑ | – – ⏑ ⏑ |

مفاعَلْتُ ⏑ | – – ⏑ ⏑ |

مُفَاعِلُنْ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |

En outre, le premier pied du premier vers perd quelquefois sa première syllabe (cf. livre I, § 8). Les quatre variantes مفاعَلَتُنْ, مفاعَلْتُنْ, مفاعَلْتُ et مفاعلن deviennent alors :

(مُ) فاعَلَتُنْ

(مُ) فاعَلْتُنْ

(مُ) فاعَلْتُ

(مُ) فاعِلُنْ

Exemple de مفاعَلْتُنْ.

C'est la variante la plus fréquente :

وَلَا لِلْمِسْكِ فِي أَنْ فَاحَ حَظٌّ
وَلَاكِنْ حَظُّنَا فِي أَنْ يَفُوحَا

Exemple de مفاعيلُ.

Cette variante est très-rare :

2e hém. فَلَا غِيرُ لَدَيْهِ وَلَا نَكِيرُ

*Remarques.* La syllabe رُ qui reçoit l'ictus prosodique est dans les conditions voulues ; deux syllabes mues la suivent : لَدَ de لَدَيْهِ. — L'affixe هِ est bref dans ce vers (cf. p. 170).

Exemple de مفاعِلن.

Cette variante est très-rare aussi :

مَنَازِلٌ لِفَرْتَنَا قِفَارٌ
كَأَنَّمَا رُبُوعُهَا سُطُورٌ

Exemple de (مُ)فاعَلَتن.

1er hém. لَيْتَ مُبَلِّغًا يَأْتِي بِقَوْلِي

Exemple de (مُ)فاعَلْتن.

1er hém. أَبْلِغْ مَعْقِلًا عَنِّي رَسُولًا

Exemple de (مُ)فاعَلْتُ et de (مُ)فاعلن.

Ces deux variantes sont extrêmement rares :

1er hém. لَوْلَا مَلِكٌ رَؤُفٌ رَحِيمٌ

1er hém. أَنْتَ خَيْرٌ مَنْ رَكِبَ ٱلْمَطَايَا

⏑ | ⏑ – – – | ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ |

*Remarque.* Dans le premier exemple, la syllabe de مَلِكٌ a déjà l'ictus par sa forme grammaticale; ne l'eût-elle pas qu'elle devrait le recevoir comme représentant la syllabe لُ du pied مفاعيلُ. Au contraire, dans le second exemple, la syllabe رَ de رَكِبَ perd son ictus grammatical, parce qu'elle entre dans le temps faible du pied مُفَاعَلَتُنْ.

§ 8. Kâmil et ses variétés.

Ce mètre se compose normalement de deux hémistiches formés chacun de مُتَفَاعِلُنْ trois fois répété, et ce pied admet, suivant les cas, les deux notations ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | et ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ – ○ | (conf. livre I, § 2). Les syllabes brèves suivies de deux autres syllabes mues qu'on rencontre dans le *Kâmil* ne reçoivent pas d'ictus prosodique quand elles font partie du temps faible *Mota* de مُتَفَاعِلُنْ.

Le *Kâmil* offre trois variantes pour le dernier pied du premier hémistiche, et neuf variantes pour le dernier pied du deuxième hémistiche. Il a donc trois *ʿaroûḍh* et neuf *ḍharb*.

Première variété (1<sup>er</sup> ʿ*aroûḍh*, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> *ḍharb*).

Le dernier pied du premier hémistiche est مُتَفَاعِلُنْ ; le dernier pied du deuxième hémistiche : 1° مُتَفَاعِلُنْ ou, pour la pause, مُتَفَاعِلُو ; 2° مُتَفَاآلُنْ ⌣ ⌣ | ⌣ — — | ⌣ ∩ | ou مُتَفَاآلُو ⌣ ⌣ | ⌣ — — | ⌣ ∩ |, ou leurs équivalents مُتَفْعَلُنْ ⌣ ⌣ | ⌣ ∩ ⌣ ∩ | et مُتَفْعَلُو ⌣ ⌣ | ⌣ ∩ ⌣ ∩ | ; 3° مُتَفَاآ ⌣ ⌣ | — — □ | ou ses variantes مُتْفَاآ — | — — □ |, مُتَفَعْ ⌣ ⌣ | ⌣ ∩ □ | et مُتْفَعْ — | ⌣ ∩ □ | (cf. livre I, § 7).

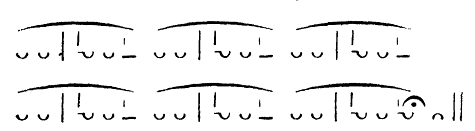
1<sup>er</sup> ʿ*aroûḍh*, 1<sup>er</sup> *ḍharb*.

وَإِذَا صَحَوْتُ فَمَا أُقَصِّرُ عَن نَدًى
وَكَمَا عَلِمْتَ شَمَآئِلِي وَتَكَرُّمِي

*Notation arabe.*

مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ
مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُو

*Notation métrique.*



*Notation usuelle.*

⌣ ⌣ — ⌣ — | ⌣ ⌣ — ⌣ — | ⌣ ⌣ — ⌣ — |
⌣ ⌣ — ⌣ — | ⌣ ⌣ — ⌣ — | ⌣ ⌣ — ⌣ — |

*Remarque.* Au milieu du vers, le pied a la notation ◡ ◡ | ◡ ◡ — ∘ |, parce qu'il est suivi de deux syllabes faibles.

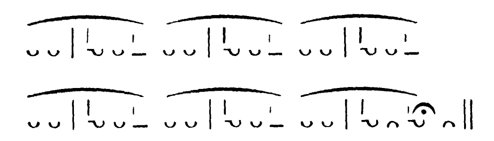
1er *ʿaroûḍh*, 2e *ḍharb.*

أَتَرَى يَدُومُ زَمَانُ وَصْلَتِهِ وَلَمْ
يَكُ رَاجِعًا بِفِرَاقِهِ وَبَبَيْنِي

*Notation arabe.*

مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ
مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَعْلُو

*Notation métrique.*



*Notation usuelle du dernier pied.*

◡ ◡ — —

1er *ʿaroûḍh*, 3e *ḍharb.*

نَزْرُ ٱلْكَلَامِ مِنَ ٱلْحَيَآءِ تَخَالُهُ
ضَمِنًا وَلَيْسَ بِجِسْمِهِ سُقْمُ

*Notation arabe.*

مُتْفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ

مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ مُتْفَا

*Notation métrique.*

– | ⏑ ⏑ – | ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ – | ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ –

⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ – | ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ – | – | – – □ ||

*Notation usuelle.*

– – ⏑ – | ⏑ ⏑ – ⏑ – | ⏑ ⏑ – ⏑ – |

⏑ ⏑ – ⏑ – | ⏑ ⏑ – ⏑ – | – – |

*Remarque.* Le premier pied du premier hémistiche est une variante de مُتَفَاعِلُنْ. Il en sera question plus loin.

Deuxième variété (2e *ʿaroûḍh*, 4e et 5e *ḍharb*).

Le dernier pied du premier hémistiche est مُتَفَا ⏑ ⏑ | – – □ | ou مُتَفَعْ ⏑ ⏑ | ⏑ ⌒ □ |; le dernier pied du deuxième hémistiche: 1° مُتَفَا ou مُتَفَعْ; 2° مُتْفَا – | – – □ | ou مُتْفَعْ – | ⏑ ⌒ □ |.

2e *ʿaroûḍh*, 4e *ḍharb*.

رَشَأٌ كَسَاهُ ٱلْحُسْنُ خِلْعَتَهُ

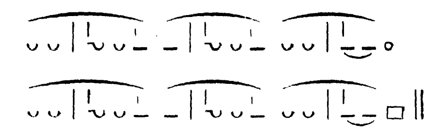
وَجَرَى عَلَى خَدَّيْهِ رَوْنَقُهُ

*Notation arabe.*

مُتَفَاعِلُنْ مُتْفَاعِلُنْ مُتَفَا

مُتَفَاعِلُنْ مُتْفَاعِلُنْ مُتَفَا

*Notation métrique.*



*Notation usuelle.*

⏑ ⏑ – ⏑ – | – – ⏑ – | ⏑ ⏑ – |
⏑ ⏑ – ⏑ – | – – ⏑ – | ⏑ ⏑ – |

*Remarques.* A la fin du premier hémistiche, il se produit un silence égal à un temps seulement, parce que les syllabes ⏑ ⏑ du pied suivant viennent se placer dans la mesure à laquelle appartient le dernier pied du premier hémistiche. — Au milieu du vers, dans les deux hémistiches, la variante مُتْفَاعِلُن remplace le primitif مُتَفَاعِلُن. Nous n'avons plus à insister sur l'équivalence de ces deux formes.

2^e^ *ʿaroûdh*, 5^e^ *dharb.*

ذَهَبَ ٱلشِّتَآءُ مُوَلِّيًا عَجِلًا

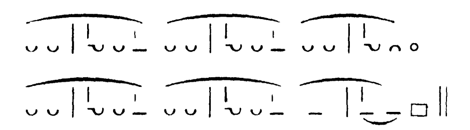
وَأَتَتْكَ وَافِدَةٌ مِنَ ٱلتَّحْمِ

*Notation arabe.*

مُتَفَاعِلُن مُتَفَاعِلُن مُتَفَعْ

مُتَفَاعِلُن مُتَفَاعِلُن مُتْفَاآ

*Notation métrique.*



*Notation usuelle.*

◡ ◡ – ◡ – | ◡ ◡ – ◡ – | ◡ ◡ –

◡ ◡ – ◡ – | ◡ ◡ – ◡ – | – –

Troisième variété (3ᵉ *ʿaroûḍh*, 6ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ *ḍharb*).

Cette variété consiste en ce que chaque hémistiche se compose de deux pieds, au lieu de trois. Le dernier pied du premier hémistiche reste généralement مُتَفَاعِلُن ou subit une des modifications médiales indiquées livre I, fin du § 6. Le dernier pied du deuxième hémistiche devient : 1° par l'addition d'une syllabe, مُتَفَاعِلَاتُنْ, مُتَفَاعِلَاتُو ou leurs variantes (cf. livre I, § 7); 2° par la suppression de la voyelle finale de مُتَفَاعِلَاتُو, مُتَفَاعِلَاتْ = مُتَفَاعِلَاءْتْ (cf. *ibidem*); 3° il reste مُتَفَاعِلُن; 4° il devient مُتَفَاآلُن, مُتَفَاآلُو ◡ ◡ | – – ◡ ∩ |, ◡ ◡ | – – ◡ ∩ | ou مُتَفَعْلُن, مُتَفَعْلُو ◡ ◡ | ◡ ∩ ◡ ∩ |, ◡ ◡ | ◡ ∩ ◡ ∩ |.

3ᵉ ʿaroûḍh, 6ᵉ ḍharb.

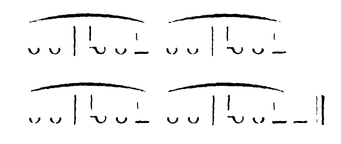
1ᵉʳ et 2ᵉ hém. وَذَكَرْتُ مَا يَجِدُ ٱلْمُوَدِّعُ عِنْدَ ضَمِّكَ وَٱعْتِنَاقِكْ

*Notation arabe.*

مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ

مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلَاتُنْ

*Notation métrique.*



3ᵉ ʿaroûḍh, 7ᵉ ḍharb.

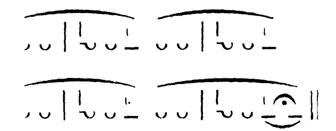
1ᵉʳ et 2ᵉ hém. وَلَكَمْ سَفَكْتُ وَكَمْ فَتَكْتُ وَكَمْ هَتَكْتُ حِمَى أَنُوفْ

*Notation arabe.*

مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ

مُتَفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلَاءَتْ

*Notation métrique.*



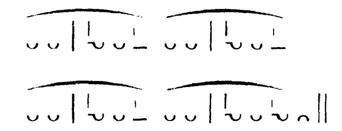
3[e] *ʿaroûḍh*, 8[e] *ḍharb.*

أَوَمَا سَمِعْتَ بِأَنْ إِذَا
نَزَلَ ٱلْقَضَا عَمِيَ ٱلْبَصَرْ

*Notation arabe.*

مُتَفَاعِلُن مُتَفَاعِلُن
مُتَفَاعِلُن مُتَفَاعِلُن

*Notation métrique.*



*Remarque.* Dans le dernier mot بَصَرْ, on observera que l'ictus grammatical a changé de place. Ce mot appartient en effet à la catégorie des mots accentués fortement sur la première radicale. Mais la dernière voyelle du mot ayant été supprimée, l'ictus a passé sur la seconde radicale. Ce phénomène est analogue à celui qui a été décrit livre I, § 5.

3[e] *ʿaroûḍh*, 9[e] *ḍharb.*

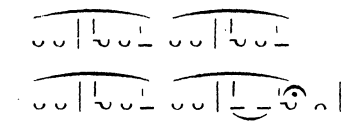
1[er] et 2[e] hém. وَإِذَا هُمُ ذَكَرُوا ٱلْإِسَآءَةَ أَكْثَرُوا ٱلْحَسَنَاتِ

*Notation arabe.*

مُتَفَاعِلُن مُتَفَاعِلُن

مُتَفَاعِلُن مُتَفَآلُو

*Notation métrique.*



Autres modifications qui surviennent
dans le pied مُتَفَاعِلُن.

Toutes les variétés du *Kâmil* admettent encore les modifications indiquées livre I, fin du § 6, pour le pied مُتَفَاعِلُن, ailleurs qu'à la fin de chaque hémistiche. C'est-à-dire qu'à tous les endroits du vers, on peut substituer à مُتَفَاعِلُن l'une des formes équivalentes que voici :

مُتْفَاعِلُن

مُتْفَعِلُن

مُفَاعِلُن

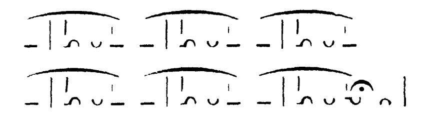
Ces modifications sont aussi employées dans le dernier pied du premier hémistiche pour les première et troisième variétés, et dans le pied final des premier, septième et huitième *ḍharb*, où elles revêtent une des formes indiquées livre I, § 7. Les deuxième et neuvième *ḍharb* ne subissent qu'un seul changement, celui qui consiste à remplacer les syllabes initiales مُتَ par une syllabe fermée مُتْ, de sorte que مُتَفَاعِلُنْ et مُتَفَاعِلُو, مُتَفَاعِلْنْ et مُتَفَاعِلُو deviennent مُتْفَاعِلُنْ et مُتْفَاعِلُو, مُتْفَاعِلْنْ et مُتْفَاعِلُو (cf. livre I, § 7). Il est inutile d'en donner beaucoup d'exemples, la parfaite équivalence de toutes ces variantes étant démontrée. Je citerai pourtant un cas de la substitution de مُتْفَاعِلُنْ et de مُفَاعَلَتُنْ à مُتَفَاعِلُنْ.

مَنْزِلَةٌ صَمَّ صَدَاهَا وَعَفَتْ
أَرْسُمُهَا إِنْ سُئِلَتْ لَمْ تُجِبِ

*Notation arabe.*

مُتْفَعِلُنْ مُتْفَعِلُنْ مُتْفَعِلُنْ
مُتْفَعِلُنْ مُتْفَعِلُنْ مُتْفَعِلُو

*Notation métrique.*



*Notation usuelle.*

— ᴗ ᴗ — | — ᴗ ᴗ — | — ᴗ ᴗ — |
— ᴗ ᴗ — | — ᴗ ᴗ — | — ᴗ ᴗ — |

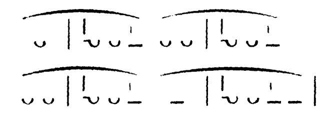
*Remarques.* Dans مَنْزِلَةٌ = مَنْزِلَتُنْ, la syllabe زِ reçoit un ictus prosodique; elle est placée dans les conditions requises, c'est-à-dire précédée d'un temps faible et suivie de deux autres syllabes mues لَةٌ. Reçoivent de même un ictus prosodique les syllabes مُ de صَمَّ, وَ de وَعَفَتْ, سُ de أَرْسُمُهَا, تَ de تَجِبْ = تَجِبِيْ. La syllabe سُ de سُمَا تْ a l'ictus grammatical (troisième personne du prétérit), et d'ailleurs elle est également suivie de deux syllabes mues ئِلْ.

1<sup></sup>er et 2e hém. لَقَدْ عَلِمْتُ لَتَغْدُوَنَّ عَلَيَّ شِيَمٌ كَالْحَسَآئِلْ

*Notation arabe.*

مُفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ
مُتَفَاعِلُنْ مُتْفَاعِلَاتُنْ

*Notation métrique.*



*Notation usuelle.*

ᴗ — ᴗ — | ᴗ ᴗ — ᴗ — |
— — ᴗ — | ᴗ ᴗ — ᴗ — — |

Modifications rares.

Freytag cite un vers dans lequel les deux syllabes initiales du vers ont été supprimées, de sorte que مُتَفَاعِلُن devient (مُتَ)فاعلن :

هَامَةٌ تَدْعُو صَدًى
بَيْنَ ٱلْمُشَقَّرِ وَٱلْيَمَامَهْ

(مُتَ)فاعلن مُتْفَاعِلُن
مُتْفاعلن مُتَفَاعِلَاتُن

○ | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ –
– | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – – |

Dans un autre vers, on trouve la variante مُتْفاعلاتن employée à la fin du premier hémistiche sans qu'elle y soit amenée pour la rime; en effet, le dernier pied du deuxième hémistiche est مُتَفَاعلن. C'est là, très-certainement, une faute contre la prosodie. Il est bon d'observer à ce propos que l'emploi de la variante مُتَفَاعلاتن, à la fin du premier hémistiche, amène une légère modification dans la mesure de la syllabe تن et dans celle de la syllabe مُتَ du pied suivant. En effet, on a deux syllabes fermées تُنْ مُتْ ou une syllabe fermée et deux syllabes ouvertes تُنْ مُتَ, en d'autres

termes, quatre articulations faibles pour remplir un temps faible. Chacune de ces quatre articulations restreint donc sa durée à $\frac{1}{4}$ de temps $=\frac{1}{2}$ brève, et deux de ces articulations forment une brève. La mesure du schema que voici :

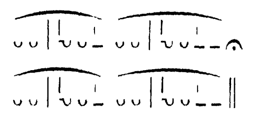
مُتَفَاعِلُن مُتَفَاعِلَاتُن

مُتَفَاعِلُن مُتَفَاعِلَاتُن

est par conséquent :




Il est cependant permis de supposer qu'en pareil cas les Arabes faisaient sentir un temps d'arrêt entre les deux hémistiches, pour marquer la césure, plutôt que de précipiter ainsi la prononciation des syllabes تُن مُتَ ou تُن مُتْ [2]. En représentant ce temps d'arrêt par un point d'orgue, nous obtenons la notation suivante :

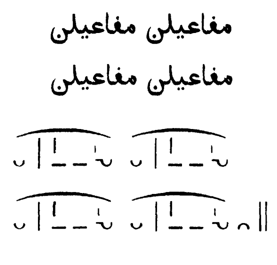


[1] Dans la poésie allemande, il y a quelquefois jusqu'à cinq articulations et plus réunies en un temps faible.

[2] Ailleurs qu'à la fin d'un hémistiche, ce n'est pas un inconvénient. Dans quelques mètres où فاعلاتن se combine avec مستفعلن, nous trouverons des exemples d'une semblable réduction de durée.

### § 9. Hazadj et ses variétés.

Ce mètre se compose du pied مفاعيلن deux fois répété par hémistiche :



*Notation usuelle.*

∪ — — — | ∪ — — — |

∪ — — — | ∪ — — — |

Il admet deux formes à la fin du deuxième hémistiche. Le *Hazadj* a donc deux *ḍharb*.

1^er *ḍharb*.

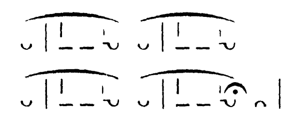
Le dernier pied du vers ne subit aucun changement. Exemple :

فَقِيرٌ مَنْ لَهُ حِرْصٌ
غَنِىٌّ كُلُّ مَنْ يَقْنَعْ

Mais le plus souvent, pour la pause, مفاعيلن final devient مفاعيلو ⏑ | ⏑ – – ⏑ ⌢ |; exemple (*Hamâsah*, p. 9) :

صَفَحْنَا عَنْ بَنِى ذُهْلٍ
وَقُلْنَا ٱلْقَوْمُ إِخْوَانُ

مفاعيلن مفاعيلن
مفاعيلن مفاعيلو



2ᵉ *dharb.*

Le pied final devient مَفَآلن = فعُولُنْ ⏑ | ⏑ – ⏑ ⌢ | ou مَفَآلو = فعُولُو ⏑ | ⏑ – ⏑ ⌢ |. Exemple :

1ᵉʳ et 2ᵉ hém. وَمَا ظَهْرِى لِبَاغِى ٱلضَّيْمِ بِالظَّهْرِ ٱلذَّلُولِ

مفاعيلن مفاعيلن
مفاعيلن مَفَآلو

⏑ | – – ⏑  ⏑ | – – ⏑
⏑ | – – ⏑  ⏑ | – – ⏑ ⌢ |

*Notation usuelle.*

⏑ – – – | ⏑ – – – |
⏑ – – – | ⏑ – – |

Modifications médiales, initiales, finales
du premier hémistiche.

Le pied مفاعيلن, même à la fin du premier hémistiche, peut être remplacé par un de ses équivalents :

مَفَاعِلن ◡ | ◡ ◡ ◡ ⌒ | (rare).

مفاعيلُ ◡ | — — ⌒ ⌒ | (fréquent).

En outre, il arrive que l'une des formes مفاعيلن, مفاعلن ou مفاعيلُ, perde sa syllabe initiale au commencement du premier vers :

⌒ | — — ◡ ⌒ |

⌒ | ◡ ◡ ◡ ⌒ |

⌒ | — — ⌒ ⌒ |

Exemple de مفاعيلُ médial.

إِذَا أَعْطَشَهُ ٱلنَّارُ

فَمِنْ حَوْضِ دَمٍ يَشْرَبْ

مفاعيلُ مفاعيلُ

مفاعيلُ مفاعيلن

◡ | — — ⌒ ◡ | — — ⌒

◡ | — — ⌒ ◡ | — — ◡ ⌒ ||

*Notation usuelle.*

⏑ – – ⏑ | ⏑ – – ⏑ |

⏑ – – ⏑ | ⏑ – – – |

*Remarque.* Trois syllabes brèves reçoivent un ictus prosodique, le طَ de أَعْطَشَ, le رُ de النَّارُ, le ضِ de حَوْضِ. Toutes trois sont précédées d'un temps faible et suivies de deux autres syllabes mues dont la première est faible, car le vers précité, transcrit d'après les règles de la scansion, devient :

إِذَا أَعْطَشَهُنْنَارُ مِنْ حَوْضِ دَمِنْ يَشْرَبْ

Ce qui montre que طَ précède شَهُ (deux syllabes mues), et que, de même, رُ est suivi de مِ, et ضِ de دَمِ.

Exemple des variantes initiales (مَ)فاعلن et (مَ)فاعيلُ.

فِي ٱلَّذِينَ قَدْ مَاتُوا

وَفِيمَا جَمَعُوا عِبْرَةْ

(مَ)فاعلن مفاعيلن

مفاعيلُ مفاعيلن

∩ | ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ | – – ⏑

⏑ | – – ∩ ⏑ | – – ⏑ ∩ ||

*Notation usuelle.*

— ◡ — | ◡ — — — |
◡ — — ◡ | ◡ — — — |

*Remarque.* La syllabe جَ de جَمَعُوا, qui correspond à la syllabe لُ de مفاعيلُ, a l'ictus grammatical, comme troisième personne du prétérit. Mais en supposant même que جَ fût bref, il deviendrait long comme recevant un ictus prosodique. Cette syllabe est, en effet, précédée d'un temps faible et suivie de deux syllabes mues مَعَ.

لَوْ كَانَ أَبُو مُوسَى
أَمِيرًا مَا رَضِينَاهُ

(مُ)فاعيلُ مفاعيلن
مفاعيلن مفاعيلو

◡ | — — ◡ ◡ | — — ◡
◡ | — — ◡ ◡ | — — ◡ ◡ ||

*Notation usuelle.*

— — ◡ | ◡ — — — |
◡ — — — | ◡ — — — |

*Remarque.* Le نَ de كَانَ reçoit l'ictus prosodique et s'allonge.

Citons enfin un vers dont le dernier mot a perdu la voyelle finale, ce qui a pour effet de changer مفاعيلُو en مفاعيلْ = مفاعِيلْ :

عَفَتْهُ ٱلرِّيحُ أَحْيَانًا
وَهَطْلٌ ذُو عَزَالِينْ

مفاعيلن مفاعيلن
مفاعيلن مفاعِيلْ

◡ | – – ◡   ◡ | – – ◡
◡ | – – ◡   ◡ | – – ◡ ⌒ |

§ 10. Radjaz et ses variétés [1].

Ce mètre se compose normalement du pied مُسْتَفْعِلُنْ, qu'on répète soit trois fois, soit deux fois, soit même une seule fois par hémistiche. En outre, il existe une variété dont chaque vers comprend un seul hémistiche de trois pieds.

Le pied مستفعلن admet les deux notations – | ◡ ◡ ◡ ⌒ | et – | ◡ ◡ – ○ |, suivant les cas (conf. livre I, § 2). Il en est de même de ses variantes.

[1] On trouvera quelques autres variétés du *Radjaz* aux paragraphes du *Sarî'* et du *Monsariḥ*.

Première variété (trois pieds par hémistiche).

Le dernier pied du deuxième hémistiche est : 1° مستفعلن ou l'une de ses variantes (pour la pause مستفعلو et ses variantes); 2° مُسْتَفْعَلُنْ – | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, مستآلن – | – – ⏑ ⏑ | ou, pour la pause, مُسْتَفْعَلُو – | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, مُسْتَآلُو – | – – ⏑ ⏑ |.

Exemples.

أُرْجُزْ لَنَا يَا صَاحِبِي إِنْ زُرْتَنَا
[1] لَا تَنْتَحِلْ مِنْ شِعْرِنَا مُخْتَارِيَا

مستفعلن مستفعلن مستفعلن
مستفعلن مستفعلن مستفعلو

– | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ –
– | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |

*Notation usuelle.*

– – ⏑ – | – – ⏑ – | – – ⏑ – |
– – ⏑ – | – – ⏑ – | – – ⏑ – |

2e hém. وَٱلْقَلْبُ مِنِّي جَاهِدٌ مَجْهُودُ

– | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – – | – – ⏑ ⏑ ||

[1] J'emprunte cet exemple à la grammaire de Palmer.

*Notation usuelle.*

– – ᴗ – | – – ᴗ – | – – – |

Deuxième variété (deux pieds par hémistiche).

Le dernier pied reste مستفعلن ou devient مستفعلو pour la pause.

Exemple.

لَا تَيْأَسَنْ عِنْدَ ٱلنُّوَبْ

مِنْ فَرْجَةٍ تَجْلُو ٱلْكَرَبْ

مستفعلن مستفعلن

مستفعلن مستفعلن

– | ᴗ ᴗ – – | ᴗ ᴗ –

– | ᴗ ᴗ – – | ᴗ ᴗ ᴗ ∩ ||

*Remarque.* Ici le premier hémistiche rime avec le second.

Troisième variété (un seul hémistiche formant un vers de trois pieds).

Le dernier pied est مستفعلن, ou, pour la pause, مستفعلو.

Exemple.

فِي بَاذِخٍ مِنْ رُكْنِ سَلْمَى أَوْ أَجَا

مستفعلن مستفعلن مستفعلو

Quatrième variété (un pied par hémistiche).

Le dernier pied reste مستفعلن ou devient مستفعلو, pour la pause.

Exemple.

يَا لَيْتَنِي

فِيهَا جَذَعْ

مستفعلن

مستفعلن

Modifications médiales du pied مستفعلن.

Le pied normal مستفعلن peut, dans toutes ces variétés, être remplacé par l'un de ses équivalents :

مُسْتَعِلُنْ

مُفَاعِلُنْ

مُتَعِلُنْ { ⏑ | | ⏑ ⏑ ⏑ | / ⏑ | | ⏑ – ○ |

En voici des exemples :

كَأَنَّهَا سِرْبُ حَمَامٍ وَاقِعٍ
فِي شَبَكٍ مِنَ ٱلظَّلَامِ يَنْتَزِي

مُفَاعِلُنْ مُسْتَعِلُنْ مُسْتَفْعِلُنْ
مُسْتَعِلُنْ مُفَاعِلُنْ مُفَاعِلُو

⏑ | ⏑ ⏑ –   – | ⏑ –   – | ⏑ ⏑ –
– | ⏑ ⏑   ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑   ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ||

*Notation usuelle.*

⏑ – ⏑ – | – ⏑ ⏑ – | – – ⏑ – |
– ⏑ ⏑ – | ⏑ – ⏑ – | ⏑ – ⏑ – |

*Remarques.* On a ici des exemples de la double notation de مستفعلن et de ses variantes, en ce qui concerne la syllabe لن, selon que le pied est suivi d'une forme commençant par une seule brève ou par une syllabe fermée. — Dans le premier hémistiche, la syllabe بُ de سِرْبُ reçoit l'ictus prosodique; elle est précédée d'un temps faible et suivie de deux syllabes mues, dont la première est faible, حَمَ de حَمَامٍ = حَمَّامٍ.

Dans le deuxième hémistiche, la syllabe شَ de شَبَكِ a l'ictus par sa forme grammaticale même. D'ailleurs elle est aussi placée de manière à pouvoir être frappée de l'ictus prosodique.

Hém. قَدْ أَرْقَصَتْ أُمُّ ٱلْبُعَيثِ بِجَجًا

مستفعلن مستفعلن مُتَعِلُو

_ | ∪ ∪ _ _ | ∪ ∪ ∪ ∪ | ∪ ∪ ∪ ∩ ||

*Notation usuelle.*

_ _ ∪ _ | _ _ ∪ _ | ∪ ∪ ∪ _ |

*Remarque.* La syllabe جَ de بِجَجًا = بِجَجَنْ a déjà l'ictus par la forme grammaticale du mot. Ne l'eût-elle pas d'ailleurs qu'elle le recevrait comme étant précédée d'un temps faible et suivie de deux syllabes mues, dont la première est faible, جَجَ. On ne peut supposer que la syllabe ثِ de بُعَيثِ soit susceptible de recevoir un ictus prosodique, car elle est suivie de *trois* syllabes mues et non de *deux*.

§ 11. Ramal et ses variétés.

Ce mètre se compose du pied فاعلاتن répété trois fois ou deux fois par hémistiche. Les anciens poëtes n'ont guère employé que le dipode.

Première variété (trois pieds par hémistiche).

Le dernier pied du premier hémistiche devient فاعلن (1[er] *ʿaroûḍh*).

Le dernier pied du vers admet les trois variantes que voici : 1° il reste فاعلاتن (فاعلاتو pour la pause); 2° il devient, par la suppression de la voyelle finale, فاعِلَاتْ = فاعِلَآءتْ; 3° il devient فاعلن ou فاعلو. Ces trois variantes sont appelées 1[er] 2[e] et 3[e] *ḍharb*.

1[er] *ʿaroûḍh*, 1[er] *ḍharb*.

مِثْلَ سَحْقِ ٱلْبُرْدِ عَفَّا بَعْدَكَ ٱلْـ

قَطْرُ مَغْنَاهُ وَتَأْوِيبُ ٱلشَّمَالِ

فاعلاتن فاعلاتن فاعلن

فاعلاتن فاعلاتن فاعلاتو

| ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ ᴗ ᴗ |

| ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ — — ||

*Notation usuelle.*

— ᴗ — — | — ᴗ — — | — ᴗ — |

— ᴗ — — | — ᴗ — — | — ᴗ — — |

*Remarque.* La substitution de فاعلن à فاعلاتن, à la fin du premier hémistiche, permet à la voix de marquer une césure.

1[er] ʿaroûḍh, 2[e] ḍharb.

أَبْلِغِ ٱلنُّعْمَانَ عَنِّي مَالُكًا
أَنَّهُ قَدْ طَالَ حَبْسِى وَٱنتِظَارْ

فاعلاتن فاعلاتن فاعلن
فاعلاتن فاعلاتن فاعِلَآءتْ

| ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ |
| ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ — ⌒ ||

*Remarque.* ٱنْتِظَارْ se prononce ٱنْتِظَآءرْ. Si la voyelle finale ـِ pour ـِى (qui est ici le suffixe du pronom de la première personne) n'avait pas été supprimée, le dernier pied aurait eu pour mesure :

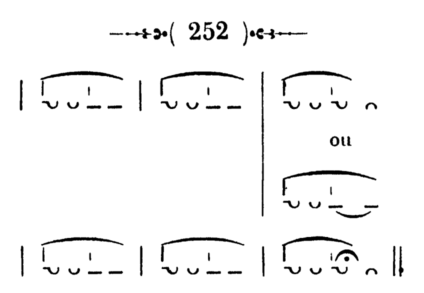
| ⏑ ⏑ — ⌒ |
Wān. . ti. . ẓā. . ri

1[er] ʿaroûḍh, 3[e] ḍharb.

قُلْ لِغُصْنِ ٱلْبَانِ لا تَفْخَرْ بِمَا
فِيكَ مِنْ لَيْنٍ وَلَا تَذْكُرْ رَشَا

فاعلاتن فاعلاتن { فاعلن ou فاعلُو }

فاعلاتن فاعلاتن فاعلُو




*Remarque.* A la fin du premier hémistiche, la dernière syllabe مَا contenant une lettre de prolongation, et le pied suivant commençant par un temps fort, cette syllabe مَا peut, à volonté, être prolongée jusqu'à la barre de mesure. (Voyez, à ce propos, p. 189.)

Deuxième variété (deux pieds par hémistiche).

Le dernier pied du premier hémistiche reste فاعلاتن. Le dernier pied du deuxième hémistiche devient : 1° فَاعِلَاتُونْ (4ᵉ *ḍharb*); 2° فاعلاتن ou فاعلاتو (5ᵉ *ḍharb*); 3° فاعلن ou فاعلُو (6ᵉ *ḍharb*).

*4ᵉ ḍharb.*

2ᵉ hém. [1] عِنْدَ مُوسَى مَا لَقِينَاهْ

فاعلاتن فاعلاتُونْ

[1] Cet hémistiche provient de la grammaire de Palmer.

5e *dharb.*

خِلْتُهَا فِى ٱلْبَيْتِ جُنْدًا

صُفِّفُوا حَوْلِى قِيَامَا

فاعلاتن فاعلاتن

فاعلاتن فاعلاتو

| ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ — — |

| ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ — ⌒ ||

6e *dharb.*

1er et 2e hém. ما لِمَا قُرَّتْ بِهِ ٱلْعَيْنَانِ من هٰذا ثَمَنْ

فاعلاتن فاعلاتن

فاعلاتن فاعلن

| ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ — — |

| ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ ᴗ ∩ ||

Autres modifications du pied فاعلاتن.

En tout endroit du vers, le pied فاعلاتن peut être remplacé par ses équivalents :

فَعِلَاتُن | ∩ ᴗ — — |

فاعِلَاتُ | ᴗ ᴗ ᴗ ᴗ |

فَعِلَاتُ | ∩ ᴗ ᴗ ᴗ |

En voici quelques exemples :

فَلَقَدْ أُصْبِحَ أَعْدَا۔
وُكَ كَالزَّرْعِ ٱلْحَصِيدِ

فَعِلَاتُنْ فَعِلَاتُنْ
فَعِلَاتُنْ فَاعِلَاتُو

| ⌒ ᴗ ˡ — — | ⌒ ᴗ ˡ — —
| ⌒ ᴗ ˡ — — | ᴗ ᴗ ˡ — — ||

*Notation usuelle.*

ᴗ ᴗ — — | ᴗ ᴗ — — |
ᴗ ᴗ — — | — ᴗ — — |

*Remarque.* Les syllabes فَ de فَلَقَدْ, بِ de أُصْبِحَ, وُ de أَعْدَاوُكَ, reçoivent un ictus prosodique. Toutes sont précédées d'un temps faible et suivies de deux syllabes mues.

2ᵉ hém. أَيْنَمَا تُمِيلُهَا ٱلرِّيحُ تَمِلْ

فَاعِلَاتُ فَاعِلَاتُنْ فَعِلُنْ

| ᴗ ᴗ ᴗ ᴗ ᴗ | ᴗ ᴗ ˡ — — | ⌒ ᴗ ᴗ ⌒ ||

*Notation usuelle.*

— ᴗ — ᴗ | — ᴗ — — | ᴗ ᴗ — |

*Remarque.* La syllabe حُ de رِحُ reçoit un ictus prosodique. Elle est précédée d'un temps faible et suivie de deux syllabes mues.

1er hém. فَدَعُوا أَبَا سَعِيدٍ جَانِبًا

فَعِلَاتُ فاعلاتن فاعلن

| ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ ||

*Notation usuelle.*

⏑ ⏑ – ⏑ | – ⏑ – – | – ⏑ – |

*Remarque.* Le premier mot فَدَعُوا = فَدَعُوْ reçoit un ictus prosodique sur la première syllabe فَ; cette syllabe est, on le voit, suivie de deux syllabes mues; elle est nécessairement précédée d'un temps faible puisqu'elle est le premier temps fort du vers.

Freytag cite comme une exception un vers dans lequel le pied مُفْتَعِلُنْ = مُسْتَعِلُنْ, qu'il note – ⏑ ⏑ –, remplacerait فاعلاتن. Il aurait dû voir que c'est un de ces vers faux dont les scholies de Harîrî ne sont pas exemptes. Il est de toute impossibilité que مُسْتَعِلُنْ, qui a pour rhythme – | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ |, se substitue, en aucun mètre, à فاعلاتن | ⏑ ⏑ – – |. On comprend toutefois que Freytag s'y soit trompé. La notation usuelle dénature à ce point le rhythme et la

mesure des pieds, qu'on est excusable de croire à l'existence d'une nouvelle succession – ᴗ ᴗ –, à côté de – ᴗ – ᴗ et ᴗ ᴗ – ᴗ, comme variante de – ᴗ – –.

§ 12. Motaqârib et ses variétés[1].

Ce mètre se compose du pied فَعُولُنْ et de sa variante فَعُلُّنْ, répétés quatre fois ou trois fois par hémistiche.

Première variété (quatre pieds par hémistiche).

Le dernier pied du premier hémistiche reste فَعُولُنْ ou فَعُلُّنْ, ou subit une des modifications qui seront exposées page 259. Le dernier pied du deuxième hémistiche admet l'une de ces catégories de modification : 1° فَعُولُنْ, فَعُلُّنْ ou, pour la pause, فَعُولُو, فَعُلُّو ; 2° فَعُولْ = فَعُولْ ; 3° فَعُو ᴗ | ⌣ | □ | ou فَعُلْ ᴗ | ᴗ ◠ □ | ; 4° (فَ)عُو ou (فَ)عُلْ : ◠ | ⌣ □ |, ◠ | ᴗ ◠ □ |, un silence remplaçant la première syllabe du pied apocopé. Ces quatre catégories de modification sont appelées 1er, 2e, 3e et 4e *dharb*.

1er *dharb*.

فَـأَمَّـا تَمِـيمٌ تَمِـيمُ بْنُ مُـرٍّ
فَأَلْفَاهُمُ ٱلْقَوْمُ رُوبًـا نِيَامَا

[1] J'étudierai plus loin le سريع, le منسرح et le خفيف.

فَعُلَّنْ فَعُولن فَعُولن فَـعُـلَّنْ

فَعُلَّنْ فَعُلَّنْ فَعُولن فَعُـولـو

2ᵉ *ḍharb.*

2ᵉ hém. وَشُعْثٍ مَرَاضِيعَ مِثْلَ ٱلسَّعَالْ

فعلّن فعولـن فعـلّن فَعُـوءْلْ

3ᵉ *ḍharb.*

2ᵉ hém. وَمُلْكٍ تَضَمَّنْتَهُ فَـٱسْتَنَرْ

فعلّن فعلّن فعولن فَعُلْ

4ᵉ *ḍharb.*

2ᵉ hém. خَلَتْ مِنْ سُلَيْمَى وَمِنْ مَيَّهْ

فَعُلّن فعلّن فعـلّن (فَ)عُـلْ

Deuxième variété (trois pieds par hémistiche).

Le dernier pied du premier hémistiche et celui du deuxième hémistiche sont فَعُلْ ou فَعُو. Exemple :

أَمِنْ دِمْنَةٍ أَقْفَرَتْ
لِسَلْمَى بِذَاتِ ٱلْغَضَا

فعلن فعلن فَعُلْ
فعلن فعولن فَعُو

∪ | ∪ ∩ ∪   ∪ | ∪ ∩ ∪   ∪ | ∪ ∩ ○ ∩
∪ | ∪ ∩ ∪   ∪ | — — ∪   ∪ | — — □ ||

Autres modifications de فعولن, فعلن.

Dans les deux variétés, le pied فعولن peut être remplacé par l'équivalent فعولُ, فعلن par فَعُلُ, excepté, dit Khalîl, devant le pied final (فَ)عُلْ ou (فَ)عو. J'appelle l'attention sur ce dernier point : Dans les variantes فعولُ et فعلُ, la syllabe لُ reçoit un ictus prosodique, et l'on sait que, pour qu'une brève reçoive ainsi l'ictus prosodique, il faut qu'elle soit suivie de deux syllabes mues. Or, si فعولُ ou فعلُ étaient devant (فَ)عو = (فَ)عُوْ ou (فَ)عُلْ, on voit que leur dernière syllabe لُ ne précéderait plus qu'une seule syllabe mue,

puisque la première de (فَ)عُو et de (فَ)عُلْ est remplacée par un silence. Khalîl ne défendait l'emploi de فَعُولُ et فَعَلّ devant (فَ)عُو et (فَ)عُلْ que parce qu'il n'avait jamais rencontré cette succession dans les poésies anciennes; il n'avait pas soupçonné la cause de cette singularité.

Le dernier pied du premier hémistiche (première variété) admet l'une des modifications suivantes : فَعُولُ ou فَعَلّ, فَعُولُْ[1], فَعُو ou فَعَلْ, et le dernier pied du premier hémistiche (deuxième variété) la modification (فَ)عُو ou (فَ)عُلْ. Enfin, le pied initial du vers perd quelquefois la première syllabe, qui est alors représentée par un silence.

Exemple de فَعُولُ, فَعَلّ.

أَقُولُ وَقَدْ طَالَ لَيْلِي عَلَى
أَمَا لِشَبَابِ ٱلدُّجَى مِنْ مَشِيبِ

فَعُولُ فَعُولُن فَعُولُن فَعَلّ
فَعُولُ فَعُولُن فَعُولُن فَعُولُو

[1] Lorsque le premier hémistiche du premier vers rime avec le deuxième hémistiche et que celui-ci est lui-même terminé par فَعُولُْ.

*Notation usuelle.*

∪ — ∪ | ∪ — — | ∪ — — | ∪ — ∪ |
∪ — ∪ | ∪ — — | ∪ — — | ∪ — — |

*Remarque.* Dans ce vers, partout où une brève reçoit un ictus prosodique, elle suit un temps faible et précède deux syllabes mues dont la première est faible.

Exemple de فَعُو et فَعُلْ, à la fin du premier hémistiche.

1er hém. لَقَدْ سَدَّ مُلْكَ بَنِي هَاشِمٍ

فعلّن فعلّ فعولن فَعُلْ

∪ | ∪ ∩ ∪ ∪ | ∪ ∩ ∩ ∪ | — — ∪ ∩ | ∪ ∩ ○ ∩

1er hém. إِمَامٌ أَعَادَ ٱلْهُدَى عَدْلُهُ

فعولن فعولن فعولن فَعُو

∪ | — — ∪ ∪ | — — ∪ ∪ | — — ∪ ∪ | — — ○ ∩

Exemple de فَعُولْ, à la fin du premier et du deuxième hémistiche.

مَرَرْتُ بِرِيمٍ تَصِيدُ ٱلْأُسُودْ
لَهُ كُلُّ مَنْ فِي ٱلْوُجُودِ يَعُودْ

فعلّ فعولن فعولن فعوءل
فعولن فعلّن فعول فعوءل

Exemple de la suppression d'une syllabe
au commencement du vers.

إِمَّا صَرَمْتِ جَدِيدَ ٱلْحِبَا
لِ مِنَّا وغَيَّرَكَ ٱلْآشِبُ

(فَ)علّن فعلّ فعولن فعو
فعلّن فعلّ فعلّن فعو

1er hém. قُلْتُ سَدَادًا لِمَنْ جَاءَنِي

(فَ)عُلّ فعولن فعلّن فعو

*Remarque.* Il est rare que cette suppression ait

lieu au commencement du deuxième hémistiche. En voici un exemple :

فَعَيَّتَ سَاعَةً أَفْقَرْنَهُ بِالْـ
إِيفَاقِ وَٱلرَّمْيِ وَٱلْإِسْتِلَالِ

فعلُّ فعولُ فعلّن فعولن
(فَ)عولن فعلّن فعلّن فعولُو

§ 13. Motadârik et ses variétés.

Ce mètre, qu'a retrouvé Al-Akhfasch, a été peu employé par les anciens poëtes. Il se compose du pied فاعلن répété quatre fois ou trois fois par hémistiche.

Première variété (quatre pieds par hémistiche).

Le dernier pied du premier hémistiche est فاعلن ou فاعلو. Le dernier pied du deuxième hémistiche est فاعلن ou فاعلو. Au milieu du vers le pied فاعلن peut quelquefois se lire فاعِلو.

Exemple.

جَاءَنَا عَامِرٌ سَالِمًا غَانِمًا
بَعْدَ مَا كَانَ مَا كَانَ مِنْ عَامِرِ

فاعلن فاعلن فاعلن { فاعلن ou فاعلُو

فاعلن فاعلُو { فاعلن ou فاعلُو { فاعلن ou فاعلُو

*Notation usuelle.*

— ᴗ — | — ᴗ — | — ᴗ — | — ᴗ — |
— ᴗ — | — ᴗ — | — ᴗ — | — ᴗ — |

On a vu que lorsqu'au milieu du vers la dernière syllabe du mot qui forme le pied contient une lettre de prolongation, le pied admet deux notations *ad libitum*. Cf., à ce sujet, p. 188 et suiv.

Deuxième variété (trois pieds par hémistiche).

Le dernier pied du deuxième hémistiche admet l'une des trois formes que voici : 1° par l'addition

d'une syllabe, فاعلاتن, ou فاعلاتو, pour la pause; 2° فاعلاءْتْ, par la suppression de la voyelle finale de فاعلاتو, pour la rime; 3° فاعلن ou فاعلو, pour la pause. Cette variété a donc trois *dharb*.

*1er dharb.*

2e hém. أَمْ زُبُورٌ مَحَتْهَا ٱلدُّهُورُ

فاعلن فاعلاتو { فاعلن ou فاعلو }

| ᴗ ᴗ ᴗ ⌒ ou | ᴗ ᴗ – – | ᴗ ᴗ ᴗ ⌒ | ᴗ ᴗ – – ||

*2e dharb.*

Si nous supprimons la voyelle finale de دُهُورُ dans l'exemple précédent, nous obtenons دُهُورْ, prononcé دُهُوءْرْ, et l'hémistiche devient :

فاعلن فاعلاءْتْ { فاعلن ou فاعلو }

| ᴗ ᴗ ᴗ ⌒ ou | ᴗ ᴗ – – | ᴗ ᴗ ᴗ ⌒ | ᴗ ᴗ – – ||

3ᵉ *dharb.*

أَيُّهَا ٱلرَّبْعُ كُنْ مُسْعِدِى
كَانَ لِي فِيكَ عَيْشٌ هَنِي

فاعلن فاعلن { فاعلن ou فاعلو

فاعلن { فاعلن ou فاعلو } فاعلن فاعلو

| ◡ ◡ ◡ ⁀ | ◡ ◡ ◡ ⁀ | ◡ ◡ ◡ ⁀ ou ◡ ◡ — —

| ◡ ◡ ◡ ⁀ ou ◡ ◡ — — | ◡ ◡ ◡ ⁀ | ◡ ◡ ◡ ⁀ ||

Autres modifications du pied فاعلن.

A tous les endroits du vers, فاعلن peut être changé en l'une de ses formes équivalentes :

فَعِلن, فَعِلَو { | ⁀ ◡ ◡ ⁀ | ⁀ ◡ — — |

فَعْلُنْ, فَعْلُو { | ∪ ∩ ∪ ∩ | / | ∪ ∩ — — |

Le pied فَعْلُنْ lui-même est susceptible de se prononcer فَآلُن, et le pied فَعْلُو de se prononcer فَآلُو, comme on le verra dans les exemples que je vais citer :

1er hém. ضُرِبَتْ كُرَةٌ بِصَوَالِجَةٍ

فَعِلُنْ فَعِلُنْ | فَعِلُنْ ou فَعِلُو | فَعِلُنْ

| ∩ ∪ ∪ ∩ | ∩ ∪ ∪ ∩ | ∩ ∪ ∪ ∩ ou ∩ ∪ — — | ∩ ∪ ∪ ∩

*Notation usuelle.*

∪ ∪ — | ∪ ∪ — | ∪ ∪ — | ∪ ∪ — |

*Remarques.* Les mots ضُرِبَتْ et كُرَةٌ ont l'ictus sur la première syllabe par leur forme grammaticale même; بِصَوَا et لِجَةٍ ont l'ictus prosodique.

1er hém. مَا لِي مَالٌ إِلَّا دِرْهَمٌ

فَعْلُنْ | فَعْلُنْ ou فَعْلُو | فَآلُو فَآلُن ou فَعْلُن

Notation usuelle.

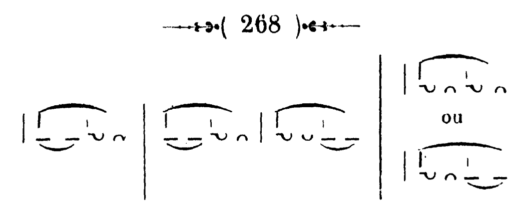
— — | — — | — — | — — | [1]

*Remarque.* Les mots مَا et لِي, contenant une lettre de prolongation, peuvent être prononcés à volonté chacun comme une double longue, ou comme une longue et demie. مالٌ formant un mot, sa syllabe مَا se prononçait sans doute exclusivement — —.

1^er^ hém. يَا مَحْبُوبَ ٱلْكَوْنِ يَا كُلِّي

فعلن ou فَعْلُو | فَآلُن فَآلُن فاعلُو

[1] Maçoudi (*Prairies d'or*, éd. Barbier de Meynard, t. VII, p. 87) cite un vers de ce genre et ajoute qu'aucun prosodiste n'en a jamais fait mention.



*Notation usuelle.*

– – | – – | – ᴗ – | – – |

*Remarque.* Ici فاعلن alterne avec فعلن. On voit combien, dans la notation usuelle, il est difficile de rendre compte du changement de – ᴗ – en – –, et combien ce changement devient clair dans notre notation.

§ 14. Considérations sur le *Sarîʿ*, le *Monsariḥ*, le *Khafîf*, le *Modhâriʿ*, le *Moqtaḍhab* et le *Modjtathth.*

On se souvient que j'ai laissé de côté les mètres qui forment le quatrième cercle, à savoir : le سريع, le منسرح, le خفيف, le مضارع, le مقتضب et le مجتث. Le moment est venu de m'expliquer à ce propos.

Au dire de Khalîl, ces mètres seraient composés ainsi :

*Sarîʿ* : مستفعلن مستفعلن مَفْعُولَاتُ (Hém.)

*Monsariḥ* : مستفعلن مفعولاتُ مستفعلن

*Khafîf* : فاعلاتن مستفعلن فاعلاتن

*Moḍhâriʿ* : مفاعيلن فاعلاتن مفاعيلن

*Moqtaḍhab* : مفعولاتُ مستفعلن مستفعلن

*Modjtâthth* : مستفعلن فاعلاتن فاعلاتن

et ils formeraient le cercle que voici [1] :

1 2 3 4 5 6

lequel cercle, déroulé à partir du n° 1, donnerait le *Sari'*; le *Monsariḥ*, à partir du n° 2, et ainsi de suite pour les six mètres. Nous allons voir que Khalîl, pour composer ce cercle, a dû imaginer un pied qui n'existe pas, le pied مفعولاتُ. Nous connaissons la place des temps forts dans tous les autres pieds; transcrivons les six mètres en marquant les ictus des pieds connus [2] :

| | | |
|---|---|---|
| *Sari'*. . . . | 1. . . | — — ᴗ — ‖ — — ᴗ — ‖ — — — ᴗ ‖ |
| *Monsariḥ*. . | 2. . . . . . . . . . . | — — ᴗ — ‖ — — — ᴗ ‖ — — ᴗ — |
| *Khafîf*. . . . | 3. . . . . . . . . . . . | — ᴗ — — ‖ — — ᴗ — ‖ — ᴗ — — |
| *Modhâri'*. . | 4. . . . . . . . . . . . . . | ᴗ — — — ‖ — ᴗ — — ‖ ᴗ — — — |
| *Moqtadhab*. | 5. . . . . . . . . . . . . . . . . | — — — ᴗ ‖ — — ᴗ — ‖ — — ᴗ — |
| *Modjtatth*. | 6. . . . . . . . . . . . . . . . . . | — — ᴗ — ‖ — ᴗ — — ‖ — ᴗ — — |

[1] Dans ce cercle, comme dans les quatre autres, les brèves représentent les syllabes ouvertes; les longues, les syllabes fermées des pieds arabes.

[2] Je ne distingue pas ici les temps sous-forts des temps forts.

Si la composition de ces mètres était réellement celle qu'indique Khalîl, nous devrions constater que toutes les syllabes fortes et toutes les syllabes faibles de l'un des mètres correspondent aux syllabes fortes et aux syllabes faibles des cinq autres mètres, comme cela a lieu dans les premier, deuxième, troisième et cinquième cercles. En outre, chaque syllabe du cercle entrant successivement dans la composition d'un pied différent, suivant le point de départ, on devrait pouvoir déterminer, par la coïncidence des syllabes, le nombre et la position des syllabes fortes du pied مفعولات. C'est ainsi que dans le premier cercle, si nous ignorions la position des syllabes fortes du pied ⏑ – – du *Ṭawîl*, nous la découvririons au moyen des pieds connus appartenant au même cercle. Il suffirait de placer en regard les mètres qui font partie de ce cercle, et de chercher si les deux syllabes fermées de ⏑ – – sont fortes, ou si elles sont faibles, dans les autres pieds qu'elles constituent. Ainsi, superposons le *Ṭawîl* au *Madîd* :

*Ṭawîl*. . . ⏑[1] – –[2] || ⏑ –́ – –́ || ⏑ – – || ⏑ –́ – –́ ||

*Madîd*. . . . . –́ ⏑ –́ – || –́ ⏑ –́ || –́ ⏑ –́ – || –́ ⏑[1] –́[2] ||

Aussitôt nous trouvons qu'au-dessous du deuxième ⏑ – – du *Ṭawîl*, les deux syllabes fermées correspondantes sont pourvues d'un ictus, preuve que le pied ⏑ – – du *Ṭawîl* a pour accentuation ⏑ –́ –́. Rien de tout cela ne se vérifie dans le quatrième cercle.

Beaucoup de syllabes fortes et de syllabes faibles se correspondent dans les six mètres qui composent le cercle; mais d'autres sont fortes dans un mètre et faibles dans les autres. Ainsi, la syllabe n° 1 est faible dans les mètres n°s 1 et 2 : elle est forte dans les mètres n°s 3, 4, 5 et 6. La voyelle n° 6 et celle qui la suit sont fortes dans le mètre n° 4, ce qui semblerait indiquer que مـفـعـولاتُ est accentué $-\overset{|}{-}\overset{|}{-}\smile$; mais ces deux mêmes syllabes sont faibles dans le mètre n° 6. Le moyen qui nous a conduit à la vérité pour les premier, deuxième, troisième et cinquième cercles est donc le criterium qui nous dévoile ici l'erreur. En quoi consiste cette erreur ?

Il est impossible, avons-nous vu, de déterminer l'accentuation de مفعولاتُ. Voici d'autres arguments, non moins concluants, contre l'existence de ce prétendu pied. Dans le سريع, on substitue généralement au pied théorique مفعولاتُ, soit مفعولن, ou مفعولاتْ (formes sur lesquelles je reviendrai), soit فاعلن, soit فعولن, lesquels derniers pieds appartiennent respectivement à des classes différentes de rhythme, car فعولن commence par un temps faible et فاعلن par un temps fort. Or, il est clair que quelle que puisse être l'accentuation du prétendu مفعولاتُ, ce pied ne saurait se changer tantôt en فعولن et tantôt en فاعلن. Pour que مفعولاتُ devînt فعولن, il faudrait supposer que sa première syllabe composée est faible, et que sa seconde porte l'ictus, comme la seconde syllabe

de فعولن. Pour que مفعولاتُ devînt فاعلن, il faudrait supposer précisément le contraire, à savoir que sa première syllabe est forte et sa seconde faible, comme la première et la seconde de فاعلن. Conclusion : dans مفعولاتُ, la première et la deuxième syllabe seraient à la fois fortes et faibles. مفعولاتُ est donc un pied imaginaire. Ce n'est d'ailleurs pas la seule chose qu'ait inventée Khalîl; je vais montrer comment après avoir forgé le pied مفعولاتُ il en a déduit les trois mètres مضارع, مقتضب et مجتث.

Le سريع comprend deux variétés dont le schema est[1] مستفعلن مستفعلن فاعلن et مستفعلن مستفعلن فعولن. Khalîl aurait dû en faire deux mètres distincts, puisqu'il trouvait comme dernier pied des formes aussi dissemblables que le sont فاعلن et فعولن. Au lieu de cela, il en a fait deux variétés du même mètre. Puis, en conséquence de son système, il a cherché un primitif rendant compte de فاعلن et فعولن considérés comme variantes d'un même pied. Il a donc choisi d'après l'analogie des primitifs des autres pieds une forme plus pleine que فاعلن et فعولن à la fois : il a pris مَفْعُولُنْ, qui, par la chute de la syllabe quiescente فْ, devient مَعُولُن = فعولن, et, par la chute de la quiescente وْ, devient مَفْعُلُنْ = فاعلن (sur les motifs qui ont dirigé Khalîl dans le

[1] Je devrais dire *paraît être*, car je montrerai que le سريع est une variété du رجز. Ainsi le véritable schema des deux variétés citées est مستفعلن مستفعلن مُتَآلن et مستفعلن مستفعلن (مسْ)تَفْعِلُنْ.

choix des formes primitives ou fondamentales, cf. liv. I, § 9). Ce n'est pas tout : il avait recueilli des vers qu'il scandait مستفعلن فعولاتُ مستفعلن et مستفعلن فاعلاتُ مستفعلن. Il fit également de ces deux sortes de vers deux variétés d'un même mètre [1], et posa comme primitif commun de فَعُولَاتُ et فاعلاتُ le pied théorique مَفْعُولاتُ, lequel, par la chute de فْ, devenait مَفُولاتُ = فعولاتُ, et, par la chute du وْ, مَفْعُلاتُ = فاعِلَاتُ. Après quoi, pour réunir dans un même cercle le سريع et le منسرح, il supposa que le primitif مفعولن du سريع dérivait lui-même de مفعولاتُ, par le changement de لاتُ en لن. La forme intermédiaire lui sembla être la variante مفعولاتْ qu'on rencontre en effet, parfois, à la fin du سريع, et sur laquelle je m'expliquerai. Ayant ainsi obtenu pour schema normal du سريع et du منسرح les successions مستفعلن مستفعلن مفعولاتُ et مستفعلن مفعولات مستفعلن, et les ayant formées en cercle, il s'aperçut qu'en partant d'une certaine syllabe (n° 3) on produisait le schema du mètre ancien qu'il appela خفيف; en outre, il découvrit qu'en partant des syllabes n^os^ 4, 5 et 6, on obtenait trois nouveaux schemas, différents des trois premiers. Il posa donc en fait l'existence de trois mètres nouveaux qu'il appela مضارع, مقتضب et مجتث. Ces mètres étaient inconnus aux anciens poëtes :

[1] C'est le منسرح.

Khalîl ne s'en inquiéta pas. Considérant qu'ils ressortaient naturellement du cercle du سريع, du منسرح et du خفيف, que dans leur composition il entrait des pieds déjà existants, مفاعيلن, فاعلاتن, مستفعلن, ainsi que le pied théorique مفعولاتُ, il n'hésita pas à forger des exemples de ces mètres, à les diviser en variétés, d'après l'analogie des autres mètres, enfin, à prescrire les règles des changements qui pouvaient affecter leurs pieds. Seulement, il n'avait pas observé que certains de ces changements ont lieu dans des conditions déterminées; par exemple, il n'avait pas vu que la variante مَفَاعِيلُ doit forcément être suivie de deux syllabes mues : il autorisa, dans le *Modhâri*ʿ, l'emploi de مفاعيلُ devant فاعلاتن; il inventa, pour le *Modjtathth,* les variantes مستفعلُ et مفاعِلُ, qu'on ne rencontre dans aucun des mètres anciens. La variante مفاعِلُ est particulièrement curieuse et significative : elle viole une loi posée par Khalîl lui-même (cf. *Darst. der arab. Versk.* p. 108), et je m'étonne que Freytag n'ait pas signalé cette contradiction.

En résumé, le pied مفعولاتُ est une pure invention. Le سريع et le منسرح se divisent autrement que l'a pensé Khalîl. Enfin, le مضارع, le مقتضب et le مجتث sont des mètres artificiels, contraires au génie de la versification arabe[1]. Le quatrième cercle mérite

[1] Serait-ce pour cela qu'ils ont fait fortune en Perse, en compagnie du سريع et du منسرح, dont la composition n'était pas claire? Car il

bien le nom qu'il porte de *douteux*, *ambigu*, *obscur* (دايرة المشتبه).

§ 15. Sariʿ et ses variétés.

Le *Sariʿ*, comme le *Radjaz*, se compose normalement du pied مستفعلن trois fois répété par hémistiche. Il en diffère par une variante du dernier pied de chaque hémistiche, qui, outre les modifications finales accoutumées, subit parfois encore la suppression de la syllabe مُسْ, laquelle est remplacée par un silence. Mais souvent, comme témoin de la forme primitive, on rencontre à la fin de chaque hémistiche les variantes مُسْتَآلِنْ (مُسْتَآلُو), مُسْتَفْلُنْ (مُسْتَفْلُو), مُتَآلِنْ (مُتَآلُو), مُتَفْلُنْ (مُتَفْلُو), مُتَآلَاتْ, مُتَفْلَاتْ, respectivement équivalentes à مستفعلن (مستفعلو) et à ses variantes مُتَفْعِلُنْ (متفعلو) et مُتَفْعِلَاتْ. Et comme (مُسْ)تَفْعِلُنْ est équivalent à فاعلن, مُسْتَآلِنْ et مُسْتَفْلُنْ à مفعولن[1], مُتَآلِنْ et مُتَفْلُنْ à فعولن, مُتَآلَاتْ et مُتَفْلَاتْ à فعولانْ, les métriciens arabes désignent les variantes

faut remarquer que seuls parmi les mètres authentiques le سريع et le منسرح offrent des pieds aussi étrangers l'un à l'autre que فعولن et فاعلن, فعولات et فاعلات, comme variantes d'un même primitif.

[1] En réalité à مفعولن et مَفْعُلُنْ. Mais les métriciens arabes ne distinguent pas, ainsi que je l'ai fait observer déjà, les cas où une syllabe qui doit durer en tout deux longues contient une lettre de prolongation, des cas où elle contient une consonne forte. مفعولن exprime pour eux مفعولن et مَفْعُلُنْ, comme فعولن exprime فعولن et فَعُلُنْ.

finales de chaque hémistiche du *Sarîᶜ* par les mots فاعلن, مفعولن, فعولن et فعولان, ce qui les a empêchés de reconnaître la parenté du *Sarîᶜ* et du *Radjaz*[1].

Première variété.

Le dernier pied du premier hémistiche est مُسْ(تَفْعِلُنْ). Le dernier pied du deuxième hémistiche est: 1° مُسْ(تَفْعِلاتْ); 2° مُسْ(تَفْعِلُنْ) ou, pour la pause, مُسْ(تَفْعِلُو); 3° مُسْ(تَفْلُنْ), مُسْ(تَآلُنْ), ou مُسْ(تَفْلُو), مُسْ(تَآلُو), soit trois *dharb*.

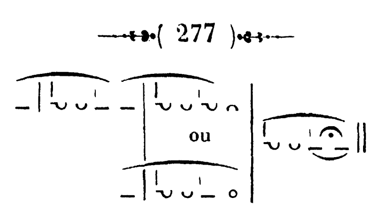
1er *dharb*.

لِلّٰهِ أَوْقَاتٌ لَنَا قَدْ مَضَتْ
مَعْ رُفْقَةٍ أَلْفَاظُهُمْ كَالْجُمَانْ

مستفعلن { مستفعلن ou مستفعلو } مُسْ(تَفْعِلُنْ)

مستفعلن مستفعلن مُسْ(تَفْعِلاتْ)

[1] Djawharî a cependant soutenu, contre les autres métriciens,




*Remarques.* Comme le dernier pied de chaque hémistiche remplace par un silence sa syllabe composée initiale, la dernière syllabe du pied précédent admet trois notations, suivant les cas, parce que rien ne la gêne dans la dernière partie de la mesure à laquelle elle appartient. Il est clair, par exemple, que, la syllabe نَا de لَنَا (premier hémistiche), qui termine le second مستفعلن, contenant une lettre de prolongation, on peut, *ad libitum*, attribuer à cette syllabe la durée d'un *ā* (long), d'un *â* (longue et demie) ou d'un *āae* (double longue). Dans le premier cas un silence égal à une longue (ₒ), représentant la syllabe مُسْ du dernier pied, termine l'avant-dernière mesure. Dans le second cas, un silence égal à une brève (⌒) termine cette mesure, et il faut supposer alors que le dernier pied du premier hémistiche est la variante (مُ)تَفْعِلُن, le dernier pied du second hémistiche, (مُ)تَفْعِلَاتْ [1]. Dans le troisième cas,

l'opinion que les variétés du سريع où l'on emploie les pieds finals مفعولن et مفعولات appartiennent au رجز. Cf. *Darst. der arab. Versk.* p. 253.

[1] Afin de simplifier, j'adopterai par la suite la notation unique ⌒ ⌒ | pour la dernière partie du deuxième pied de chaque hémistiche, en supposant que le dernier pied est toujours une des variantes

c'est un silence relatif, la partie faible de la double longue *âae*, qui représente la syllabe مُسْ du dernier مستفعلن. Ainsi *a'e..qâd..ma..dhât* forme le dernier مستفعلن; seulement le *a'e* semble en même temps appartenir au pied précédent[1]. — Sur la variante مستفعلو, cf. p. 202.

2ᵉ *dharb.*

عَهْدِى بِهَا فِى ٱلْحَيِّ قَدْ سَرْبَلَتْ
بَيْضَاءَ مِثْلَ ٱلْمُهْرَةِ ٱلضَّامِرِ

مستفعلن مستفعلن (مُ)تَفْعِلُنْ
مستفعلن مستفعلن (مُ)تَفْعِلُو

3ᵉ *dharb.*

مَا ٱسْمٌ إِذَا ٱسْتَغْرَبْتَهُ لَمْ تَجِدْ
حَرْفًا بِهِ فِى ٱلْوَضْعِ ذَا نُقْطَةْ

de مستفعلن où la syllabe unique مُ est substituée à la syllabe composée مُسْ. Cela, bien entendu, dans les variétés qui ont pour pied final تفعلن (مُسْ).

[1] Les trois cas qui se présentent pour la notation du pied مستفعلن, devant le pied final de chaque hémistiche, dans le *Sarî'*, se présen-

مستفعلن مستفعلن (مُ)تَفْعِلُنْ

مستفعلن مستفعلن (مُ)تَفْلُنْ

— | ⏑ ⏑ —   — | ⏑ ⏑ ⏑   ∩ | ⏑ ⏑ —

— | ⏑ ⏑ —   — | ⏑ ⏑ ⏑   ∩ | ⏑ ∩ ⏑ ∩ ||

Deuxième variété.

Le dernier pied du premier hémistiche est (مُ)تَعَلُنْ. Le dernier pied du deuxième hémistiche est 1° (مُ)تَعِلُنْ ou (مُ)تَعِلُو, pour la pause; 2° (مُ)تَفْلُنْ ou (مُ)تَفْلُو, pour la pause. Ces deux dernières formes sont appelées 4e et 5e *dharb*.

4e *dharb*.

أَلنَّشْرُ مِسْكٌ وَٱلْوُجُوهُ دَنَا
نِيرٌ وَأَطْرَافُ ٱلْأَكُفِّ عَنَمْ

مستفعلن مستفعلن (مُ)تَعِلُنْ

مستفعلن مستفعلن (مُ)تَعَلُنْ

— | ⏑ ⏑ —   — | ⏑ ⏑ ⏑   ∩ | ∩ ⏑ —

— | ⏑ ⏑ —   — | ⏑ ⏑ ⏑   ∩ | ∩ ⏑ ⏑ ∩ ||

teront naturellement aussi dans le *Monsariḥ*. Pour simplifier, je supposerai que le pied final de la première variété du *Monsariḥ* (premier et deuxième hémistiches) est (مُ) تفعلن et (مُ)تَعَلُن, (مُ)تَعِلُو. Cf. la note précédente et le passage auquel elle se rapporte.

*Remarque.* Dans le premier hémistiche, le هُ de وُجُوهُ reçoit un ictus prosodique; dans le second hémistiche, c'est la syllabe فِ de أَكُفِّ : ces deux syllabes sont placées dans les conditions voulues, elles précèdent deux syllabes mues (ذَنْ de ذَنَا = دَنَا et عَمْ de عَمَمْ), et sont elles-mêmes précédées d'un temps faible. Il est à observer que si on ne prononçait pas ces deux syllabes avec l'ictus prosodique, elles resteraient brèves, et alors le vers cité deviendrait un *Kâmil* :

مُتْفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ مُتَفْعْ
مُتْفَاعِلُنْ مُتَفَاعِلُنْ مُتَفْعْ

– | ⏑ ⏑ –   – | ⏑ ⏑ –   ⏑ ⏑ | ⏑ ∩ ○
– | ⏑ ⏑ –   – | ⏑ ⏑ –   ⏑ ⏑ | ⏑ ∩ □ ||

En effet, les syllabes هُ ذَ et عَ فِ, étant supposées brèves, devraient se placer aussitôt dans un temps faible, et en particulier dans celui qui termine la mesure du second مُتْفَاعِلُنْ. Voici une nouvelle preuve très-frappante de l'existence des ictus prosodiques.

5e *dharb.*

2e hém. قَدْ قُلْتَ فِيهِ غَيْرَ مَا تَعْلَمُ

مستفعلن مستفعلن (مُ)تَفْعِلُنْ

– | ⏑ ⏑ –   – | ⏑ ⏑ ⏑   ∩ | ⏑ ∩ ⏑ ∩ ||

*Remarque.* Ici encore, si l'on supprime l'ictus fort de تَعْلَمْ, on obtient un hémistiche de *Kâmil*, car la syllabe composée تَعْ devient faible et entre dans le dernier temps faible de la mesure précédente; on a alors :

مُتْفَاعِلُن مُتْفَاعِلُن مُتَفْعْ

— | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏔ □ ||

Cf. § du *Kâmil*, deuxième variété.

Troisième variété.

Chaque vers se compose d'un seul hémistiche de trois pieds, dont le dernier a la forme مُسْتَنَالَاءْتْ ou مُسْتَفْعَلَاءْتْ, variantes de مُسْتَفْعِلُنْ. C'est là le 6^e^ *dharb*.

6^e^ *dharb*. Exemple.

مَنْ يَشْتَرِيهَا وَهْيَ قَضَاءُ الذَّيْلْ

مستفعلن مستفعلن مُسْتَفْعِلَاءْتْ

— | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏔ — ||

*Remarque.* Le mot ذَيْلْ doit se prononcer *zél*, pour pouvoir se prolonger en *zéél*. La preuve en est que si ذَيْ restait diphthongue, le يْ serait non pas une lettre de prolongation, mais une consonne forte. ذَيْلْ

deviendrait alors ذَيْلْ, comme نَصْرْ devient نَصُرْ ou نصِر.
C'était une inélégance aux yeux des anciens poëtes arabes, de terminer un vers par des mots comme صَـوْتُ (= صـوْتـوُ), مَـوْتُ (= مَـوْتـوُ), contenant une diphthongue, ainsi que nous l'apprend le commentateur du *Hamâsah*, Tébrîzî (cf. *Ham.* p. ٧٨). La raison en est que les diphthongues ـَوْ, ـَيْ, se prononcent difficilement (Tébrîzî le donne formellement à entendre, *ibid.*; mais naturellement sans en dire la cause) quand elles sont suivies d'un silence : on est porté à allonger d'un demi-temps leur *a*, et à en faire ـَاوْ, ـَايْ. Tel est évidemment le motif pour lequel Tébrîzî prescrit de terminer le vers par un mot contenant un élif de prolongation comme antépénultième (forme finale فاعِلُ), ou une voyelle de prolongation quelconque ـَا, ـُو, ـِي comme pénultième. Or si la diphthongue était désagréable à l'oreille dans صَوْتُ et مَوْتُ, à plus forte raison devait-elle l'être quand la dernière voyelle du mot était supprimée, comme dans ذَيْلْ. D'où je conclus que lorsque le cas se présentait, on fondait ـَيْ en *ê*, ـَوْ en *ô*.

Quatrième variété.

Chaque vers se compose également d'un seul hémistiche. Le dernier pied est مُسْتَفْعِلُنْ, مُسْتَـآلِنْ, ou, pour la pause, مُسْتَفْعِلُو, مُسْتَـآلُو. C'est là le 7ᵉ *ḏharb*.

7° *dharb*. Exemple.

فَٱلطَّلُّ قَدْ يَبْدُو أَمَامَ ٱلْوَبْلِ

مستفعلن مستفعلن مُسْتَفْلُو

— | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ ⏑ ||

Dans ces deux dernières variétés, le 6ᵉ *dharb* et le 7ᵉ *dharb* admettent les variantes مُتَفْلَاءَتْ et مُتَـآلَاءَتْ, مُتَفْلن (مُتَفْلُو), مُتَـآلن (مُتَـآلو).

Exemples.

مَزَادَةٌ مَمْلُوءَةٌ مِنَ ٱلْغَيْلْ

متفعلن مستفعلن مُتَفْلَاءَتْ

⏑ | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ — ||

*Remarque.* Devant مُتَفْلَاءَتْ, مُسْتَفْعِلن reprend sa notation véritable.

يَسْتَعْذِبُونَ ٱلْمَوْتَ وَهْوَ مُرٌّ

مستفعلن مستفعلن مُتَفْلُو

— | ⏑ ⏑ — — | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ||

Même remarque à faire pour le deuxième مستفعلن.

Autres modifications de مستفعلن.

Comme dans le *Radjaz*, le pied مستفعلن est quelquefois remplacé par مُتَفْعِلُنْ, مُسْتَعِلن, مُتَعِلن. En voici des exemples :

ذَلَّتْ لِمَا تَصْنَعُ أَيَّامُنَا
نُفُوسُنَا تِلْكَ ٱلْأَبِيَّاتُ

مستفعلن مستعلن (مُ)تَفْعِلن
مُتَفْعِلن مُسْتَفْعِلن (مُ)تَآلُو

*Remarque.* La notation de la dernière partie de (مُ)تَفْعِلن s'explique par le pied suivant, qui commence par une seule syllabe brève. — La syllabe نَ de تَصْنَعُ, qui reçoit ici l'ictus prosodique, est précédée d'un temps faible et suivie de deux syllabes mues dont la première faible : عُ أَ (عُ أَيَّامُنَا).

وَحَذَرَ ٱلْفَوْتِ وَحُبَّ ٱلْإِسْرَاعْ

مُتَعِلن مُسْتَعِلن مُسْتَفْعِلَاءْتْ

*Remarque.* Le حَـ de حَذَرْ a l'ictus par sa forme grammaticale; il est d'ailleurs placé devant deux syllabes mues ذَرُ (ذَرُلْغَوْتِ). Le تِ de فَوْتِ reçoit l'ictus prosodique : il est précédé de فَوْ, temps faible, et suivi des deux syllabes mues وَحُـ (وَحُبُبْ).

Freytag cite, comme une rareté, un vers qui a pour dernier pied (مُ)تَفْ. En voici le dernier hémistiche :

سَقَاهُمُ ٱللّٰهُ مِنَ ٱلنَّوْ

مُتَفْعِلُنْ مستفعلن (مُ)تَفْ

◡ | ╵◡ ◡ ╵‒ ‒ | ╵◡ ◡ ╵◡ ⌒ | ╵◡ ⌒ □ ||

§ 16. Monsariḥ et ses variétés.

D'après Khalîl, ce mètre se composerait par hémistiche des pieds مستفعلن مفعولاتُ مستفعلن. Nous avons vu que le pied مفعولاتُ n'existe pas. Il faut donc chercher si le *Monsariḥ* ne peut pas être scandé d'une autre manière. A notre avis, le schema normal du *Monsariḥ* se compose du pied مُسْتَفْعِلَاتُنْ ‒ | ╵◡ ◡ ╵‒ ‒ | . ou de l'une de ses variantes :

مُسْتَفْعِلَاتُ ‒ | ╵◡ ◡ ╵◡ ◡ |

مُتَفْعِلَاتُنْ ◡ | ╵◡ ◡ ╵‒ ‒ |

مُتَفْعِلَاتُ ∪ | | ∪ ∪ ∪ ∪ ∪ |

مُسْتَعِلَاتُنْ — | | ∪ — — |

مُسْتَعِلَاتُ — | | ∪ ∪ ∪ ∪ |

suivis de مستفعلن (ou de l'une de ses variantes) et de فاعلن, ou plutôt d'un autre مستفعلن dont la syllabe مُسْ est retranchée et remplacée par un silence, comme dans le *Sarí*ʿ. Nous allons voir que ce schema rend compte de toutes les variétés du *Monsariḥ*. Dans le pied مستفعلاتن la syllabe تن est faible; dans le pied مستفعلن la syllabe مُسْ est faible aussi. Conséquemment, quand elles se suivent dans le vers, les syllabes تن مُسْ doivent remplir *un* temps faible : chacune de leurs articulations vaut donc $\frac{1}{4}$ de temps ou une demi-brève, et les syllabes composées تن et مُسْ ont chacune pour durée une brève.

Première variété.

Le dernier pied du deuxième hémistiche est (مُ)تَعِلُنْ, variante de (مُ)تَفْعِلُنْ, ou, pour la pause, (مُ)تَعِلُو. Cf. p. 278, note 1.

Exemple.

إِنَّ ٱبْنَ زَيْدٍ لَا زَالَ مُسْتَعْمِلَا

لِلْخَيْرِ يُفْشِي فِي مِصْرِهِ ٱلْعُرُفَا

مستفعلاتن مستفعلن (مُ)تفعلن

مستفعلاتن مستفعلن (مُ)تَعِلُو

Parfois le dernier pied devient (مُ)تَآلُن ou (مُ)تَآلُو, (مُ)تَفْلُن ou (مُ)تَفْلُو.

أَوَّهِ بَدِيلٌ مِنْ قَوْلَتِي وَاهَا

لِمَنْ نَأَتْ وَٱلْبَدِيلُ ذِكْرَاهَا

مُسْتَعِلَاتُنْ مستفعلن (مُ)تَآلُن

مُتَفْعِلَاتن مُتَفْعِلن (مُ)تَآلُو

*Remarque.* On observe ici l'emploi de plusieurs variantes de مستفعلاتن et مستفعلن au milieu du vers. Dans le second hémistiche, la syllabe تن de متفعلاتن et la syllabe مُ du متفعلن suivant forment triolet, car تن مُ = *to..n*<sup></sup>$^{e}$*..mo* sont *trois* articulations remplissant *un* temps faible et s'en partageant la durée; de sorte que chacune d'elles vaut $\frac{1}{3}$ de temps ou de longue.

La deuxième et la troisième variété des métriques

arabes n'appartiennent nullement à ce mètre. Ce sont des variétés nouvelles du *Radjaz*, car l'une et l'autre se composent de deux مستفعلن, dont le dernier est modifié soit en مُسْتَتَآلَاتْ ou مُسْتَفْعِلَاتْ, soit en مُسْتَتَآلُنْ, مُسْتَتَآلُو, مُسْتَفْعِلُنْ, مُسْتَفْعِلُو.

Exemple de la deuxième variété.

صَبْرًا بَنِي عَبْدِ ٱلدَّارْ

مستفعلن مُسْتَفْعِلَاتْ

Exemple de la troisième variété.

وَيْلُ ٱمِّ سَعْدٍ سَعْدَا

مستفعلن مُسْتَفْعِلُو

Plusieurs métriciens arabes ont émis l'opinion que ces deux variétés doivent être ajoutées au *Radjaz*. D'autres ont combattu cette manière de voir. Elle me paraît cependant indiscutable. Pour que deux mètres diffèrent, il faut tout au moins qu'ils soient formés de pieds différents. Or les deux dernières variétés du *Monsarih* ne peuvent se ramener qu'au pied مستفعلن, lequel est la base du *Radjaz*.

### § 17 Khafîf et ses variétés.

Ce mètre se compose de deux hémistiches formés chacun de deux فاعلاتن séparés par مستفعلن :

1^er^ hém. فاعلاتن مستفعلن فاعلاتن

2^e^ hém. فاعلاتن مستفعلن فاعلاتن

Ici encore nous avons deux syllabes composées تن et مُسْ qui doivent remplir un temps faible, et dont la durée normale se réduit à celle d'une brève; cela se produit quand فاعلاتن est suivi de مستفعلن. A la fin de chaque hémistiche, فاعلاتن reprend sa mesure ordinaire :

| ◡ ◡ — ◡ ◡ | ◡ ◡ ◡ ⌒ | ◡ ◡ — — |

| ◡ ◡ — ◡ ◡ | ◡ ◡ ◡ ⌒ | ◡ ◡ — — ||

*Fā..ʿi..lā..ton Mos..tăf..ʿi..lŏn – Fā..ʿi..lā..ton*

Première variété.

Le dernier pied du premier hémistiche reste فاعلاتن. Le dernier pied du deuxième hémistiche est : 1° فاعلاتن ou فاعلاتو (1^er^ *dharb*); 2° فاعلن ou فاعلو (2^e^ *dharb*).

1^er^ *dharb*.

يَا شَفِيعِي إِشْفَعْ ذُنُوبِي شَفِيعِي

يَا مُنِيرِي نَوِّرْ حَشَايَ مُنِيرِي

فاعلاتن مستفعلن فاعلاتن

فاعلاتن مستفعلن فاعلاتو

| ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | ⏑ ⏑ – –

| ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⌒ | ⏑ ⏑ – 𝄐 ||

*Remarques.* Bien que le dernier pied du premier hémistiche se termine par une lettre de prolongation, on ne donne à la syllabe عِي que la durée d'une longue, parce que le second hémistiche vient immédiatement à la suite. Au contraire, la syllabe رى de la fin du vers, étant dans la pause, s'allonge *ad libitum.* — Le pied مستفعلن de chaque hémistiche admet aussi la notation مستفعلو, car les deux syllabes qui le terminent dans chaque hémistiche contiennent une lettre de prolongation. On peut donc noter encore le vers précité :

| ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – –

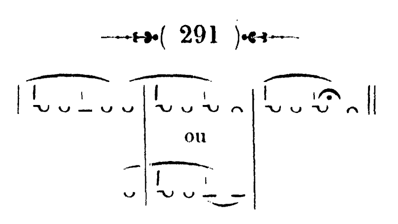
| ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – 𝄐 ||

Cf. p. 201, *remarques.*

2ᵉ *dharb.*

2ᵉ hém. أَمْ يَحُولَنْ مِنْ دُونِ ذَاكَ ٱلرَّدَى

فاعلاتن ( مستفعلن ou مستفعلو ) فاعلو




Deuxième variété.

Le dernier pied du premier hémistiche est فاعلن ou فاعلُو. Le dernier pied du deuxième hémistiche est فاعلن ou فاعلو (3e *dharb*).

إِنْ قَدَرْنَا يَوْمًا عَلَى عَامِرٍ
نَنْتَصِفْ مِنْهُ أَوْ نَدَعْهُ لَكُمْ

فاعلاتن { مستفعلن ou مستفعلُو } فاعلن

فاعلاتن مستفعلن فاعلن

Troisième variété.

Cette variété est, en quelque sorte, un nouveau

mètre se composant par hémistiche des pieds فاعلاتن مستفعلن. Le dernier pied du premier hémistiche reste مستفعلن ou مستفعلوٓ. Le dernier pied du deuxième hémistiche est : 1° مستفعلن ou مستفعلُو (4ᵉ *ḍharb*); 2° مُتَفْعِلُنْ ,مُتَفْعِلُو ou مُتَآلُو ,مُتَآلِن (5ᵉ *ḍharb*).

4ᵉ *ḍharb*.

لَيْسَ لِي فِيهِ مَطْمَعٌ

لَا وَلَا عَنْهُ مَهْرَبُ

فاعلاتن مستفعلن

فاعلاتن مستفعلو

| ⌐ ∪ ∪ – ∪ ∪ | ⌐ ∪ ∪ ⌐ ∩

| ⌐ ∪ ∪ – ∪ ∪ | ⌐ ∪ ∪ ⌢ ∩ ||

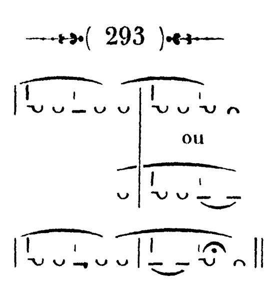
5ᵉ *ḍharb*.

كُلُّ خَطْبٍ مَا لَمْ تَكُو-

نُوا غَضِبْتُمْ يَسِيرُ

فاعلاتن { مستفعلن ou مستفعلوٓ }

فاعلاتن مُتَآلُو




Autres modifications des pieds فاعلاتن et مستفعلن.

Dans les trois variétés, le pied فاعلاتن peut être remplacé par l'un de ses équivalents :

فَعِلاتُنْ

فاعِلاتُ

فَعِلاتُ

A la fin de chaque hémistiche, فاعلن et فاعلو, فاعلن et فاعلو, variantes de فاعلاتن, peuvent elles-mêmes devenir :

فَعِلن

فَعِلو

فَعِلو

*Remarques.* Quand فاعلاتُ et فَعِلاتُ sont placés devant مستفعلن, leur notation se modifie légèrement. En effet, on a quatre articulations pour remplir un temps faible, à savoir *'e..to* de فاعلاتُ = *Fā..'e..'i..*

*lă..ʾe..to* et *Mo..s*ᵉ de مستفعلن. Chacune de ces quatre articulations ne vaut donc plus que $\frac{1}{4}$ de temps ou de longue. Adoptons pour noter les quarts de longue un gros point; nous obtenons pour فاعلاتُ et فعلاتُ la notation suivante, quand ces pieds précèdent مستفعلن :

فاعلاتُ

فَعِلَاتُ

Lorsque فاعلاتُ et فعلاتُ précèdent مُتَفْعِلُنْ, variante possible de مستفعلن, on a *trois* articulations : *ʾe..to* de فاعلاتُ et فَعلاتُ, et *Mo* de متفعلن, pour remplir le temps faible. Chaque articulation vaut alors $\frac{1}{3}$ de longue :

فاعلاتُ

فعلاتُ

فاعلاتُ متفعلن

Le pied مستفعلن admet les variantes usuelles :

مُتَفْعِلُنْ

مُسْتَعِلُنْ

mais non les variantes مُسْتَفْعِلُ et مُتَفْعِلُ, comme le prétend Khalîl. Car, dans ces deux variantes, la syl-

labe ل, qui devrait recevoir un ictus prosodique, se trouverait placée devant une seule syllabe mue, le فَ de فاعلاتن ou فاعلاتُ (= فَاعِلَاتن, فَاعِلَاتُ), ou devant trois syllabes mues : فَعِلَا, dans les variantes فَعِلَاتن, فَعِلَاتُ, فَعِلُنْ. Or, nous avons constaté pour tous les autres mètres qu'une syllabe brève ne reçoit l'ictus prosodique qu'à condition d'être suivie de deux autres syllabes mues. Les exemples de ces variantes, dans le *Khafîf*, me semblent donc forgés.

Voici quelques exemples des variantes précitées :

Hém. حُلَلَ ٱلْمَجْدِ وَٱلْفِعَالِ ٱلْخَطِيرِ

فَعِلَاتن { مُتَفْعِلُن ou مُتَفْعِلُتُو } فاعلاتو

3

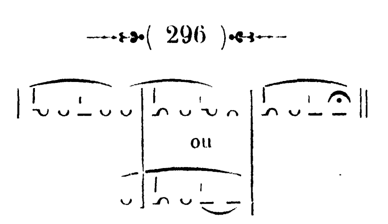
| ⏖ ⏑ — — ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏖ | ⏑ ⏑ — ⌢ ||

ou

⏑ | ⏑ ⏑ — — |

Hém. يَا مُجِيرِى حُلَّ عُقُودَ مُجِيبِى

فاعلاتن { مُسْتَفْعِلُنْ ou مستفعلتو } فَعِلَاتو



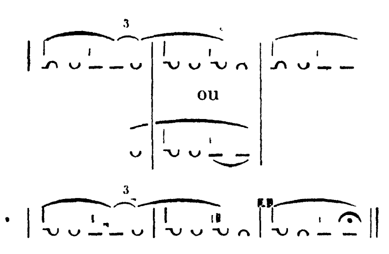

*Remarques.* Dans le premier des deux hémistiches cités, حَ de حَلَلُ reçoit l'ictus grammatical; mais de plus, cette syllabe précède deux syllabes mues. Les trois articulations تُجَدِّ forment triolet. Dans le dernier hémistiche cité, la syllabe لِ de حُلِّ prend l'ictus prosodique.

Une dernière modification dont est susceptible le pied فاعلاتن, c'est de se changer, à la fin de chaque hémistiche de la première variété (ou seulement à la fin du dernier hémistiche), en فَعْلَاتُنْ et فَعْلَاتــو, ou فَـآلاتو, فَـآلاتن. Freytag donne à ce pied le nom de مفعولن. Ce terme est impropre, car مفعولن doit être rattaché à مستفعلن. — Voici un exemple du pied en question :

وَشَرِبْنَا مِيَاهَهَا وَجَــدْنــا
إِذْ عَرَفْنَا فَضِيلَةَ ٱلزَّرْقَاءِ

| | | |
|---|---|---|
| فَعِلَاتُن | مُتَفعلن<br>ou<br>متفعلــو | فَعِلَاتُن |

فاعلاتن مُتَفْعِلن فَعْلَاتُو




## § 18. Modhâriʿ, Moqtadhab et Modjtathth.

Ces trois mètres artificiels ne se laissent scander avec précision que lorsque leurs pieds ne subissent aucune des modifications illicites dont il a été question dans le § 14. Ainsi dans le *Modhâriʿ*, quand le pied dit primitif مفاعيلن est changé en مفاعيلُ, لُ, qui devrait porter le temps sous-fort, est placé devant فاعلاتن, et par conséquent suivi d'une seule syllabe mue. D'après l'analogie des mètres anciens, ce لُ reste donc bref, et le rhythme du primitif مفاعيلن ᴗ | ⊥ — ‿ ∩ | subit une forte contraction. En effet, la syllabe brève لُ ne peut marquer le temps sous-fort; elle rentre dans le temps faible précédent; مفاعيلُ se note alors :

ᴗ | ⊥ — ᴗ □ |

*Ma..fā..ʿī..lo* —

et la mesure du mètre est bouleversée par la disparition d'un temps sous-fort au milieu du vers.

Exemple d'un مضارع régulier avec le changement de مفاعيلن en مفاعلن.

إِذَا دَنَا مِنْكَ شِبْرًا
فَأَدْنِهِ مِنْكَ بَاعَا

فاعلاتن { مفاعلن ou مفاعلُو }

فاعلاتو { مفاعلن ou مفاعلُو }

*Remarque.* La présence d'une lettre de prolongation à la fin des mots دَنَا et أَدْنِهِ explique la notation double indiquée pour le premier pied de chaque hémistiche.

Quelquefois le pied initial du premier hémistiche subit la suppression de la syllabe مُ. On a voulu imiter ce qui a lieu dans le *Ṭawil* et le *Hazadj* pour les pieds فعولن et مفاعيلن.

Le *Moqtaḍhab* serait composé des pieds مفعولاتُ et مستفعلن. Nous savons que مفعولاتُ n'existe pas. Aussi dans le morceau que cite Freytag, et qu'il croit ancien, trouvons-nous le pied مَفْعُلَاتُ substitué au pied théorique مفعولاتُ. Mais مَفْعُلَاتُ n'est autre que فاعلاتُ; de sorte que le morceau en question est versifié sur le mètre *Khafîf*. En voici le premier vers :

أَقْبَلَتْ فَلَاحَ لَهَا
عَارِضَانِ كَٱلسَّبَجِ

فاعلاتُ { مُسْتَعِلُن ou مُسْتَعِلُو }
فاعلاتُ مُسْتَعِلُو

Voyez *Khafîf*, troisième variété. Ici les primitifs فاعلاتن et مستفعلن sont remplacés par les variantes فاعلاتُ et مُسْتَعِلُن. Ce dernier pied présente en outre les modifications bien connues de لن en لُو et en لُو.

Quant au *Modjtathth*, il se scande régulièrement,

lorsqu'il est composé des pieds مستفعلن et فاعلاتن. Ainsi le schema suivant :

مستفعلن فاعلاتن

مستفعلن فاعلاتـو

a pour mesure :

— | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ — ⏑

⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ∩ | ⏑ ⏑ — — ||

Les syllabes تن du premier فاعلاتن et مُسْ du deuxième مستفعلن durent chacune $\frac{1}{2}$ temps, parce qu'elles se réunissent dans un temps faible. Ce mètre se scande aussi très-régulièrement, lorsque ses primitifs sont remplacés par les variantes فاعلاتُ , فَعِلَاتُ , فَعِلاتن , مُتَفْعِلن. Mais sa mesure est faussée dès qu'à مستفعلن on substitue مُسْتَفْعِلُ et مُتَفْعِلُ, car les syllabes لُ qui devraient recevoir un ictus prosodique se trouvent placées soit devant une seule syllabe mue فَ de فاعلاتن, soit devant trois syllabes mues فَعِلُ de فَعِلَاتُ, فَعِلاتن.

§ 19. Règles pratiques pour la détermination des treize mètres authentiques [1].

Avant tout, les commençants devront s'exercer à

[1] Le *Modhâri'*, le *Moqtadhab* et le *Modjtathth* ne peuvent être souvent déterminés que par élimination. C'est lorsqu'on a reconnu qu'un vers n'appartient à aucun des treize autres mètres qu'on cherche s'il rentre dans l'un des trois mètres artificiels.

lire en mesure les mots techniques des pieds et de leurs variantes, jusqu'à ce que leur oreille se soit familiarisée avec le rhythme particulier de ces pieds. Ils feront bien aussi de prendre le *Divan des six poëtes*, édité par Ahlwardt [1], ouvrage dans lequel les noms de chaque mètre sont indiqués pour toutes les pièces de poésie, et d'en scander les vers également en mesure. Pour lire en mesure, il est indispensable de connaître les premiers éléments de la musique. Cependant, les profanes se rendront compte du rhythme des vers arabes, jusqu'à un certain point, en ayant soin d'appuyer sur les syllabes frappées de l'ictus et de passer rapidement sur les syllabes faibles, comme on le fait lorsqu'on lit des vers italiens, russes ou allemands. De plus, on apprendra par cœur la liste suivante, qui donne la composition normale de chaque mètre, par hémistiche :

TAWÎL.

*Faᶜou'oulon Mafaᶜilon Faᶜou'oulon Mafaᶜilon* [2].

MADÎD.

*Faᶜilaton Faᶜilon – Faᶜilaton.*

BASÎT.

*Mostafᶜilon – Faᶜilon Mostafᶜilon – Faᶜilon.*

[1] *The Divans of the six ancient poets*, etc. ed. by W. Ahlwardt. London, Trübner, 1870. In-8°.

[2] J'omets à dessein la quantité des voyelles, afin qu'on dirige exclusivement son attention sur la force et sur la faiblesse des syllabes, d'où résulte le rhythme.

KÂMIL.

*Motafa*ʿ*ilon Motafa*ʿ*ilon Motafa*ʿ*ilon.*

WÂFIR.

*Mofa*ʿ*alaton Mofa*ʿ*alaton Mofa*ʿ*alaton.*

HAZADJ.

*Mafa*ʿ*ilon Mafa*ʿ*ilon Mafa*ʿ*ilon.*

RADJAZ.

*Mostaf*ʿ*ilon Mostaf*ʿ*ilon Mostaf*ʿ*ilon.*

RAMAL.

*Fa*ʿ*ilaton Fa'ilaton Fa*ʿ*ilon*—.

MOTAQÂRIB.

*Fa*ʿ*ou'oulon Fa*ʿ*ou'oulon Fa*ʿ*ou'oulon Fa*ʿ*ou'oulon* (ou *Fa*ʿ*ou'ou'oul* en dernier).

MOTADÂRIK.

*Fa*ʿ*ilon* – *Fa*ʿ*ilon* – *Fa*ʿ*ilon* – *Fa*ʿ*ilon* –.

SARÎʿ.

*Mostaf*ʿ*ilon Mostaf*ʿ*ilon* — *taf*ʿ*ilon*

MONSARIḤ.

*Mostaf*ʿ*ilaton Mostaf*ʿ*ilon* — *taf*ʿ*ilon.*

[1] Le trait tient lieu de la syllabe *Mos*, qui, on le sait, est remplacée par un silence dans ce mètre et dans le suivant.

KHAFÎF.

*Fa'ilaton Mostaf'ilon Fa'ilaton.*

Après quoi, on s'exercera à lire des vers dont on ne connaîtra pas la mesure, en observant : 1° qu'il faut appuyer sur toute syllabe fermée, quand elle n'est pas : *a*, la première d'un hémistiche commençant par deux syllabes fermées suivies d'une syllabe ouverte [1]; *b*, la seconde de trois syllabes fermées consécutives [2]; *c*, la dernière d'un hémistiche finissant par deux syllabes fermées et commençant par une syllabe fermée; *d*, la deuxième de quatre syllabes fermées terminant l'hémistiche. Restent faibles : *e*, la deuxième et la troisième syllabe de quatre syllabes fermées consécutives, au milieu de l'hémistiche. Il faut également appuyer : 2° sur toute syllabe ouverte suivie d'*une* autre syllabe ouverte [3]. Si, en appliquant la règle des deux syllabes ouvertes consécutives, on s'apercevait qu'on n'obtient pas un

[1] A moins qu'il ne s'agisse d'un *Tawîl* ou d'un *Motaqârib* dont la première brève a été supprimée; car les deux syllabes fermées initiales y sont fortes. En réalité, elles ne sont pas initiales, puisque, par la pensée, il faut rétablir une brève devant elles. Cette suppression étant des plus rares, la règle ci-dessus donnée ne perd rien de sa généralité.

[2] A la fin d'un vers, il peut arriver que trois syllabes fermées consécutives reçoivent l'ictus. On le reconnaîtra toujours à ce que la première termine un pied; de sorte que les deux dernières sont traitées comme toute autre succession non initiale de deux syllabes fermées.

[3] Si trois syllabes ouvertes se suivent, c'est sur la seconde qu'il faut appuyer, en vertu de la règle énoncée; car la première des trois est suivie de deux syllabes ouvertes et non pas d'une seule.

mètre connu, on scanderait à nouveau, cette fois, en passant rapidement sur toutes les successions de deux syllabes ouvertes; on verrait aussitôt qu'on a affaire soit à un *Kâmil*, soit à un *Wâfir*. En très-peu de temps, on arrivera ainsi à déterminer le mètre d'un vers donné, à la simple lecture.

Souvent il peut y avoir doute sur la nature d'un mètre. Par exemple, le *Kâmil* se confond : 1° avec le *Radjaz*, lorsqu'au pied fondamental *Motafaʿilon* on substitue la variante *Motfaʿilon* = *Mostafʿilon* [1]; 2° avec le *Ṭawîl*, lorsque celui-ci perd la syllabe brève initiale et se termine par les variantes فعولُ et مفاعلن; 3° avec plusieurs variétés du *Sarîʿ*. Pour être fixé, il est de toute nécessité, alors, de scander plusieurs vers, jusqu'à ce qu'on ait rencontré l'une des formes fondamentales de l'un ou l'autre des trois mètres [2]. C'est ainsi que les Arabes procédaient en pareil cas.

[1] Fréquemment, dans une pièce de vers composée sur le mètre *Kâmil*, on ne rencontre qu'une fois le pied fondamental *Motafaʿilon*. Cela suffit pour déterminer le mètre.

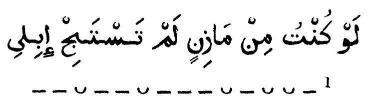
[2] Par exemple, si dans une pièce de vers qu'on a d'abord scandée *Motfaʿilon Motfaʿilon Motafa* –, on ne rencontre pas une seule fois le fondamental *Motafaʿilon*, il faut en conclure qu'on a affaire à un *Sarîʿ*, et que la première des deux syllabes ouvertes successives du mot ou du groupe de syllabes qu'on a lu *Motafa* – doit recevoir un ictus; le mot ou le groupe de syllabes forme alors le pied *taʿilon* = (*Mos*)-*tafʿilon*. Cf. p. 280 et suiv.

Je joins à ces préceptes quelques règles pratiques au moyen desquelles les commençants détermineront mécaniquement la nature d'un mètre quelconque. Ils pourront s'exercer sur les poésies insérées à la fin de la *Chrestomathie* de Kosegarten.

*A.* Choisir un premier hémistiche, et de préférence celui du second vers. Si on choisit le premier hémistiche du premier vers, s'assurer s'il rime avec le deuxième hémistiche du même vers; car s'il rime, sa dernière syllabe doit être considérée comme fermée, alors même qu'elle contiendrait un simple *fatha, ḍhamma* ou *kesra* (cf. p. 170). Si l'hémistiche est terminé par une syllabe contenant deux quiescentes dont la première est une lettre de prolongation (ـَانْ, ـُولْ, etc.), traiter cette syllabe comme une syllabe fermée ordinaire.

*B.* Étant donné l'hémistiche dont il s'agit de trouver la mesure, le transcrire d'abord, de gauche à droite, en signes de brèves et de longues, la brève représentant les syllabes ouvertes, la longue les syllabes fermées.

Exemple :




*C.* Marquer alternativement de l'ictus fort et de l'ictus sous-fort, en allant de gauche à droite, les syl-

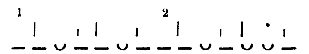
[1] Cf. les règles données au § 3 de ce livre.

labes fermées, notées –, et les syllabes ouvertes, notées ᴗ, qui sont suivies d'une autre brève.

*Exceptions.* On ne marquera pas de l'ictus : 1° la première de deux longues ou la longue suivie d'une brève marquée de l'ictus (laquelle équivaut à une longue) au commencement de l'hémistiche; 2° la dernière de deux longues à la fin de l'hémistiche, pourvu que l'hémistiche commence par une seule longue; 3° toute longue précédée et suivie d'une longue, ou précédée d'une longue et suivie d'une brève marquée de l'ictus; 4° la deuxième et la troisième de quatre longues consécutives, au milieu de l'hémistiche; 5° la deuxième de quatre longues consécutives à la fin de l'hémistiche.

*D.* Si, après avoir observé les règles précédentes, on trouve dans l'hémistiche des brèves marquées les unes de l'ictus fort, les autres de l'ictus sous-fort et suivies du groupe ᴗ – ᴗ, on effacera les ictus forts et les ictus sous-forts de ces brèves, et on recommencera à placer les ictus.

Appliquons ces règles à l'hémistiche transcrit ci-dessus. Nous avons :



Les longues n° 1 et n° 2 ne reçoivent pas d'ictus en vertu des exceptions 1° et 3° de la règle *C.*

*E.* Si, après avoir observé les règles précédentes, on trouve sept ictus dans l'hémistiche, on effacera

le troisième ictus à partir du commencement, à moins que l'hémistiche ne commence et ne finisse par deux longues; auquel cas, on effacera le troisième ictus à partir de la fin. Après quoi on replacera les ictus.

Exemple :



Nous avons sept ictus. Effaçons le troisième à partir du commencement et replaçons les ictus :



*Exception.* Quand le schema contient plusieurs ictus forts immédiatement suivis d'ictus sous-forts, on n'efface aucun des sept ictus.

*F.* Si l'hémistiche ne contient que des longues, on marquera chacune d'elles alternativement de l'ictus fort et de l'ictus sous-fort.

Exemple :



*G.* Toutes ces règles observées, on changera en longues les brèves marquées de l'ictus et on procédera à la détermination des pieds, de la manière suivante.

*a.* Toute longue marquée de l'ictus fort ˡ–, suivie d'une longue marquée de l'ictus sous-fort ˡ–, sera changée en ˡ– –.

[1] La dernière longue ne reçoit pas d'ictus en vertu de l'exception 2° de la règle C.

*b.* Toute longue marquée de l'ictus sous-fort ˈ–, suivie d'une longue portant un ictus fort ǀ–, doit être changée en ˈ– ∘ (une longue et un silence de la durée d'une longue), sauf quand l'hémistiche contient deux longues successives dépourvues d'ictus (cf. règle *C. Except.* 4°), et commence par une syllabe marquée de l'ictus. Dans ce cas, ˈ– ne varie point.

*c.* Toute longue marquée d'un ictus (fort ou sous-fort), suivie d'une brève, sera changée en ǀ–◡ ou ˈ–◡ (une longue et demie).

*d.* Toute longue marquée d'un ictus (fort ou sous-fort), suivie de deux brèves ou d'une longue non accentuée, reste sans modification.

*e.* Toute brève précédant ou suivant une longue inaccentuée doit être changée en une longue.

*f.* A la fin de l'hémistiche, la longue ˈ– reste telle, si l'hémistiche commence par une longue inaccentuée ou par deux brèves, et devient ˈ–◡, si l'hémistiche commence par une brève.

*g.* A la fin de l'hémistiche, la longue ǀ– doit être changée en ǀ–‿– ∘, si l'hémistiche commence par une longue inaccentuée ou par deux brèves; en ǀ–‿– ∘ ⌒, si l'hémistiche commence par une brève.

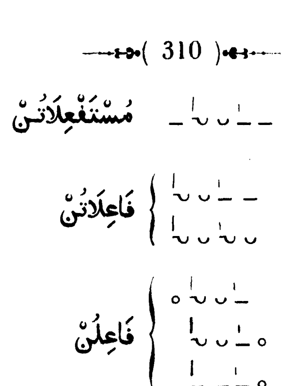
*h.* Lorsque ces dernières règles auront été appliquées, il suffira, pour connaître la division du mètre en pieds, de placer une barre après tout fragment de la valeur de huit brèves (la longue = deux brèves),

en comptant le silence ∘ pour deux brèves. Puis, on consultera le tableau ci-dessous qui donne la mesure de chaque pied[1].

*i.* Si le schema contient deux longues successives inaccentuées et commence par une longue inaccentuée, on comptera la valeur de dix brèves pour le premier groupe, de huit pour les autres.

| | |
|---|---|
| فَعُولُنْ | ∪ — — ∪ |
| | ∪ — — ∘ ∩ |
| مَفَاعِيلُنْ | ∪ — — ∪ |
| | ∪ ∪ ∪ ∪ |
| مُفَاعَلَتُنْ | ∪ — ∪ ∪ ∪ |
| | ∪ — — ∪ |
| | ∪ — — ∪ |
| مُتَفَاعِلُنْ | ∪ ∪ ∪ ∪ — |
| | ∪ ∪ — — — |
| | ∪ ∪ — — ∘ |
| مُسْتَفْعِلُنْ | — ∪ ∪ — |
| | — — — — |
| | ∪ ∪ ∪ ∪ |
| (مُسْ)تَفْعِلُنْ | ∘ ∪ ∪ — |

[1] Mesure fictive, bien entendu, pour quelques-uns de ces pieds, car la mesure de فعولن, par exemple, représente encore ici celles de ses variantes فعول, فَعُلُنْ, فَعُلْ, فعولو, etc.



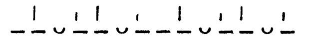

La combinaison des pieds détermine le mètre, et comme on connaîtra alors le nom du mètre et des pieds qui le composent, on pourra facilement obtenir la vraie mesure de tous les hémistiches en consultant les tableaux du livre I et les paragraphes du livre II relatifs à chaque mètre [1].

Donnons maintenant quelques exemples de l'application de ces règles.

Je reprends le premier schema cité plus haut :



D'après la règle *G*, nous changeons la brève accentuée ◡́ en longue :



[1] L'infaillibilité de ces règles pratiques n'est pas absolue. Il peut se présenter quelques cas, très-rares, il est vrai, où elles ne réussiraient pas, surtout pour le dernier pied d'un hémistiche. Mais comme elles s'appliquent quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, l'étudiant sera déjà en état de reconnaître à la lecture la mesure des quelques vers difficiles auxquels je fais allusion, lorsqu'il rencontrera ces vers.

D'après la règle *c*, nous changeons en ⏑ les quatre longues marquées de l'ictus fort qui sont suivies d'une brève :

```
— ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ —
```

D'après la règle *b*, nous changeons deux des longues marquées de l'ictus sous-fort, au milieu de l'hémistiche, en — o :

```
         1                 2
— ⏑ ⏑ — o ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — o ⏑ ⏑ —
```

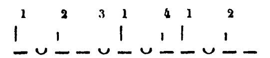
D'après la règle *d*, la longue n° 1 reste sans modification; d'après la règle *f*, la longue n° 2 ne subit aucun changement.

Plaçons maintenant une barre après toute succession de la valeur de huit brèves; nous arrivons au schema définitif.

```
— ⏑ ⏑ — | o ⏑ ⏑ — | — ⏑ ⏑ — | o ⏑ ⏑ —
```

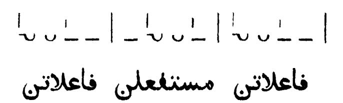
Et si nous consultons le tableau, nous voyons que ce schema est composé des pieds مستفعلن et فاعلن; par conséquent, nous avons affaire à un *Basîṭ*.

Prenons le deuxième schema cité :

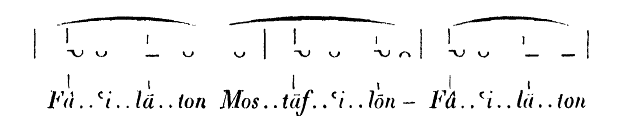


Les longues n° 1 deviennent ⏑ (règle *c*); les longues n° 2 restent sans changement (règles *d* et *f*); la brève n° 3 devient une longue (règle *e*); la longue n° 4 ne

se fait pas suivre du silence ٥ (règle *b, exception*). D'où le schema :




Ce schema est celui d'un *Khafîf*. En recourant au paragraphe du *Khafîf*, on trouverait que sa véritable notation est :




Autres exemples (*Fakhri*, ed. Ahlwardt, p. ١٤) :

لَنَا جُلَسَآءُ مَا نَمَلُّ حَدِيثَهُمْ

∪ — ∪ ∪ — ∪ — ∪ — ∪ ∪ — ∪ —

Règle *C :*

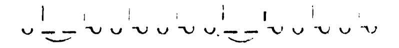
∪ — ∪ ∪ — ∪ — ∪ — ∪ ∪ — ∪ —

Nous avons deux brèves marquées de l'ictus sous-fort. Il n'y a pas lieu d'appliquer la règle *D.*

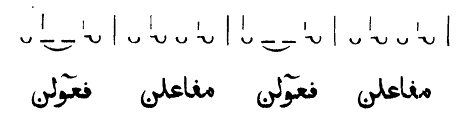
Règle *G :*



Règles *a*, *c*, *f* :

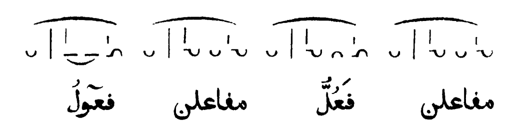


Division en groupes de la valeur de huit brèves :

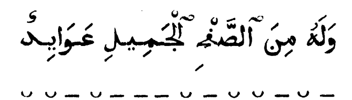


Le vers est un *Ṭawîl.*

Véritable mesure.



*Fakhrî*, p. ٩ :



Règle *C*. Exception 3° de cette règle :



Nous avons une brève marquée de l'ictus fort et une autre marquée de l'ictus sous-fort, et toutes deux sont suivies du groupe ᴗ – ᴗ. Donc (règle *D*), nous effaçons les ictus de ces brèves et nous recommençons à placer les ictus :



Nous appliquons les règles *a*, *c*, *d*, *f* :



Nous coupons le schema en groupes de la valeur de huit brèves :

⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – | – ⏑ ⏑ – | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ – |

مُتَفَاعِلُن مُتْفَاعِلُن مُتَفَاعِلُن

Le vers est un *Kâmil.*

Véritable mesure.

⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ – – | ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ –[1]

*Fakhrî*, p. ١ :

تَعْرِفُ فِي عَيْنَيْهِ حَقِيقَتَهُ

– ⏑ ⏑ – – ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ –

Règle *C* et *exception* 1° :



Nous avons une brève marquée de l'ictus fort et une autre marquée de l'ictus sous-fort; mais elles ne sont pas suivies respectivement des groupes ⏑ – ⏑. Conséquemment, elles restent marquées de l'ictus.

Le schema contient sept ictus. Donc (règle *E*), nous effaçons le troisième ictus à partir du commencement, et nous recommençons à placer les ictus :



Nous appliquons la règle *G :*



[1] La dernière syllabe reste – parce que l'hémistiche suivant commence par deux brèves.

puis les règles *a*, *b*, *e*, *f*, *i* :

| – ⏑ ⏑ ⏑ – | o ⏑ ⏑ ⏑ – | – ⏑ ⏑ ⏑ – –

(مُسْ)تفعلن مستفعلن مستفعلاتن

Le vers est un *Monsariḥ*. Sa véritable mesure sera représentée par les pieds مُسْتَعِلَاتُنْ مُتَفْعِلُنْ (مُ)تَعِلُنْ.

*Fakhrî*, p. ١١ :

إِنَّا إِذَا ٱجْتَمَعَتْ يَوْمًا دَرَاهِمُنَا

– ⏑ ⏑ – ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –

Règle *C* et *exception* 1° et 2° :

– ⏑ ⏑ – ⏑ – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –

Règles *G*, *b*, *c*, *d*, *f*, *h* :

| – ⏑ ⏑ o | – ⏑ ⏑ – | – ⏑ ⏑ ⏑ o | – ⏑ ⏑ ⏑ –

فاعلن مستفعلن فاعلن مستفعلن

Le vers est un *Basîṭ;* véritable mesure :

مستفعلن فَعِلُنْ (مستفعلن ou مستفعلو) فَعِلُنْ

*Fakhrî*, p. ٢١ :

عَطَا مَلِكٍ عَطَاؤُكَ مِلْكُ مِصْرٍ

– – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑

Règle *C* :

– – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑

Nous avons deux brèves suivies de ⏑ – ⏑ et marquées l'une de l'ictus fort, l'autre de l'ictus sous-fort. Donc (règle *D*), nous effaçons les ictus de ces brèves et recommençons à placer les ictus :

⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ – –

Puis, nous appliquons les règles *a*, *c*, *ḍ*, *f*, *h* :

⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ – – ⏑ |

Le vers est un *Wâfir*. — Mesure réelle :

مفاعلتن مفاعلتن مُفَعْتَنْ (ou فَعُلَّنْ)

⏑ | – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | – ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑

*Fakhrî*, p. ٢٧ :

إِذَا مَلِكٌ لَمْ يَكُنْ ذَا هِبَهْ

⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ – – ⏑ –

Règle *C* :

⏑ – ⏑ ⏑ – – ⏑ – – ⏑ –

En vertu de l'exception de la règle *E*, nous n'effaçons aucun des sept ictus de l'hémistiche.

D'après les règles *G*, *a*, *c*, *g*, *h*, nous obtenons le schema définitif :

⏑ – – ⏑ | ⏑ – – ⏑ | ⏑ – – ⏑ | ⏑ – – ○ ⏑ |

Le vers est un *Motaqârib;* véritable mesure :

فَعُولُ فَعُلَّنْ فَعُلَّنْ فَعَلْ (لُنْ)

⏑ | – – ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ⏑ ⏑ | ⏑ ⏑ ○ ⏑

*Fakhrî*, p. ٢٧ :

مَنَاقِبُ تَفْتَنُّقُ مَا رَفَعْتُمُ

∪ — ∪ — — ∪ ∪ — ∪ — ∪ —

Règle *C* :

∪ — ∪ — — ∪ ∪ — ∪ — ∪ —

Règles *G*, *c*, *d*, *f* :

∪ ∪ ∪ — — ∪ ∪ ∪ ∪ ∪ ∪ ∪

Pour la division en groupes de la valeur de huit brèves, il se présente ici une particularité. On est forcé de placer la première barre au milieu de la longue inaccentuée :

∪ ∪ ∪ — —|— ∪ ∪ ∪ | ∪ ∪ ∪ ∪ |

Mais il faut considérer la longue comme appartenant au second pied. Le vers est un *Radjaz*. En voici la véritable mesure :

مُتَفْعِلُنْ مُسْتَعِلُنْ مُتَفْعِلُنْ

∪ | ∪ ∪ — — | ∪ ∪ ∪ ∪ | ∪ ∪ —[1]

De même (*Fakhrî*, p. ٦) dans l'hémistiche :

نَفْسُ عِصَامٍ سَوَّدَتْ عِصَامَا

qui donne le schema suivant, toutes règles appliquées :

— ∪ ∪ — — ∪ ∪ ∪ ∪ — — —

[1] La dernière syllabe est notée — parce que l'hémistiche suivant commence par une syllabe fermée faible.

il faut, pour diviser, placer l'avant-dernière barre entre la longue et la brève marquées d'une étoile :

– ◡ ◡ – | – ◡ ◡ – | ◡ ◡ – – –

Ces singularités proviennent de ce que les règles pratiques ne fournissent pas la mesure véritable des hémistiches, mais une mesure factice. En effet, les barres indiquent la séparation des pieds et non les divisions rigoureuses de la mesure.

Les exemples que je viens de fournir suffiront pour montrer comment il faut procéder dans la détermination d'un mètre quelconque. J'aborde maintenant l'étude du rhythme des mots isolés, des rapports de l'ictus avec l'accent tonique, enfin, des modifications que subit le rhythme des mots dans leur rencontre, et de la manière dont, par leur rencontre, les mots ont donné naissance aux différents mètres.

# LIVRE III.

## DU RHYTHME DES MOTS EN ARABE.

---

### § 1. Rhythme des mots isolés.

J'ai démontré que dans les mots d'une langue il existe deux sortes d'accent, l'accent tonique et l'accent d'intensité ou ictus, que l'ictus établit un rapport de quantité entre les syllabes d'un mot, rapport qui en constitue le rhythme, et j'ai donné à entendre que c'est la combinaison des différents rhythmes de mots qui a donné naissance aux mètres

arabes. Il nous faut donc à présent étudier le rhythme des mots isolés, et préalablement déterminer la position des ictus dans tous les mots de la langue arabe, car la position des ictus une fois connue, nous en déduirons facilement le rhythme et la mesure de chaque mot, d'après le principe établi précédemment que toute syllabe forte, c'est-à-dire frappée de l'ictus, vaut une longue, que toute syllabe faible (non frappée de l'ictus) unique dure moins d'une longue, et que plusieurs syllabes faibles consécutives se partagent la durée d'un temps faible, durée qui est d'une longue.

S'il est vrai que les pieds arabes, symbolisés par des mots techniques, sont rhythmés comme le seraient ces mêmes mots en tant que mots de la langue (et il n'en peut être autrement, puisque les noms techniques des pieds sont en même temps des formes grammaticales), le problème du rhythme des mots est évidemment résolu. Il suffit, pour déterminer le nombre et la position des ictus dans les mots, d'appliquer à chaque mot l'accentuation du pied qui est formé d'un même nombre de syllabes semblablement disposées[1]. D'après ce procédé, on parvient à

[1] Les pieds فعولُ, مفاعيلُ, مُفَاعَلْتُ doivent naturellement être considérés cette fois, en tant que types de mots isolés, comme n'ayant point d'ictus sur la dernière syllabe (لُ, تُ). On se souvient, en effet, que l'ictus qui affecte cette syllabe est prosodique, c'est-à-dire engendré par la succession des mots dans le vers. Pris isolément, les pieds فعولُ, مفاعيلُ, مفاعلتُ, ainsi que les mots de même forme n'ont donc point d'ictus sur la dernière syllabe. Ils ne l'acquièrent que lorsque dans la phrase ils sont suivis d'un autre mot commençant par deux syllabes mues et une quiescente.

fixer le rhythme de tous les mots de la langue arabe, et en comparant ces rhythmes divers, à formuler les règles suivantes pour l'accentuation des mots.

Avant tout, on divisera très-exactement le mot dont on recherche l'accentuation en syllabes mues (une consonne et une voyelle) et en syllabes quiescentes (une consonne et un sokoûn). Les lettres de prolongation ا, و, ى comptent pour une syllabe quiescente. Après quoi on observera les règles que voici :

1° Les mots formés d'une seule syllabe mue, comme وَ, فَ, لِ, etc., ne reçoivent pas d'ictus isolément. Aussi n'ont-ils pas d'individualité et s'attachent-ils toujours à un autre mot. Dès qu'ils se sont attachés à un autre mot, ils doivent en être considérés comme partie intégrante.

2° Les mots formés de deux syllabes mues, comme هُوَ, لَكَ, ou d'une mue et d'une quiescente, comme مِنْ, مَا, الْ (l'article), reçoivent l'ictus fort sur la première syllabe : *howa, laka, min, ma', al.*

3° Les mots formés de deux syllabes mues et d'une quiescente, comme كَمَا, لَكُمْ, غَزَا, مَضَى, ou de deux mues et de deux quiescentes, comme أَقَلّ, reçoivent l'ictus sur la pénultième : *kama, lakom, ghaza', madha, 'aqall.* Cette prononciation des verbes du

genre de غزا et de مَضَى et des mots constitués semblablement règne encore à la Mecque et chez les Bédouins de l'Arabie. Burckhardt constate qu'ils « appuient sur la dernière syllabe des mots qui en ont deux (lisez : qui ont une syllabe ouverte suivie d'une syllabe fermée, c'est-à-dire deux mues et une quiescente) : ainsi ils disent *zăhāb*, *săfār*, *lăhēm*, *mătār*, *săbī*, etc.[1]. » Cette remarque importante vérifie mes conclusions, car les mots cités par Burckhardt ont la pénultième brève quand ils sont prononcés avec les désinences casuelles, parce qu'alors ils ont l'ictus sur la première syllabe (*zahăbo*, *safăro*, etc.). Aussitôt que la voyelle finale disparaît, l'ictus passe sur la seconde syllabe mue et en *allonge* la voyelle comme le note Burckhardt et comme je le démontre théoriquement.

Mots de trois syllabes terminés par une mue.
Mots de quatre syllabes et au-dessus.

4° Dans les mots de ce genre terminés par une syllabe mue, l'ictus fort se place sur l'antépénultième, ou, si l'antépénultième est quiescente, sur la quatrième syllabe avant la fin. Exemples : ضَرَبَ *dharaba*, ثُمَّ (= ثُمْمَ) *thomma*, يَضْرِبُ *yadhribo*, يَقُولُ *yaqoulo*.

[1] Cf. les *Voyages de Burckhardt en Arabie*, trad. Eyriès, t. II, p. 248.

5° Quand le mot terminé par une syllabe mue a *cinq* syllabes ou plus, on marque l'ictus *sous-fort* sur l'antépénultième ou, si elle est quiescente, sur la quatrième syllabe avant la fin; puis on traite la syllabe marquée de l'ictus sous-fort comme syllabe finale d'un nouveau mot et l'on place l'ictus *fort* sur l'antépénultième de ce nouveau mot, ou, si l'antépénultième est elle-même quiescente, sur la syllabe mue qui précède. Exemples : فُضَلَاءُ *fodhala'o*, يَضْرِبُونَ *yadhribouna*, ضَرَبْتُنَّ, *dharabtonna*.

*Remarque.* Pour que le mot ait deux ictus, il faut que l'ictus sous-fort soit précédé d'au moins deux syllabes. Ainsi le mot de cinq syllabes مَنَازِلُ n'a qu'un ictus fort : *mana'zilo*, parce que la syllabe *na* n'étant précédée que d'une seule syllabe, la règle 5 ne lui est pas applicable.

6° Dans les mots terminés par une quiescente (ou par deux quiescentes, dans la pause), on fait abstraction de la quiescente finale ou des deux quiescentes finales, et on place l'ictus *fort* d'après la règle 4.

7° Dans ces mêmes mots, l'ictus *sous-fort* se place sur la mue qui précède immédiatement la quiescente ou les quiescentes finales susdites. Exemples pour illustrer les règles 6° et 7° : ضَرَبَهُ (=ضَرَبَهُوْ) *dha-*

*rabahou*), ضَرَبْتُمْ *dharabtom*, مَسْأَلَةٌ (= مَسْأَلَتُنْ *mas'alaton*), كُتُبِىّ *kotobiyy*.

8° Quand, après avoir appliqué ces règles, on trouve que l'ictus *fort* est précédé de *trois* syllabes, il faut transporter l'ictus fort sur celle des trois syllabes qui recevrait un ictus en admettant que les trois dites syllabes formassent un mot isolé. Exemple : تَفَضَّلْتُمْ *tafadhdhaltom*, en vertu des règles 6° et 7°; mais la syllabe *dha* qui porte l'ictus fort est précédée de trois syllabes تَفَضْ (deux mues et une quiescente); l'ictus fort passe sur la syllabe فَ qui le recevrait, d'après la règle 3, si تَفَضْ était un mot isolé. On a donc *tafadhdhaltom*. Autre exemple : مُنَافَقَةٌ donne d'abord *monafaqaton*, puis, en appliquant la règle 8°, *monafaqaton*.

9° Quand, après avoir appliqué cette dernière règle, on trouve que l'ictus *sous-fort* est précédé de trois syllabes, dont la première n'est pas quiescente, il faut transférer l'ictus sous-fort sur celle des trois syllabes qui recevrait un ictus, si les trois dites syllabes formaient un mot isolé. Exemple : عاقبات donne, en vertu des règles 6° et 7°, *ʿaqibaton;* puis, d'après la règle 8°, *ʿaqibaton;* enfin, d'après la règle 9°, *ʿaqibaton*. En effet, la syllabe قِ est précédée de trois

syllabes قَبَا, dont la première n'est pas quiescente, et si قبا avait formé un mot isolé, il aurait reçu l'ictus sur la syllabe بَ.

*Remarque.* Ces règles s'appliquent indistinctement à tous les mots de la langue arabe[1]. Sont traités comme mots simples deux mots fondus ensemble. Ainsi ضَرَبَهَا (ضَرَبَ + هَا), مَنْزِلِى (منزل + ى), اَلرَّجُلُ (ال + رجل) doivent être accentués conformément aux règles 6° et 7°, *ḍharabaha, manzili, arradjolo*[2]. Il en est de même des mots réunis par un wesla. Ainsi

[1] Elles s'appliquent naturellement aussi à tous les noms techniques des pieds. Il faut observer à ce propos que, les variantes مفاعيلُ, فعولُ et مفاعلتُ équivalant respectivement dans le vers à مفاعيلُ ـ, فعولُ ـ et مفاعلتُ ـ, c'est sous cette dernière forme qu'on doit en chercher l'accentuation.

[2] En ce qui concerne l'article et certaines préformantes, il y a doute sur la nature de l'ictus qui les frappe. Comme ce sont des syllabes adventices, il semble qu'on devrait les marquer de l'ictus sous-fort, que الرّجل et يَتَفَضَّلُ, par exemple, devraient être accentués *arradjolo, yatafaḍhḍhalo* et non *arradjolo, yatafaḍhḍhalo*. D'autre part, cette dernière accentuation a pour elle l'analogie de toutes les autres formes de la langue. Je ne m'arrêterai pas à débattre cette question, parce que la position relative des ictus forts et des ictus sous-forts n'influe en rien sur la mesure du mot. La mesure de *arradjolo* serait ♩. 𝄾 | ♩ ♪ ♬, en notation métrique ⏑ ⌒ | — ⏑ ⏑ |; celle de *arradjolo* est | ♩. 𝄾 ♩ ♪ ♬ |, en notation métrique | ⏑ ⌒ — ⏑ ⏑ | : on voit que la différence est insignifiante. Pour uniformiser la transcription métrique des mots, je placerai toujours, de propos délibéré, l'ictus fort avant l'ictus sous-fort.

مِنِ ٱبْنِهِ a pour accentuation *minibnihi*, قَالَ ٱللَّهُ *qalal-laho*, etc. Toutefois, si les deux mots réunis de la sorte forment une suite par trop longue de syllabes, le groupe se décompose dans la prononciation en plusieurs tronçons, qui constituent chacun un mot artificiel. L'article, dans ce cas, fait corps avec le mot précédent. Par exemple, رَقَبَةُ ٱلْأَسَدِ se coupe en *raqabatol* et *asadi*[1].

10° Si, lorsqu'on a appliqué les règles 8° et 9°, il reste dans un mot quatre syllabes à la suite de l'ictus *sous-fort*, ces quatre syllabes, devant tenir dans un temps faible, n'auront qu'une médiocre sonorité. Veut-on les faire entendre distinctement, il faut, de toute nécessité, décomposer le mot en deux tronçons formant chacun un mot artificiel qu'on accentue séparément. Par exemple, le participe féminin مُسْتَقِلَّةٌ est accentué *mostaqillaton*, d'après les règles 8° et 9°. Mais on sent que, les syllabes *llaton* = *l*ᵉ..*la*..*to*..*n*ᵉ remplissant un temps faible, il devient presque impossible de faire entendre distinctement la terminaison. Aussi disparaît-elle en quelque sorte dans la prononciation. Pour lui donner de la netteté, il faut

[1] Quand le discours est très-rapide, il peut arriver que l'ictus du dernier mot soit supprimé : *raqabatol-asadi*.

absolument couper le mot en deux parties, مستقل et لَوْنٌ, qu'on accentue séparément : *mostaqil* et *laton*. C'est toujours ce qui a lieu en poésie[1].

[1] Je ne consacre qu'une note à l'accent tonique parce que cet accent, qu'il coïncide ou non avec l'ictus, n'exerce pas d'influence sur la mesure des mots. D'ailleurs les renseignements précis nous manquent sur ce point, aucun de ceux qui ont traité de l'accent tonique en arabe ne connaissant l'existence de l'accent d'intensité ou ictus. Il est certain, par exemple, que M. Lane, dans son travail sur l'accentuation des mots arabes (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. IV. p. 183 et suiv.), confond l'accent tonique avec l'ictus quand il nous dit que مرزوقون a trois accents *toniques* aigus *márzóuqóuna*. D'après mes règles, ce mot a l'ictus fort sur la syllabe *zou* et l'ictus sous-fort sur la syllabe *qou*. On voit que les deux derniers accents aigus de M. Lane doivent représenter des ictus. Quant à l'accent marqué par M. Lane sur la première syllabe, je crois que c'est un véritable accent tonique aigu, et qu'il faut le noter. Le mot précité a donc pour transcription *márzouqouna*. Ou, peut-être, la voix après s'être abaissée sur la syllabe *zou* se relève-t-elle sur la syllabe suivante : *márzòuqóuna*. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, la *modulation* des accents toniques n'affecte en rien la position des ictus. — J'ai personnellement observé qu'en arabe, lorsque l'accent tonique aigu ne coïncide pas avec un ictus, il frappe toute syllabe susceptible de recevoir un ictus à un moment donné. Ainsi, le mot مرزوق, quand il est précédé de l'article, reçoit l'ictus fort et l'accent tonique aigu sur la syllabe composée *mar* : *almárzòuqo*. Au pluriel مرزوقون, l'ictus fort passe sur la syllabe *zou*, mais la syllabe *mar* conserve l'intonation aiguë. De même dans les formes telles que يتقاتلون, متقاتِل *yataqatalouna*, *motaqatilon*, une intonation aiguë affecte les syllabes *ya* et *mo* : *yátaqatalouna*, *mótaqatilon*, syllabes qui reçoivent l'ictus dans certains cas, par exemple, au singulier يتقاتل *yátaqatalo* et au

## § 2. Mesure des mots.

La mesure des mots s'obtiendra tout aussi aisément que celle des pieds, puisque nous connaissons maintenant la place des ictus. Toute syllabe frappée

nominatif déterminé المتقاتل *almótaqatilo*. Dans les verbes qui ont pour troisième radicale un و ou un ى, la première radicale a l'accent tonique aigu, parce que la forme primitive avait l'ictus sur cette syllabe. Exemple : *máḍha* (مَضَى, anciennement *máḍhaya*), *gházа* (pour *gházawa*). Cette intonation persiste dans les formes dérivées : *inqáḍha* (انقضى); elle se retrouve sur la syllabe qui remplace par métathèse la première radicale : *iqtáḍha* (اقتضى). Même remarque à faire pour les noms altérés, comme مَضَى, par la disparition de la voyelle finale. Ainsi مَطَرْ a l'accent aigu sur *ma*, tandis que l'ictus a passé sur la seconde syllabe : *máṭar*. En arabe classique, on prononçait *máṭaron*. Par analogie, tout mot formé comme مَضَى ou مَطَرْ, c'est-à-dire formé d'une syllabe ouverte suivie d'une syllabe fermée, a l'intonation aiguë sur la syllabe simple, l'ictus sur la syllabe composée. Exemple : *ána* (انا), *lákom* (لَكُمْ). Enfin dans un mot tel que شَرَّفْتَنِي, deux syllabes reçoivent une intonation aiguë, la syllabe *schar*, comme étant susceptible de prendre l'ictus à un moment donné, et la syllabe *ta*, comme constituant avec la syllabe composée suivante un complexe analogue à مضى, لكم, etc. Donc شرفتنى doit être transcrit *schárraftáni* (pour les ictus, voy. règles 6 et 7). J'ajouterai que la syllabe qui porte l'ictus sous-fort paraît en même temps être prononcée tantôt avec une intonation aiguë, tantôt avec une intonation grave, tantôt sans intonation distincte, c'est-à-dire avec la même intonation que la syllabe précédente. Exemples : du premier cas, *ráqabáton* (رقبات; M. Lane accentue *rákabáton*); du

de l'ictus a la durée d'une longue, toute syllabe faible isolée la durée d'une demi-longue; plusieurs syllabes faibles consécutives se partagent la durée du temps faible qu'elles remplissent, c'est à savoir la durée d'une longue. Toute syllabe portant l'ictus et fermée par une consonne forte a la durée totale d'une longue et demie, quand elle est suivie d'une autre syllabe accentuée, et elle est séparée de cette dernière par un silence de la durée d'une demi-longue; au con-
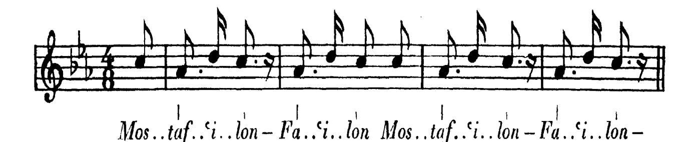
deuxième cas, *hámrà'o* (حمراء, Lane : *hám-rà*), *kátabòu* (كتبوا, Lane : *kátabòu*); du troisième cas, *rakábaton* (رقبة, Lane : *rakábaton*). En ce qui concerne ce dernier cas, il est clair que l'intonation de *ton* ne se distingue pas de celle de la syllabe *ba;* autrement M. Lane l'aurait notée.

Ces exemples suffisent à montrer qu'il reste fort à faire pour élucider la question de l'accent tonique. Elle ne le sera définitivement que lorsqu'on aura noté le son musical qui accompagne chaque syllabe d'un mot; car il ne faut pas perdre de vue que toute syllabe a forcément un ton particulier. Mes observations personnelles m'ont amené à la conclusion qu'il peut exister dans les mots plusieurs accents toniques aigus de différente hauteur, plusieurs accents graves variant aussi entre eux par l'élévation, et enfin plusieurs accents indifférents, c'est-à-dire des sons consécutifs ne variant point entre eux par la hauteur. Je reviendrai là-dessus quelque jour.

Cette note est déjà bien étendue. Je demande néanmoins la permission d'ajouter quelques mots encore. Mon savant ami, M. E. H. Palmer, professeur à l'Université de Cambridge, qui parle l'arabe avec une rare perfection, et qui a reconnu que ma notation représente exactement le rhythme des mètres arabes, m'a appris que lorsque les Arabes récitent des vers ils le font sur une sorte de mélopée, formée d'une succession d'accents toniques alternativement graves et aigus, et, chose curieuse, c'est souvent sur les syllabes faibles que se font entendre les sons les plus élevés. Par exemple, dans un hémistiche de *Basíṭ* les sons aigus accompagnent les syllabes faibles des pieds *Mostaf'ilon* et *Fa'ilon*, les sons graves les syllabes

traire, toute syllabe forte fermée par une lettre de prolongation a une durée totale de deux longues devant une autre syllabe forte (cf. le عو de فعولن, par exemple); à la fin d'un mot, elle peut durer à volonté soit une longue et demie soit une longue double, car elle est placée dans la pause. Toute syllabe mue frappée de l'ictus et immédiatement suivie d'une autre syllabe mue doit être séparée dans la mesure par un silence égal à une demi-longue, pourvu que le mot ait deux ictus[1]. Quand un mot n'a qu'un ictus, sa mesure est à deux temps : un temps fort et un temps faible. Quand le mot a deux ictus, sa mesure est à

fortes. Voici comment je note approximativement le chant du *Basîṭ* d'après la déclamation de M. E. H. Palmer (je ne donne pas le véritable ton, mais seulement les intervalles respectifs, en supposant que le ton soit celui d'ut mineur) :




Au contraire, dans le *Ṭawîl*, plusieurs syllabes fortes ont le son le plus élevé.

Je regrette que l'absence d'instruments précis ne m'ait pas permis de noter les intonations réelles de tous les genres de mètres. Celles du *Basîṭ* m'ont paru se rapprocher beaucoup d'un chant proprement dit. C'est pourquoi j'ai tenté de les reproduire.

[1] Dans les mots qui n'ont qu'un ictus, comme هُوَ, مَعَ, le silence vient plus probablement en dernier :

| — ∪ ∩ | — ∪ ∩ |
|---|---|
| *hō..wa –* | *mā..ʿa –* |

quatre temps, deux temps forts alternant avec deux temps faibles.

Ces règles permettant à chacun de déterminer facilement la mesure d'un mot quelconque de la langue arabe, je me contenterai d'en montrer l'application sur un très-petit nombre d'exemples.

كَتَبَ *kataba* (règle 4)

كَتَبَتْ *katabat* (règles 6 et 7)

كَتَبْتُ *katabto* (règle 4)

كَتَبَا *kataba* (règles 6 et 7) ou

كَتَبَتَا *katabata* (idem) ou

كَتَبْتُمَا *katabtoma* (idem) ou

كَتَبْتُمْ *katabtom* (idem)

كَاتِبٌ *katibon* (idem)

كَاتِبَةٌ *katibaton* (idem)

مَكْتُوبٌ *maktoubon* (idem)

مَكْتُوبَةٌ *maktoubaton* (idem)

مِنْ *min* (règle 2)

مَا *ma* (idem) ou

تَقَتَّلَ *taqattala* (règle 4)

تَقَتَّلَا *taqattala* (règles 6 et 7) ◡ | ◡ ◡ ◡ ◠ | ou ◡ | ◡ ◡ – – |
etc., etc.

*Observation.* Il a été dit plus haut que, lorsque deux mots se fondent ensemble, le nouveau groupe est traité comme un mot simple. En conséquence, tandis que فَضَّلْتُمْ, par exemple, a pour accentuation *fadhdhaltom* (règles 6 et 7), et pour mesure – | ◡ ◠ ◡ ◠ |, وَفَضَّلْتُمْ a pour accentuation *wafadhdhaltom* (règle 8) et pour mesure ◡ | ◡ – ◡ ◠ |, en supprimant le triolet ◡ | – – ◡ ◠ |. De même, le participe مُنْفَرِدٌ est accentué *monfaridon* et sa mesure est – | ◠ ◡ ◡ ◠ |. Mais dès qu'il s'adjoint la conjonction وَ, par exemple, le nouveau groupe change d'accentuation et par suite de mesure, *wamonfaridon* (règle 8), mesure ◡ | ◡ ◡ ◡ ◡ ◠ |, en supprimant le triolet, ◡ | – ◡ ◡ ◡ ◠ |. Il faut ajouter cependant que les participes de la VIIe forme et ceux de la VIIIe, précédés de وَ ou d'une autre particule, admettent encore, ainsi que les mots de même mesure, une autre prononciation. Dans منفرد, il se produit un silence après la syllabe *fa*. Or, *si l'on compte ce silence pour une syllabe*, dès que la conjonction وَ ou toute autre particule de ce genre précède le mot, on doit accentuer

le groupe *wamonfa-ridon* (règles 8 et 9), puis, conformément à la règle 10, il faut couper ce groupe en deux parties et les accentuer séparément, ce qui nous donne finalement *wamonfa-* et *ridon.* En poésie, les deux accentuations *wamonfaridon* et *wamonfa-, ridon* sont autorisées : le choix dépend du mouvement du mètre.

§ 3. De quelques problèmes de l'accentuation.

Si l'on voulait étudier dans tous leurs détails les questions d'origine relatives à l'accentuation arabe (l'accentuation par l'ictus), il faudrait écrire toute une dissertation, et le présent travail est déjà trop étendu pour qu'il me soit permis de l'allonger encore. D'autre part, je n'ai pas encore d'idées bien arrêtées sur plusieurs de ces questions. Je me contenterai donc pour le moment d'appeler l'attention sur les points qui mériteraient un sérieux examen.

L'ictus, dans l'arabe classique, obéit exclusivement, comme on a pu le voir par les règles que j'ai formulées, à des lois d'harmonie. Il se déplace avec la plus grande facilité toutes les fois que les conditions du mot qu'il affecte sont changées. Ainsi, dans le prétérit كَتَبَ, l'ictus est placé sur la première syllabe; il passe sur la seconde syllabe dès qu'on ajoute au mot soit une, soit deux articulations, كَتَبْتُ *katabto*, كَتَبَتَا *katabata*. Néanmoins, il est resté des traces d'ictus

s'étant conformés à des lois autres que celles qui les régissent dans la langue constituée. Nous retrouvons ces traces dans le verbe, à l'aoriste, et dans certaines formations nominales. Pour parler de l'aoriste, يَكْتُبُ, تَكْتُبُ, أَكْتُبُ, نَكْتُبُ, il est manifeste que les préfixes *ya*, *ta*, *'a*, *na* ont dû, quand ils étaient isolés, posséder un ictus fort, lequel a persisté même après que ces pronoms se furent fixés en avant du thème de l'aoriste. Il est reconnu, en effet, que le verbe arabe est formé de thèmes nominaux, auxquels se sont joints tantôt des préfixes et tantôt des suffixes pronominaux. Ces thèmes se présentent sous trois formes pour la première conjugaison : فَعَلَ, فَعُلَ, فَعِلَ, formes qui se retrouvent aussi bien dans le verbe, au prétérit et à l'aoriste, que dans le nom (substantifs et adjectifs). Un aoriste comme يَكْتُبُ est donc constitué d'un thème كُتُبْ et d'un préfixe يَ, et si l'ictus de ce dernier ne l'avait emporté sur celui de كُتُبْ, nous aurions eu يَكَتُبُ *yakatobo* et non يَكْتُبُ *yaktobo*, qui présente l'assourdissement de la première voyelle radicale en conséquence de son affaiblissement. De même, dans le nom, quelques formes sont accentuées fortement sur le préfixe : مَفْعِل, مِفْعَل, أَفْعَل, etc., qui nous offrent aussi un assourdissement de la voyelle, autrefois sonore, de la première radicale. Il y eut donc une période, la période de formation, pendant

laquelle l'ictus n'obéissait pas encore à la loi en vertu de laquelle si quatre syllabes sonores viennent à se suivre, on accentue fortement la seconde (et non la première); effectivement, une forme telle que يَكْتُبُ se prononcerait *yakatobo*, en arabe classique, non pas *yakatobo*[1].

L'ictus a souvent consommé l'obscurcissement de la voyelle qui le suivait, et parfois de celle qui le précédait; mais dans les formes où il est très-mobile, son action sur les voyelles suivantes est restée presque nulle. Je m'explique. Au prétérit, l'ictus fort change de place suivant la personne : on dit *kataba*, mais *katabto; kataboû*, mais *katabtom;* l'habitude de prononcer ainsi fréquemment la seconde syllabe de la racine avec un ictus fit qu'on conserva son timbre à la voyelle de la seconde syllabe, alors même qu'elle devenait faible comme dans *kataba*, *kataboû*. Réciproquement, la voyelle faible de la première syllabe de *katabto* et des formes accentuées sur la seconde conserva sa sonorité, parce que cette première syl-

[1] L'ictus des préfixes l'a emporté devant *trois syllabes ;* au contraire, il a eu le dessous devant les mots de *quatre syllabes :* ainsi les préfixes يُ, تُ, أُ, etc., sont faibles dans les conjugaisons dérivées : يُكَتِّبُ, يُكَاتِبُ (*yokattibo, yokâtibo*), parce que كَتِّبْ, كَاتِبْ se composent de quatre articulations.

labe était très-souvent émise avec un ictus. A l'aoriste, au contraire, l'ictus fort reste toujours fixé sur le préfixe, quelle que soit la personne; de là vient que la voyelle de la syllabe suivante a fini par s'assourdir complétement.

J'ai cité plus haut les thèmes nominaux des formes فَعَل, فُعُل, فِعِل. Ces thèmes se présentent à nous avec une double accentuation : tantôt ils ont l'ictus fort sur la première radicale, et alors ils sont orthographiés comme ci-dessus; tantôt ils l'ont sur la seconde radicale, et alors ils s'orthographient فَعَال, فعول, فعيل. Comment rendre compte de ce déplacement de l'ictus? Faut-il y voir une intention de différencier des formes primitivement confondues? J'avoue que je n'oserais me prononcer catégoriquement ici. La seule chose qui me paraisse certaine, c'est que la fixation de l'ictus fort sur la seconde syllabe, dans فعال, فعول et فعيل, ne doit pas être attribuée à un changement d'équilibre survenu dans le mot. Voici les raisons sur lesquelles je m'appuie. Dans les formes précitées, la présence de l'ictus a amené un dédoublement de la voyelle forte, dédoublement représenté par les lettres de prolongation ا, و et ى. Or ce dédoublement n'a eu lieu que parce que le rhythme l'exigeait, que parce qu'il manquait une syllabe à la mesure (cf. *Introduction*, p. 30). Par conséquent, on ne peut supposer que ce soit l'addition de nouvelles syllabes, d'un suffixe par exemple, qui ait amené ce déplacement de l'ictus. Il y a là une autre cause, qui

nous est inconnue; mais, quoi qu'il en soit, la position de l'ictus fort dans فعال, فعول et فعيل date évidemment de la période de formation. J'espère soumettre un jour à une étude approfondie ces points et quelques autres encore, comme la question de savoir pourquoi et dans quelles conditions certaines syllabes fortes se sont affaiblies graduellement, en arabe classique. Il est indubitable, par exemple, que les pronoms هُمْ et كُمْ ont eu à l'origine la forme هُمُونَ, كُمُونَ (*homoûna*, *komoûna*), puis sont devenus هُمُو (هُمُ), كُمُو (كُمُ), avec l'ictus sur la même syllabe : *homoû*, *komoû* (ces formes sont fréquentes en poésie), et enfin, l'ictus ayant passé sur la première syllabe, se sont changés en هُمْ et en كُمْ (*hom*, *kom*). Il faudrait rechercher comment s'est opéré le transfert de l'ictus. Les désinences casuelles déterminées ـُ, ـَ, ـِ me paraissent être dans le même cas : elles ont eu anciennement un ictus. J'en vois une preuve dans certaines règles de la pause. On sait qu'à la fin d'un vers ces désinences sont virtuellement ou effectivement suivies d'une quiescente, et équivalent alors à ـُو, ـَا, ـِي; qu'au contraire, dans la pause du langage ordinaire elles sont remplacées par un *sokoûn*. N'en faut-il pas conclure qu'anciennement les désinences casuelles déterminées possédaient un ictus, et que cet

ictus a peu à peu disparu, d'où l'abrégement qu'on observe dans lesdites désinences? Il serait du plus haut intérêt de découvrir la cause d'un semblable effacement[1].

§ 4. Comment les mots se réunissent pour former les mètres. Modifications d'accentuation et de rhythme qui en résultent pour les mots.

Je suis déjà parvenu à cette conclusion, dans la première partie de ce travail, que le rhythme des mètres a pour origine le rhythme des mots. Il me reste, pour terminer, à établir ce point avec quelque détail.

Prenons le premier hémistiche de la Moʿallaqah d'Imroʾolqaïs : قفا نبك من ذكرى حبيب ومنزل, dont le mètre est un *Ṭawîl*, et accentuons-en séparément les mots, d'après les règles posées plus haut; nous obtenons la succession que voici :

*qífa nábki mín zíkra ḥabíbin wamánzili*[2]

Telle que nous la donnons, cette succession ne

[1] Une autre preuve qu'anciennement les désinences casuelles avaient l'ictus et étaient longues, c'est que dans quelques mots très-courts elles se présentent à nous douées de la longueur et de l'intensité; ces mots sont : أَبُو, أَبِى, أَبَا, أَخُو, أَخِى, أَخَا, ذُو, ذِى, ذَا, فُو, فِى, فَا et quelques autres. On observera que, vu le petit nombre de syllabes dont ils se composent, ces mots ont l'*ictus fort* sur la désinence. Telle est sans doute la cause qui a empêché la désinence de s'abréger.

[2] منزلِ est pour منزلى = منزلِ.

reproduit nullement la mesure du *Ṭawîl;* mais pour qu'elle l'eṇgendre, il suffit de changer l'ictus fort de *nabki* en ictus sous-fort et de supprimer l'ictus fort de *zikra*, lequel, on l'observera, marque une syllabe composée placée entre deux autres syllabes de même nature, également pourvues d'un ictus. En effet, dans la phrase ainsi modifiée :

*qifa nabki min zikra habibin wamanzili*

la succession des ictus est celle d'un *Ṭawîl.*

Le premier vers du *Hamâsah* est un *Basîṭ* : لو كنت من مازن لم تستبح ابلى. Accentués isolément, les mots qui composent cet hémistiche se présentent à nous sous cet aspect :

*law konto min mazinin lam tastabiḥ ibili*

Que faut-il faire pour que cette série d'ictus produise un *Basîṭ ?* Supprimer l'ictus de *law* et celui de *lam* (lequel se trouve entre deux autres, comme plus haut l'ictus fort de *zikra*), et changer l'ictus fort de *min* en ictus sous-fort :

*law konto min mazinin lam tastabiḥ ibili*

*Mos..taf'i....lon Fa'ilon Mos..taf'ilon Fa'ilon*

La deuxième pièce de vers du *Hamâsah*, qui commence à la page 9, صفحنا عن بنى ذهلٍ وقلنا القوم اخوان, est sur le mètre *Hazadj.* Accentuons sépa-

rément chaque mot du vers cité, nous obtenons d'abord :

*ṣafaḥna ʿan bani zohlin waqolnalqawmo ikhwanou*[1]

Puis, supprimons l'ictus sous-fort de *ṣafaḥna*, l'ictus fort de *zohlin* (on remarquera qu'ils sont respectivement placés entre deux autres syllabes composées fortes) et changeons l'ictus fort de *ʿan* en ictus sous-fort, cela nous donne : *ṣafaḥna ʿan bani zohlin* = *Mafāʿīlōn Mafāʿīlōn*, *waqolnalqawmo* = *Mafāʿīlon* plus une syllabe brève. Or, comme *waqolnalqaw* se trouve former un mot artificiel complet, de la mesure *Mafāʿīlon*, la syllabe finale *mo* se détache du groupe وقلنا آلقوم et va se fixer au commencement du mot suivant اخوانُ. Le nouveau groupe مُاخــوانُ devra donc être accentué, conformément à nos règles, *moikhwanou* = *Mafāʿīlon*, et nous aurons un *Hazadj* complet.

La troisième pièce de vers du *Hamâsah* (p. 12) est sur le mètre *Wâfir*, et débute par cet hémistiche : فدت نفسي وما ملكت يميني, que je transcris d'abord en accentuant chaque mot séparément :

*fadat nafsi wama malakat yamini*

[1] Les deux mots وقلنا et آلقوم s'attachent par le *wesla* et ne forment plus qu'un seul mot; de là l'accentuation que je donne au groupe. — *Ikhwanou* est pour اخوانو = اخوانُ.

Pour que la série des ictus donne naissance à un *Wâfir*, il suffit d'enlever l'ictus fort de *nafsi* (il est placé entre deux syllabes composées fortes) et celui de *malakat*. Nous avons alors :

*fadat nafsi wama malakat yamini*[1]

*Mofă...ʿalton Mofă...ʿalaton Mofāaeton*

A la page 28 du *Hamâsah*, nous trouvons un morceau commençant par l'hémistiche ولقد شهدت الخيل يوم طرادها, sur le mètre *Kâmil*. La transcription en est, si l'on accentue les mots séparément :

*walaqad schahidtolkhayla yawma ṭiradiha*

Pour que les ictus de ces mots, par leur succession, engendrent un *Kâmil*, il faut supprimer l'ictus fort de *walaqad*, transformer l'ictus sous-fort du même mot en ictus fort, et modifier de proche en proche les ictus des mots suivants de manière que les ictus forts alternent avec les sous-forts :

*walaqad schahidtolkh hayla yawma . ṭiradiha*

*Motafă..,...ʿilon Motfă..ʿi..lon Mo..tafăʿ i lon*

*Ham.* p. 9, l. 7, nous trouvons un hémistiche de *Ramal :* أبلغ النعمان منّى مألكا. Chaque mot étant accentué séparément, nous obtenons :

*ablighin – Noʿmana minni maʾlokan*[2]

[1] *Yamini* se prononce, naturellement, *yamīnī* (d'après la transcription que j'ai adoptée : *yamīienî*).

[2] Le premier mot devrait être accentué *abligh;* mais comme il se

Et si, maintenant, nous supprimons l'ictus fort de *Noᶜmana* et l'ictus sous-fort de *minni* (ces ictus sont respectivement placés entre deux syllabes composées fortes), si, de plus, nous changeons l'ictus sous-fort de *Noᶜmana* en ictus fort et inversement l'ictus fort de *minni* en ictus sous-fort, la succession devient :

*ablighin – Noᶜmana minni ma'lokan*

c'est-à-dire :

*Fâᶜilâton Fâᶜilâton Fâᶜilon*

*Ham.* p. 11, l. 15, l'hémistiche الضاربين الهام تحت الخيضعه est sur le mètre *Radjaz*. L'accentuation des mots isolés est comme il suit :

*adhdharibinal – hama taḥtal – khaydhaᶜah*

et cette succession engendre la mesure du *Radjaz*, pourvu qu'on change l'ictus fort de *taḥtal* en ictus sous-fort et qu'on supprime son ictus sous-fort (qui est placé entre deux syllabes composées fortes).

*Ham.* p. 40, l. 2, hémistiche de *Sarî* : آنظر الى كفّ واسرارها. Pour que l'accentuation des mots isolés :

*onẓor ila kaffin waasraroha*[1]

engendre la mesure voulue, il faut supprimer l'ictus

trouve placé devant l'élif weslé de l'article, il se change en *ablighi*, et l'article s'attache à lui (règle 9, *remarque*); d'où le nouveau mot *ablighin*, lequel se conforme, pour les ictus, aux règles 6 et 7.

[1] Le dernier mot est accentué conformément à la règle 10.

fort de *onzor* et celui de *kaffin* (qui est entre deux syllabes composées fortes), puis modifier les autres ictus de telle sorte que les ictus forts alternent avec les ictus sous-forts. On a alors :

*onẓor ila kaffin waasraroha*

dont la mesure est bien :

*Mostăfʿilōn Mostăfʿilōn (Mos)tăfʿilōn*

*Ham.* p. 358, l. 12, hémistiche de *Monsariḥ* وارجحيّا عضبا وذا خصل :

*waaryaḥiyyan ʿaḍhban wadha khoṣalin*

Pour faire de cette succession un véritable *Monsariḥ*, il faut effacer l'ictus fort de *ʿaḍhban*, changer son ictus sous-fort en ictus fort et l'ictus fort de *wadha* en ictus sous-fort :

*waaryahiyyan ʿaḍhban wadha khoṣa lin*

*Mostăfʿi lăton Mostăf...ʿi...lōn (Mos)tăfʿilōn*

*Ham.* p. 532, l. 13, hémistiche de *Khafîf* : ايّ عيش عيشى اذا كنت منه :

*ayyo ʿayschin ʾayschi iza konto minhou*

En supprimant l'ictus sous-fort de *ʿayschin*, l'ictus fort de *ʿayschi* (ils se trouvent entre deux syllabes composées fortes), l'ictus sous-fort de *minhou*[1], puis

[1] Il est bon d'observer que le second hémistiche de ce vers com-

en transformant l'ictus fort de *ʿayschin* en ictus sous-fort et faisant, des ictus qui restent, alternativement des ictus forts et des ictus sous-forts, on obtient un véritable *Khafîf* :

*ayyo ʿayschin ʿayschi iza konto minhou*

c'est-à-dire :

*Fâʿilâton Mostafʿilôn Fâʿilâton*

*Ham.* p. 21, hémistiche de *Motaqârib* : واغمادهنّ رؤوس الملوك :

*waaghmadohonna*[1] *rowousol - molouki*[2]

Pour faire un véritable *Motaqârib* de cette suite de mots, il faut marquer la syllabe *na* de *honna* d'un ictus sous-fort. On a bien, alors, la mesure فعلنّ فعلّ فعولن فعولو.

De prime abord, il semble que toutes ces modifications que nous devons faire subir à l'accentuation des mots isolés pour obtenir le rhythme de chaque mètre, que ces modifications, dis-je, sont bien arbitraires. Nous supprimons des ictus, nous en ajoutons, nous changeons des ictus forts en ictus sous-

mence par une syllabe frappée de l'ictus, de sorte que le *hou* de *minhou* est en réalité situé entre deux syllabes fortes.

[1] Accentué conformément à la règle 10.

[2] الملوك se prononce الملوك et doit être accentué conformément à cette orthographe. Son article s'attache au mot précédent, d'après la *remarque* de la règle 9.

forts et réciproquement. Mais si l'on rapproche et compare les exemples fournis plus haut (et tout autre exemple pris au hasard nous conduirait aux mêmes résultats), on observe que ces changements obéissent à des lois générales :

1° L'ictus d'une syllabe composée tombe quand cette syllabe est placée entre deux autres syllabes de même nature pourvues chacune d'un ictus[1] (voy. le *Ṭawîl*, le *Basîṭ*, le *Hazadj*, le *Wâfir*, le *Kâmil*, etc.); au contraire, les ictus de *deux* syllabes fortes consécutives persistent au milieu du vers.

2° Deux syllabes composées placées entre deux autres syllabes composées fortes ne conservent l'ictus ni l'une ni l'autre (cf. les exemples de *Monsariḥ* et de *Khafîf*).

3° Si deux syllabes composées commencent un vers, la première perd son ictus (cf. les exemples de *Basîṭ* et de *Radjaz*[2]).

[1] Pour que les ictus de trois syllabes fortes consécutives persistassent, la mesure exigerait qu'un silence intervînt entre chacune de ces syllabes, ce qui ralentirait considérablement le débit. C'est, à coup sûr, afin d'éviter ce ralentissement que les Arabes supprimaient d'instinct le second ictus. A la fin du vers, par contre, ils conservaient souvent trois syllabes fortes consécutives, parce qu'alors le ralentissement du débit était propre à marquer la pause.

[2] Sauf dans le cas où une syllabe brève est sous-entendue, au commencement du vers; car cette syllabe, bien que prononcée intérieurement, n'en fait pas moins partie du vers. Ainsi, dans le *Ṭawîl* et dans le *Motaqârib*, il peut arriver que le فَ du premier فَعُولُنْ soit retranché; mais ce فَ, qu'on rétablit mentalement, n'en est pas moins considéré comme la syllabe initiale du vers, et par conséquent les deux syllabes fortes qui suivent ne rentrent pas dans la règle présentement énoncée.

4° Les ictus forts doivent être souvent changés en ictus sous-forts, et réciproquement; mais c'est toujours en vue de ce résultat que l'hémistiche commence par un ictus fort et que tous les ictus suivants soient alternativement sous-forts et forts. — *Observations.* La grande généralité des trois premières règles, la constance de la quatrième nous amènent donc à penser qu'instinctivement les Arabes, lorsqu'ils groupaient des mots en phrase, supprimaient les ictus placés dans les conditions spécifiées, et, de plus, affaiblissaient ou renforçaient les ictus subsistants de manière à toujours faire alterner un ictus fort avec un ictus sous-fort. Puis, comme l'ictus sous-fort dépend de l'ictus fort, dès que l'ictus fort d'un mot s'était affaibli, ce mot s'attachait en tout ou en partie au mot précédent, constituait avec lui un nouveau mot artificiel, et, de proche en proche, la phrase se trouvait coupée en une série de groupes, pourvus chacun de deux ictus, et formant chacun un mot artificiel composé et accentué d'après l'analogie des mots usuels de la langue. La force de cette analogie pouvait même et devait amener parfois des dérogations aux lois générales de la chute et de la conservation des ictus. Par exemple, lorsque deux mots tels que حَمِدْتُ أَمْرِي *hamadto amri* se succédaient, l'ictus fort de *amri* se changeant en ictus sous-fort, *amri* se subordonnait à *hamadto.* Or deux manières de traiter le nouveau groupe s'offraient à celui qui prononçait les mots en question : ou bien ce groupe s'assimilait pour lui à

un mot simple, comme منازعات *monaza'aton*, par exemple, et alors il supprimait l'ictus sous-fort du primitif *amri* (*hamadto amri*), ou bien il conservait à la syllabe *ri* son ictus, en le renforçant, et coupait le groupe en deux parties *hamadtoam* et *ri*. Cette dernière accentuation est celle qu'on rencontre dans la majorité des cas. Mais la première existe aussi, par exemple dans plusieurs variétés du *Monsarih*. Pareille chose est à observer pour le *Khafîf*. Prenons, en effet, la succession de mots اذ رأينا *iz ra'ayna*. Le mot *ra'ayna*, venant après le mot *iz*, lequel est pourvu d'un ictus fort, doit changer son ictus fort en ictus sous-fort; par conséquent, *ra'ayna* se subordonne à *iz*, et le groupe peut être rhythmé de deux manières distinctes, suivant que celui qui le prononce l'assimile à un mot simple ou qu'il le partage en deux mots artificiels. Dans le premier cas, on a *iz...ra'ayna*, dans le second, *iz...ra'ay* et *na*. Cette dernière accentuation est la plus fréquente, mais la première est usitée dans le *Khafîf*.

5° L'ictus fort marquant la première de deux syllabes mues consécutives disparaît quand le vers contient des mots de la forme مفاعلتن, مفاعلتن, متفاعلن, متفاعلن ou des séries de mots engendrant ces formes (voy. le *Wâfir* et le *Kâmil*). C'est ici le

mouvement du vers qui entraîne la chute de certains ictus. 6° Quand le mouvement du vers l'exige, une syllabe brève peut recevoir l'ictus et s'allonger; mais il faut pour cela que cette syllabe soit placée devant deux syllabes mues suivies d'une quiescente, en sorte qu'il y ait au milieu du vers une succession de syllabes analogue à la forme فَعِلُنْ (voy. l'exemple précité de *Motaqârib*).

Ainsi la chute, la conservation et la transformation des ictus des mots obéissent à des lois très-générales. Un ictus ne tombe ou ne persiste que dans des conditions déterminées et non arbitrairement, et ces modifications du rhythme des mots isolés s'expliquent très-bien par leur rencontre dans le vers. J'en conclus finalement que le rhythme des mètres est engendré par le rhythme des mots, ce qu'il s'agissait d'établir [1].

[1] Je ne prétends pas que les anciens poëtes, lorsqu'ils composaient, créassent à chaque fois de toutes pièces les mètres dont ils se servaient. Loin de là! Il est indubitable pour moi qu'à l'époque à laquelle remontent les plus vieilles poésies arabes, la versification, sans être codifiée, était un art qui s'enseignait par l'usage et par la tradition. Le poëte connaissait d'avance et choisissait les moules dans lesquels il devait couler sa pensée. Il lui arrivait donc de modifier, instinctivement sans doute, mais de parti pris, l'accentuation de certains mots pour les faire entrer dans le mètre choisi. Ainsi, il se rendait compte, par l'oreille, que le même mot, مَلَكَتْ par exemple, pouvait, à son gré, se prononcer tantôt *malakat* et tantôt *malakat,* suivant les exigences du mètre; il sentait ou savait par expérience que telle syllabe, brève dans un mètre, devenait, s'il le voulait, longue dans un autre, que tel mot qui se coupait d'une façon dans tel vers se partageait différemment dans tel autre vers. Ce que j'en-

Il resterait, pour compléter ce travail, à passer en revue les mètres nouveaux auxquels Freytag a consacré plusieurs paragraphes de son grand ouvrage. Il faudrait aussi montrer les altérations profondes qu'ont subies les mètres arabes dans leur application à des idiomes étrangers. Je compte reprendre toutes ces questions dans un autre mémoire.

tends, c'est que la latitude dont jouissait le poëte ne dépassait pas certaines limites imposées par la nature même et par les habitudes de la langue, limites qui ont été indiquées plus haut; ce que je veux montrer, c'est que les divers types rhythmiques sont nés au sein même de la phrase, qu'ils ont emprunté leurs éléments à ses éléments, et que les lois qui avaient rendu possible leur formation leur ont survécu. — Les modifications que subissent les mots dans le vers doivent être sensiblement les mêmes dans une phrase quelconque, soit de prose ordinaire, soit de prose rimée.

# TABLE DES MATIÈRES.

# NOTE

SUR

# LA MÉTRIQUE ARABE,

PAR

M. Stanislas GUYARD.

Depuis la publication de ma théorie de la métrique arabe (*Journal asiatique*, mai-juin, août-septembre et octobre 1876), il m'a été donné de vérifier de plusieurs manières les principes que j'y ai formulés. Deux lettrés de Syrie, MM. Dallâl et Marrasch, et un docteur en droit du Kaire, M. Mohammed Mounîb, avec lesquels j'ai eu l'avantage d'entrer en relations, ont bien voulu déclamer en ma présence des vers arabes de tous les genres, et j'ai pu constater *de auditu* que leur façon de réciter concorde dans les moindres détails avec ma notation. En outre, j'ai recueilli un fait nouveau et quelques preuves nouvelles à l'appui de la théorie même. Qu'il me soit

permis de faire connaître ici le résultat de ces investigations.

La première observation que je ferai concerne quelques-uns des pieds finals dont il est question dans le livre I, § 7, de ma Métrique. Ces pieds, circonstance que j'ignorais, sont susceptibles d'une double scansion, l'une déjà notée dans ma Métrique, l'autre au sujet de laquelle je vais m'expliquer.

Les métriciens arabes sont en désaccord relativement à certains pieds finals, dits *apocopés* ou *tronqués*, qui dérivent des primitifs مفاعيلن, مفاعلتن, متفاعلن, مستفعلن et فاعلن. Les disciples de Khalîl, et ils sont en majorité, admettent que ces pieds finals, qu'ils nomment مفاعى, مُفاعَلْ, متفاع (prononcé متفاعى), مستفع (مستفعى) et فاع (فاعى), se forment des primitifs par suppression des syllabes لن et تَن. La mesure de ces pieds apocopés est facile à obtenir. En leur appliquant les procédés exposés dans ma Métrique, liv. I, § 2, et en remplaçant par un silence les syllabes لن et تَن disparues, on obtient la notation suivante :

Mesure rigoureuse. Mesure simplifiée[1].

مفاعى et مفاعل

◡ | ◡ ⁀ – □ | ◡ | – – □ |

[1] Par la suppression des triolets. Voy. *Journal asiatique*, mai-juin 1876, p. 480; tirage à part, p. 68.

Mesure rigoureuse. Mesure simplifiée.



D'autres théoriciens soutiennent que dans ces pieds finals ce n'est nullement la dernière syllabe composée لن ou les syllabes ـَتن qui sont retranchées, mais bien une ou deux des syllabes intermédiaires. Ainsi ce que l'école de Khalîl appelle مفاعَلْ, ils le nomment مفاتن[1], qui viendrait de مفاعَلَتن par suppression des syllabes عَلَ; de même مفاعيلن, par suppression de عي, engendre le pied final مفالن et non مفاعي; de même, enfin, les formes متفاعلن, مستفعلن et فاعلن donnent naissance à متفالن, مستفلن et فالن, par suppression de عِ, et non pas à متفاعي, مستفعي et فاعي.

[1] Cf. Ewald, *De metris carminum arabicorum*, p. 130.

De prime abord on serait tenté de croire que ce débat repose sur une simple querelle de mots. En effet, la plupart des théoriciens arabes n'hésitent pas à assimiler l'une à l'autre deux formes qui comptent le même nombre de consonnes mues et de consonnes quiescentes semblablement disposées[1]. Dès lors, il semblerait que مَفَاعِيْ et مَفَالُنْ, مُفَاعَلْ et مُفَاتُنْ, etc., sont des formes parfaitement équivalentes, et qu'il importe peu, au fond, de les appeler مفاعي ou مفالن, مفاعل ou مفاتن, et ainsi de suite.

Tel n'est pourtant point le cas. Une loi de la métrique arabe veut que toute consonne quiescente disparue orthographiquement du *milieu* d'un pied se fasse représenter dans la forme nouvelle par un silence équivalent[2]. Par conséquent, dire que مفاعيلن, مفاعلتن, متفاعلن, مستفعلن et فاعلن sont devenus مفالن, مفاتن, متفالن, مستفلن et فالن, c'est dire qu'un silence a pris la place des syllabes عِي, عَلَ et عِ des pieds primitifs[3]; mais dans ce cas, il est visible que

[1] C'est ainsi que beaucoup de traités de métrique ont confondu des pieds aussi différents que متفا, qui est accentué *motafa*, et فعلن, qui est accentué *fa'ilon*. On commettrait une erreur du même genre si l'on disait, par exemple, que les mots allemands *übersetzen* « traduire » et *übersetzen* « traverser » sont identiques au point de vue de la prononciation parce qu'ils sont identiques pour l'orthographe.

[2] Voy. ci-dessous, p. 12.

[3] Dans la pratique, ce silence est à son tour remplacé par une prolongation de la voyelle précédente, toutes les fois que ledit silence suit immédiatement une lettre de prolongation ا, و ou ى. Ainsi, dans مفالن, مفاتن, متفالن et فالن, la voyelle اَ se dédouble

les formes مفالن, مفاتن, etc., ne subissent aucun retranchement réel : ce sont des pieds à deux ictus comme مفاعيلن, مفاعلتن, etc., et ils ne diffèrent de ces pieds primitifs que par une légère modification dans le rhythme, comme on peut s'en assurer en comparant leurs mesures respectives :

| Pieds primitifs. | | Pieds finals. | |
|---|---|---|---|
| مفاعيلن | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| | مفالن | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| |
| مفاعلتن | ⏑ \| – ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | مفاتن | ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| |
| متفاعلن | ⏑ ⏑ \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | متفالن | ⏑ ⏑ \| – – ⏑ ∩ \| |
| مستفعلن | – \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | مستفلن | – \| ⏑ ∩ ⏑ ∩ \| |
| فاعلن | \| ⏑ ⏑ ⏑ ∩ \| | فالن | \| – – ⏑ ∩ \| |

Or Khalîl, tout en enseignant que les pieds finals qu'il nomme مفاعي, مفاعل, etc., sont des formes apocopées de مفاعيلن, مفاعلتن, etc., par la suppression des syllabes لن et ـَتن, Khalîl, dis-je, paraît se rétracter quand il ajoute que مفاعي et مفاعَلْ sont égaux à فعولن, فاعي à فالن (ou فَعْلن), etc. Effectivement فالن est un pied à deux ictus (voy. le tableau ci-dessus), et فعولن a justement la même mesure que مفالن. J'en avais conclu, dans le § 7 du livre I de ma Métrique,

et sa seconde partie vient remplir le silence théorique qui devrait suivre cette voyelle. Dans la forme مستفلن, au contraire, c'est bien un silence qui sépare مستفْ de لن.

à la non-existence de ceux des pieds apocopés dont je m'occupe ici [1], et je pensais que leur apocope était purement orthographique.

J'avais été trompé par l'assimilation de مـفـاى à فعولن, de فاى à فالن, etc., etc. : elle n'est vraie que pour l'œil. En réalité, ces pieds apocopés existent. MM. Dallâl, Marrasch et Mohammed Mounîb les emploient avec la mesure indiquée plus haut, page 2, et cela dans la majorité des cas, surtout quand ils *récitent* les vers; mais quand ils *chantent* sur certaines mélopées traditionnelles des vers contenant les pieds finals susdits, au lieu d'apocoper ces pieds ils les prononcent avec deux ictus et en leur attribuant la mesure notée page 5, mesure que j'avais adoptée dans le § 7 du livre I de ma Métrique. Ainsi se réconcilient les doctrines de Khalîl et celles de l'école opposée relativement à ces pieds finals.

Je joins un tableau de concordance de ces formes à double scansion. Dans le livre II de ma Métrique, on pourra substituer à volonté :

1° مفاى aux formes que j'ai appelées مفآلن (مفآلو, مفعْلن, مفعْلو) et متآلن (متآلو, متفْلن, متفْلو), ainsi qu'au فعولو final du Ṭawîl, 3e variété;

2° مُفاعلْ à la forme appelée مفآتن (مفآتو, مفعْتن, مفعْتو);

[1] Quant aux formes apocopées فعوْ, فعُلْ, عوْ, عُلْ, متفآ et متفعْ, dès le principe j'en ai admis l'existence.

3° مُتَّفَاعِ à la forme مُتَّفَاآلِن (مُتَّفَاآلُو، مُتَفَعَّلِن، مُتَفَعَّلُو);

4° مستفعِ à la forme مستاآلِن (مستاآلُو، مستفعلن، مستفعّلُو[1]);

5° فاعِ à la forme فاآلِن (فاآلو، فعّلن، فعّلُو[2]).

Pour vider cette question, je dois encore rendre compte de la formation probable de ces formes apocopées. Comment expliquer que dans certains mètres le même mot final, فعولن, par exemple, puisse être prononcé tantôt avec deux ictus et tantôt avec un seul ictus? Je pense que la prononciation à deux ictus est la plus ancienne, parce qu'elle représente l'accentuation normale du mot. Ce n'est, sans doute, que peu à peu qu'un mot comme فعولن a fini, dans des conditions déterminées, par perdre l'ictus final, et ce phénomène est dû à l'influence des pieds symétriques.

Je développe ma pensée.

Le Ṭawîl normal, pour prendre un exemple, se compose de deux hémistiches dans lesquels le pied

[1] Dans les mètres où apparaît la forme finale (مس)تاآلن ou l'une de ses variantes, on substituera à volonté le pied apocopé (مس)تفعِ, dont la mesure est celle de مستفعِ diminuée de la syllabe مُسْ.

[2] Lorsque les pieds apocopés sont employés à la fin du premier hémistiche, leur silence final se réduit naturellement de la durée d'une brève ou d'une longue, suivant que le premier pied du second hémistiche commence par une brève, par deux brèves, ou par une longue : dans le premier cas, le silence devient o ⌢; dans le second cas, il devient o.

مفاعيلن alterne avec le pied فعولن. Admettons à présent qu'un poëte ait substitué au dernier مفاعيلن d'un Ṭawîl le pied, équivalent pour la mesure, فعولن : voilà la symétrie détruite; là où l'oreille attend une syllabe faible (le ي de مفاعيلن) qui tranche sur la syllabe forte précédente, elle perçoit un son très-prolongé (le عو doublement long de فعولن) dans lequel le temps faible, loin de trancher sur le temps fort, se fond en quelque sorte avec lui. De là une sensation d'étrangeté, de rupture d'équilibre, d'où peut naître le besoin de revenir à la symétrie. Or le seul moyen d'y revenir, c'est de faire de la syllabe لن de فعولن un temps faible, en réduisant la durée de la syllabe عو : aussitôt la syllabe لن, privée de son ictus sous-fort et rapprochée de la syllabe qui porte l'ictus fort, se trouve jouer le rôle du ي de مفاعيلن. Ainsi se constitue un nouveau pied, diminué de sa syllabe sous-forte, et qu'il convient d'appeler مفاعي puisqu'un silence y remplace le لن de مفاعيلن. Voilà, j'imagine, comment, dans la déclamation des vers, les pieds tronqués ont fini par se substituer aux anciens pieds finals à deux ictus; car le raisonnement que je viens de faire pour مفاعي s'applique à tous les autres pieds raccourcis.

J'arrive aux preuves nouvelles que j'ai recueillies.

Je m'étais attaché à démontrer qu'à l'intérieur du vers[1] : 1° tous les pieds arabes ont deux ictus; 2° que toute syllabe frappée de l'ictus vaut une longue; 3° que toute syllabe faible, c'est-à-dire non frappée

[1] Voy. livre I, §§ 3, 4, 5 et 6.

de l'ictus, vaut $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{3}$ ou $\frac{1}{4}$ de longue suivant que le temps faible dont elle fait partie contient deux, trois ou quatre syllabes[1]; 4° que toute syllabe quiescente supprimée d'un pied dit primitif se fait remplacer par un silence de durée équivalente; 5° que, conséquemment, toutes les modifications des pieds, à l'intérieur du vers, n'altèrent en rien leur rhythme ni leur mesure, qui restent toujours les mêmes pour l'oreille.

Sur tous ces points, la récitation de MM. Dallâl, Marrasch et Mounîb me donne pleinement raison : comme je le disais en tête de ces lignes, elle concorde dans les moindres détails avec mon système. J'ai pu noter directement, d'après la scansion de M. Dallâl, un mètre dont je n'avais pas encore traité, parce qu'il est de création relativement récente, le *Silsilah* ou *Robâ*ʿ*î*. En voici la mesure rigoureuse par hémistiche :

3 3 3

La mesure simplifiée par la suppression des triolets est comme il suit :

*Mos...taf..*ʿ*i..la..ton Mos...taf....*ʿ*i..lon Mos..taf..*ʿ*i..lon* —

[1] Par syllabe entendez toute consonne soit mue, soit quiescente.

Ce mètre diffère des primitifs par l'emploi du pied مُسْتَفْعِلَتُنْ, compromis entre مستفعلن et مفاعلتن que ne connurent point les anciens poëtes[1]. Son second pied subit toutes les modifications usuelles de مستفعلن, et son dernier pied, dans le second hémistiche, se comporte comme le مستفعلن final du Sarîʿ (voy. ma Métrique, livre II, § 15).

Mais indépendamment de cette preuve expérimentale, je puis en produire quelques autres auxquelles je n'avais pas songé tout d'abord. Une des plus frappantes est tirée de cette considération que les théoriciens arabes ont réparti en deux groupes toutes les variations possibles des pieds dits primitifs. On lit dans leurs traités que toute variation d'un pied primitif rentre, soit dans la catégorie du *Zihâf* (زحاف), soit dans la catégorie de la *ʿIllah* (علة). L'étymologie du premier mot ne nous apprend rien, car elle est inconnue; le sens du second mot, au contraire, est très-instructif : علة signifie *défectuosité*. Or quels sont les pieds défectueux? Précisément ceux de la fin ou du commencement du vers lorsqu'ils ont

[1] Cf. Freytag, *Darstellung*, p. 441. Freytag appelle ce mètre دو بيت et le croit emprunté aux Persans; il réserve le nom de سلسلة à un autre mètre dont il parle p. 446. M. Dallâl réunit ces deux genres sous le même nom de سلسلة, et j'ajoute que dans le *diwân* de Behâ ed-dîn Zohaïr, publié par M. Palmer, on trouve des exemples du دو بيت de Freytag avec la suscription من بحر السلسلة. On lit même, p. 156 : وقال من بحر السلسلة وهو المسمّى عند الفرس دوبيت.

Je me réserve d'étudier en détail le سلسلة dans un autre mémoire.

subi une apocope ou une addition de nature à en altérer sensiblement le rhythme[1]. Par exemple, متفا ou متفاعلاتن pour متفاعلن, à la fin d'un vers, عولن pour فعولن, au commencement d'un vers, sont des pieds défectueux. C'est, en effet, par la comparaison seule avec les pieds complets du vers qu'on s'aperçoit qu'ils dérivent de متفاعلن et de فعولن. Isolément, متفا, متفاعلاتن et عولن peuvent être envisagés comme totalement différents de متفاعلن et de فعولن.

Les autres variations, au contraire, celles de l'intérieur du vers[2], sont rangées dans la catégorie du *Zihâf* et non dans celle de la *ʿIllah* : donc elles ne sont pas considérées par les Arabes comme des défectuosités de nature à modifier sensiblement le rhythme des pieds primitifs. Et, précisément, un auteur cité par Freytag (*Darstellung*, p. 78) définit ainsi le *Zihâf* : « Tout *changement* dans le vers..... par lequel la mesure du vers *n'est pas changée.* » Étrange et absurde définition en apparence ! Un changement qui ne change rien ! C'est pourtant l'expression de la vérité. Que, par exemple, on scande les quatre formes مستفعلن, متفعلن, مستعلن et متعلن

[1] Aussi ne pourrait-on se guider, pour déterminer un mètre, ni sur les pieds finals apocopés, qui n'ont au reste d'autre destination que de mieux marquer la pause, ni sur les pieds initials privés de leur première syllabe, pieds dont l'emploi est d'ailleurs excessivement rare. Le mètre est déterminé par les pieds intermédiaires seuls, parce que leur rhythme n'est jamais altéré dans ses caractères essentiels.

[2] On en trouve le tableau à la fin du § 6 du livre I[er] de ma Métrique.

comme le font MM. Dallâl, Marrasch et Mounîb, et comme l'indique ma notation : seule, une oreille très-exercée en distinguera les différences, tant ces variantes paraissent identiques. Mais qu'on les transcrive d'après l'ancien système, dira-t-on que le changement de – – ◡ – en ◡ – ◡ – ou en – ◡ ◡ – ou en ◡ ◡ ◡ – soit un changement qui ne change rien? Et ainsi de suite pour tous les *Zihâf*. فعولْ ne saurait être une variante insignifiante de فعولن, qu'à condition que sa syllabe لْ ait l'ictus sous-fort, dure une longue et soit suivie d'un silence remplaçant le نْ de فعولن; فَعِلن n'est un *Zihâf* de فاعلن que parce que sa syllabe فَ conserve l'ictus fort, vaut une longue, et se fait suivre d'un silence égal à l'ا disparu de فاعلن, etc.

L'existence des silences compensateurs qui viennent se substituer à toute quiescente supprimée, comme celui qui se produit entre le فَ et le عِ de فَعِلن en remplacement du اْ tombé de فاعلن, ou dans مستَعِلن, en remplacement du فْ de مستفعلن, cette existence, dis-je, est attestée par plusieurs observations. Ayant remarqué la netteté avec laquelle M. Marrasch indiquait ces silences, et sachant d'autre part qu'il n'est nullement musicien, j'eus la curiosité de provoquer de sa part une explication à ce sujet. Je demandai à M. Marrasch quelle différence il établissait dans la prononciation entre مستفعلن et مستعلن. Il me répondit textuellement : « Je prononce

مستَعِلُن exactement comme مستفعلن, mais je fais sentir que le ف sâkinah (quiescent) a été supprimé. » Ce qui signifie, traduit en langage métrique : « Je remplace par un silence la syllabe quiescente disparue. »

Autre preuve tirée d'une particularité de la rime[1].

Il y a, disent les théoriciens arabes, cinq sortes de rime. La première, appelée مترادف, est terminée par deux quiescentes consécutives comme dans مفاعيْلْ. La seconde, متواتر, offre *une* consonne mue entre les deux dernières quiescentes, ex. : مفاعيْلُنْ. La troisième, متدارك, a *deux* mues entre les deux dernières quiescentes : مستفْعِلُنْ. La quatrième, متراكب, a *trois* mues : مُسْتَعِلُنْ. La cinquième, متكاوس, aurait *quatre* mues comme dans la succession مستفعلُنْ مُتَعِلُنْ.

D'après les lois de la versification, deux rimes différentes ne peuvent être employées concurremment : une même pièce de vers doit être rimée tout entière en *Motarâdif*, en *Motawâtir*, en *Motadârik* ou en *Motakâwis;* c'est-à-dire que les mots finals du vers doivent se terminer par le même nombre de mues et de quiescentes semblablement disposées.

Pourtant cette loi souffre une exception apparente. Dans le *Hamâsah* (p. 173-174), on trouve un morceau du mètre Radjaz où la rime *Motadârik* (deux

[1] Cf. la *Revue critique* du 16 juin 1877.

mues entre deux quiescentes) alterne avec la rime *Motarâkib* (trois mues entre deux quiescentes) :

قِ حُطَمْ

طهْرٍ وَضَمْ

et ce n'est pas là un fait isolé : dans le *diwân* de Behâ ad-dîn Zohaïr on en relève un grand nombre d'exemples : le pied مسْتفْعِلُنْ y rime avec le pied مسْتَعِلُنْ. Que conclure de ceci? Ou bien qu'il y a là une faute grossière contre la rime, ou bien que, dans le pied مسْتَعِلُنْ, un *silence* remplissant l'office d'une quiescente intervient après la syllabe mue تَ, en sorte que la rime devient *Motadârik*. Or le commentateur du *Hamâsah* prend soin de faire observer que, dans l'exemple précité, il ne faut pas voir de contravention aux règles de la rime : la rime *Motarâkib*, dit-il, peut alterner avec la rime *Motadârik*. Ainsi, il se produit réellement un silence entre le *ta* et le *ʿi* de مسْتَعِلُنْ. Ceci est confirmé d'ailleurs. Le grammairien arabe Al-Farrâ rejette la rime dite *Motakâwis*, qui offrirait quatre mues consécutives, parce que, dit-il, cette rime ne se rencontre que dans le pied فَعَلَتُنْ = مُتَعِلُنْ, lequel dérive de متفعلن, variante de مستفعلن, par la chute de la quiescente فْ : donc مُتَعِلُنْ contient une quiescente après la syllabe تَ, en

sorte que مُتَعِلُنْ rentre dans la rime *Motadârik* (deux mues entre deux quiescentes[1]).

Une dernière preuve, et des plus péremptoires, nous est fournie par une anecdote que rapporte M. Barbier de Meynard dans sa charmante notice sur *Ibrâhîm, fils de Mehdi*[2]. Cette anecdote nous permet de vérifier d'un seul coup et l'existence des silences compensateurs et la durée qu'il convient d'attribuer aux syllabes frappées de l'ictus.

Bien que poëte et musicien consommé, Ibrâhîm était loin d'égaler en science le fameux Ishâq. Un jour, Ibrâhîm récita devant le khalife Ma'moûn une pièce de vers composée par lui et qui débutait ainsi :

*Ṭawîl* ذَهَبْتُ من الدنيا وقد ذهبت منّى

Tout le monde était dans l'extase. Seul, Ishâq avait remarqué une faute de diction. Il envoie chez Ibrâhim son ami Mohammed. L'émissaire « amène adroitement la conversation sur la musique, complimente le prince (Ibrâhîm) du succès de son morceau, et hasarde ensuite timidement cette question : « Tirez-moi d'un doute au sujet du premier hémis-

[1] Freytag, *Darstellung*, p. 303. Un corollaire de ce qui précède, c'est que la rime *Motarâkib* n'existe réellement que dans les deux mètres *Kâmil* et *Wâfir*. En effet, ces deux mètres seuls se terminent par des pieds offrant une série de trois syllabes mues dont la première est inaccentuée et, par conséquent, ne se fait suivre d'aucun silence. Dans tout autre mètre, la rime *Motarâkib* n'est qu'apparente par cette raison que la première des trois mues reçoit l'ictus et qu'aussitôt elle s'allonge et engendre à sa suite un silence.

[2] *Journal asiatique*, mars-avril 1869, p. 339.

« tiche. De deux choses l'une, ou vous prononcez « *dhahabtoû* ذهبتوا, avec une voyelle de prolongation, « et, alors, vous faites un barbarisme en *parlant le* « *patois des Nabatéens*, ou bien vous prononcez *dha-* « *habto*, sans prolongation ni *medda*, et, dans ce cas, « vous violez et la mesure et l'accent musical. » Ibrâhîm comprit d'où partait le coup et traita Ishâq de barbare. « Le vrai barbare, s'écria Ishâq en apprenant « cela, est celui qui prononce *dhahabtoû* (ذهبتوا) ! »

Ce dilemme posé par Ishâq vient fort à propos nous démontrer que le تُ du mot ذهبتُ, correspondant au ل de فعول, ne doit être prononcé ni comme une brève, ce qui serait une violation de la mesure, ni comme la longue que représenterait l'orthographe توا dans ذهبتوا = فعولن, mais comme une longue de durée intermédiaire. Or si l'on se reporte à ma Métrique, on verra que je note le ل accentué de فعول = تُ de ذهبتُ par une *longue juste*, suivie d'un silence égal à une brève, tandis que je note le توا de ذهبتوا = لن de فعولن par une *longue et demie*. Un plus ample commentaire me paraît superflu.

Ce curieux passage renferme encore un enseignement, c'est que les puristes seuls faisaient sentir les silences compensateurs, après une consonne mue. La plupart des poëtes se laissaient aller à une diction plus négligée et prolongeaient la voyelle accentuée de la durée de ce silence : ils prononçaient donc

فـعـولـو pour فعولُ, مستاعلن et متاعلن pour مستَعِلن, متَعِلن, مفاعيلو pour مفاعيلُ, etc.

Je ne terminerai pas cet article sans remplir la promesse que j'ai faite[1] d'imiter en français[2] les principaux mètres arabes. Les spécimens que je vais fournir sont, je l'avoue humblement, de véritables *monstres*, c'est-à-dire des phrases sans prétention littéraire, dans lesquelles on s'est uniquement attaché à disposer les mots de telle sorte que le lecteur soit contraint d'appuyer sur les syllabes voulues et, par là, de reproduire à son insu les rhythmes de l'original. J'aurais à ce propos bien des choses à dire sur la prosodie française. Je pourrais montrer qu'elle obéit aux mêmes lois générales qui régissent la prosodie arabe; que ce sont les lois particulières de notre accentuation, non formulées jusqu'à présent, qui nous dirigent lorsque nous lisons des vers; que ces vers ont de véritables pieds, lesquels peuvent être transcrits en notation musicale. Je réserve ces questions pour un travail spécial.

Pour lire d'une façon convenable les spécimens qui suivent, il faudra les déclamer en observant scrupuleusement la ponctuation, car c'est elle qui, avec les tirets, marque les endroits où l'on doit appuyer et fixe, par conséquent, la mesure. Chaque phrase représente un hémistiche.

[1] *Journal asiatique*, avril-mai-juin 1877, p. 536.

[2] Ces imitations, est-il besoin de le dire, ne sont point des vers syllabiques.

ṬAWÎL.

Coteaux! Bois! et vous, lacs bleus, et vous, prés! et toi, vallon!

MADÎD.

Pars, dit-il, sur l'heure; et toi, reste, ami!

BASÎṬ.

Il dit, et part, leste — et gai; mais l'autre — attend, sombre — et morne.

WÂFIR.

Le loup — le saisit, l'emporte, et le mange, au loin, dans les bois.

KÂMIL.

Il a lui, le jour, et déjà, les monts, à ses feux, scintillent.

RADJAZ.

S'il meurt, je meurs; s'il vit, je vis.

RAMAL.

Seul, hélas! j'ai pu, du flot, braver — la rage.

HAZADJ.

Je pars, s'il part; je meurs, s'il meurt; je vis, s'il vit.

SARÎᶜ.

Partez, dit-il, sur l'heure; et toi, reste, ami!

MONSARIH.

Partez, dit-il, sur-le-champ; et toi, reste, ami!

KHAFÎF.

Pars, dit-il, sur-le-champ; et toi, reste, ami!

MOTAQÂRIB.

Coteaux! Bois! et vous, prés! et toi, ciel — d'azur!

MOTADÂRIK.

Bois! Coteaux! Champs! Vallons! Prés — riants!

IMPRIMERIE NATIONALE. — 1878.